

61e année, No 18 Montréal, 17 septembre 1949

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



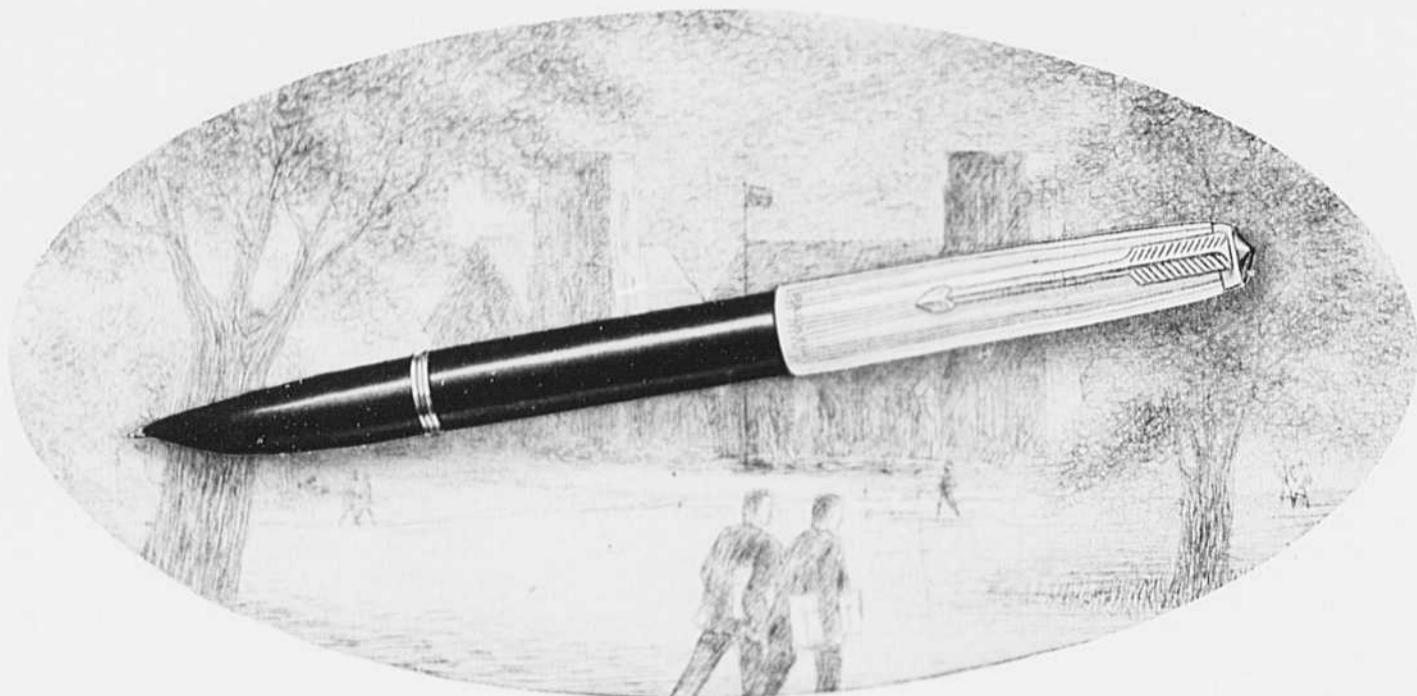
DANS CE NUMERO :

NOTRE NOUVEAU
FEUILLETON :

LA DETTE DE SANG

Par MAXIME VILLEMÉR

Votre nouveau compagnon d'études!



Une réalisation qu'aucun autre fabricant de stylos dans l'univers ne peut se réclamer d'avoir égalée.

le NOUVEAU Parker "51"

Le retour à vos études, cet automne, sans un des NOUVEAUX Parker "51", serait une chose regrettable!

Déjà, l'introduction de ce dernier modèle Parker "51" a déclenché encore un autre mouvement de la jeunesse. La gent étudiante commence à échapper de subtiles suggestions qui s'adressent aux oreilles des parents, de papa, de maman, et même de tante Sara et de l'oncle Jean. "Ne voulez-vous pas," disent avec persistance ces jeunes à leurs aînés; "Ne voulez-vous pas que je commence mon année scolaire avec tous les avantages possibles?"

Quels avantages? ...

Les commodités du NOUVEAU "51"

Avantage! Un réservoir fabriqué d'une substance flexible et transparente, d'une telle résistance que sa durée dépassera 30 ans. Cette substance c'est "PLI-GLASS", perfectionnée par Parker après 3 années d'expérimentation.

Avantage! Grâce aux propriétés particulières de "PLI-GLASS" on a pu incorporer dans le nouveau "51" un principe de remplissage tellement simple qu'il vous étonnera. Pour remplir ce stylo il suffit d'en presser le baril 6 fois à un certain endroit.

Avantage! Approvisionnement visible. Il suffit de tenir le stylo—à baril en "PLI-GLASS"—devant

la lumière pour en vérifier le contenu d'encre. *Avantage!* La possibilité d'écrire 23% plus de mots avec un remplissage.

Avantage! Grâce à son dispositif aéro-métrique compensateur de la pression, fabriqué 92.8% d'argent fin, vous pourrez voyager à une altitude de 35,000 pieds (hauteur jamais dépassée dans l'aviation civile) avec l'assurance que votre NOUVEAU "51" ne vous causera pas d'ennuis par suite d'une fuite de l'encre.

Voilà quelques-unes seulement des commodités du NOUVEAU "51" qui sont des avantages que tout étudiant appréciera. Cette réalisation superbe de l'Autorité Mondiale en Stylos, incorpore dans sa fabrication 14 améliorations.

Le NOUVEAU "51" ...

une création de grande beauté!

Vous serez ravi dès que vous verrez ces NOUVEAUX "51" au comptoir de stylos. Leur grande beauté est frappante. Les belles couleurs des NOUVEAUX Parker "51" ont été inspirées par les tableaux de grands maîtres tels que: Michel-Ange, Vélasquez, Monet, Cézanne.

On dirait que chaque stylo, lisse et bien équilibré, a été fabriqué spécialement pour faire à votre main. C'est cela, le NOUVEAU Parker "51".

C'est le stylo . . . l'instrument de précision de l'écrivain . . . qu'aucun autre fabricant de stylos au monde ne puisse honnêtement se réclamer d'avoir égalé . . . Retourner à vos études sans un NOUVEAU Parker "51" serait regrettable!

Stylo à capuchon or doublé, \$17.00. Crayon à capuchon or doublé, \$9.00. Couple à capuchons or doublé, \$26.50. Stylo à capuchon Lustraloy, \$14.50. Crayon à capuchon Lustraloy, \$7.00. Couple à capuchons Lustraloy, \$21.50.

IMPORTANT! Bien que le Nouveau "51" puisse faire usage de toute bonne encre, vous obtiendrez la plus grande satisfaction avec la Superchrome l'encre qui sèche en écrivant. La Superchrome a été créée exclusivement pour le Parker "51".

Parker

L'AUTORITÉ MONDIALE EN STYLO
PARKER PEN CO., LTD., TORONTO, CANADA

LA VIE CATHOLIQUE

PIONNIER DE L'ÉDUCATION

Par DOUGLAS NEWTON

Il y a 57 ans, la paroisse de Vauxhall, quartier sud de Londres, était confiée à un jeune prêtre, le Père William Brown. Cette paroisse, nouvellement fondée, avait peu de fidèles et pas d'église. Les perspectives ne promettaient pas; le quartier n'était composé que de réservoirs à gaz, de ponts de chemins de fer et de taudis; la paroisse avait, en outre, une dette de £12,000. Pour les prêtres, c'était un souci continu, menant souvent au découragement.

Cette année, ce jeune prêtre, devenu évêque Brown, auxiliaire du diocèse de Southwark, célèbre le 25ème anniversaire de son épiscopat dans la même paroisse qu'il a toujours servie. Cette paroisse est elle-même devenue l'une des plus importantes et des plus actives communautés catholiques de Londres, avec sa belle église dédiée à sainte Anne, sa salle superbe, ses écoles modernes pour garçons et filles, et pas de dettes. L'Evêque Brown a non seulement bâti sa paroisse, mais il a également fait oeuvre de pionnier en matière d'éducation et il jouit de l'affection de tous les membres de la communauté.

L'histoire de ce serviteur de l'Eglise, qui a accompli dans sa paroisse une si grande oeuvre sociale et spirituelle a quelque chose du roman. Ecossais d'origine, il pense et parle avec la franchise bourru de ses compatriotes. Issu d'une riche famille de commerçants, dont plusieurs membres ont été Lord Maires de Dundee, ville du jute, Monseigneur Brown a renoncé à une carrière brillante et sûre dans l'Administration des Indes pour devenir prêtre et servir dans le sud de l'Angleterre sous les ordres du Cardinal Manning.

Son plus grand désir était d'assister le pauvre et de lui consacrer sa vie, de servir Dieu en tant que prêtre et en même temps de relever le standard de l'éducation et d'améliorer les conditions sociales des fidèles de sa paroisse. Directeur des écoles libres catholiques, il étudie les problèmes de l'éducation avec un esprit alerte qui, même aujourd'hui, à l'âge de 88 ans, saisit rapidement l'encyclopédie et ne l'oublie pas. En 1897, il était l'un des deux premiers catholiques qui aient été élus au Comité des Ecoles de Londres; servant avec l'autorité de ses connaissances et de son expérience en matière d'éducation, il attirait, une fois de plus, l'attention, jusqu'au jour où l'enseignement, dans la capitale, fut placée sous la responsabilité de la London County Council.

Il fut ainsi l'un des pionniers qui édifièrent la structure de l'éducation libre moderne en Angleterre. Mais ce n'était pas tout. Grâce à ses profondes connaissances des conditions sociales existant à son époque, il devint l'un des champions de la jeunesse; il voulait bâtir des corps sains en servant gratuitement aux enfants des repas à l'école. En 1898, cette idée était considérée comme révolutionnaire; nombreux étaient ceux qui la rejetèrent. Mais résolu, persévérant, le Père Brown et ses collègues luttèrent et remportèrent la victoire. Aujourd'hui, on distribue gratuitement, dans toutes écoles d'Angleterre et du Pays de Galles, non seulement des repas, mais aussi du lait; Monseigneur Brown a vécu assez longtemps pour voir les fruits de ses efforts et de son oeuvre. "Les jeunes gens d'aujourd'hui, garçons et filles, âgés de 12 ans et plus, sont plus grands et plus forts que ceux d'il y a 30 ou 40 ans, dit-il, et il ajoute que ce sont là les résultats d'une amélioration des conditions sociales.

Monseigneur Brown a également joué un grand rôle dans la réalisation des progrès sociaux qui ont été si marqués en Angleterre au cours des dernières années. La Paroisse de Ste-Anne, à Vauxhall, est toujours un quartier ouvrier mais ce n'est plus un entassement de taudis. Les maisons infectes et ignobles d'autrefois ont été remplacées par de grands bâtiments modernes construits par la London County Council. Avec la reconstruction des bâtiments détruits par les bombes, tout le quartier change complètement d'aspect.

La population est devenue de plus en plus consciente des activités sociales et, naturellement, cette évolution s'applique aux Catholiques également. Ainsi, Monseigneur Brown qui, jeune prêtre, a débuté avec deux petites écoles et sans église (la messe était dite le dimanche à l'école des garçons, et, pendant les jours de semaine, à la maison même du prêtre, où avaient lieu aussi les confessions et les baptêmes), a aujourd'hui une paroisse qui comprend de belles écoles, une superbe église surmontée d'un clocher et capable de recevoir les nombreux fidèles qui viennent assister à l'une des quatre messes du dimanche.

La construction de ces édifices, de la salle de la paroisse et de plusieurs autres bâtiments, est due à la vision de Monseigneur Brown qui, prévoyant l'expansion de son quartier, a refusé d'accepter des locaux plus petits. Aujourd'hui, Ste-Anne se classe, à juste titre, parmi les plus importantes et les plus prospères paroisses de Londres.

Sans l'affection de ses fidèles, Monseigneur Brown n'aurait probablement pas accompli cette grande oeuvre. On lui avait offert, à un moment donné, l'Archevêché de Glasgow, mais il a préféré rester avec les Londoniens, au milieu desquels il a travaillé si longtemps et a vu ses efforts couronnés de succès. Même lorsqu'il a été élevé à la dignité d'évêque auxiliaire de Southwark, il y a 25 ans, il a préféré rester, ainsi qu'il l'est toujours, le prêtre de sa paroisse et le père des fidèles qui vivent à l'ombre du clocher de son église. Il n'en est pas moins, pour tous les Catholiques de Grande-Bretagne, un grand prélat, un grand pédagogue et une grande personnalité.



EST-IL PRÊT POUR L'ÉCOLE?

La protection de la santé de nos enfants d'âge scolaire s'effectue avec un succès très remarquable.

Le taux actuel de la mortalité, chez les enfants de 5 à 14 ans, n'est que d'environ un quart de ce qu'il était en 1900. En fait, depuis cette date, le taux de la mortalité amenée par la rougeole, la scarlatine, la coqueluche et la diphtérie, par toutes ces maladies prises ensemble, a été réduit d'environ 95 pour cent.

Bien que ces résultats soient notables, il reste encore beaucoup à faire pour améliorer la santé de l'enfant. A ce propos, des gens bien renseignés révèlent qu'à peu près un enfant sur vingt de ceux qu'ils ont examinés entend mal; qu'un sur cinq souffre des yeux, tandis que 9 sur 10 ont des dents gâtées.

Ces affections causent souvent du tort à l'enfant qui fréquente l'école; elles peuvent être la cause de mauvaises notes et de chagrin pour l'enfant. Comme il est possible que des parents ne prêtent pas attention à des défauts physiques, il sera prudent de faire subir aux enfants, avant leur entrée à l'école, un examen médical et un examen des dents soigneusement faits.

Ces examens peuvent aider à découvrir des conditions physiques qui nécessitent un traitement propre à les corriger. Ces examens peuvent encore révéler où en est l'état général de la santé de l'enfant. C'est à la suite de ces examens que le médecin pourra peut-être donner des conseils qui aideront à maintenir l'enfant dans le meilleur état physique possible, au cours des années d'école.



Des exercices réguliers pris au grand air, si possible, aident à développer les muscles, à améliorer le maintien, et à activer les fonctions de toutes les parties du corps.



Un sommeil suffisant est particulièrement important. La plupart des enfants, de 5 à 12 ans, devraient avoir environ 12 heures de sommeil, chaque nuit.



Les enfants ont besoin d'un régime nourrissant et contenant beaucoup d'aliments substantiels, tels que le lait, les fruits, les légumes, la viande et les oeufs, qui tous, aident à la croissance et à la formation d'os solides.



Etant donné qu'un poids excessif ou qu'un poids insuffisant peuvent affecter également une bonne santé, il est sage d'essayer de maintenir, chez l'enfant, un poids convenable à son âge et à sa taille.

NOTRE COUVERTURE

Quoi de plus agréable qu'une bonne partie de pêche? N'est-ce pas, pour deux copains, une occasion magnifique pour oublier les soucis et les tracasseries du travail et de la ville? Peu importe si on revient bredouille, on n'a qu'à n'en pas parler et puis, pourquoi faut-il nécessairement revenir bredouille?

Kodachrome H. L. Lambert.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co. Direction générale au Canada, Ottawa.

Veillez m'envoyer un exemplaire de la brochure 99-S, intitulée: "Les maladies communes de l'enfance".

Nom.....
Adresse.....
Localité..... Province.....

D R O I T A U B U T

Un homme à la hauteur!

Il fait partie d'un équipage de l'Aviation canadienne. Les mois qu'il a consacrés à sa formation, sur des avions et avec le concours d'un équipement technique parmi les meilleurs au monde, ont fait de lui un homme à la hauteur de la tâche gigantesque qu'il a choisie . . . un homme sur qui l'on compte pour la défense et la sécurité aériennes du firmament canadien. Et notre C.A.R.C. sera fier de le compter dans ses rangs.

Si vous en avez les aptitudes, vous pouvez devenir pilote, officier sans-filiste ou navigateur dans le C.A.R.C. Après avoir terminé votre cours élémentaire de vol, votre revenu global atteint \$284 par mois.

N'attendez pas davantage! Renseignez-vous TOUT DE SUITE sur les perspectives qu'offre le C.A.R.C. Ecrivez au quartier général le plus proche. On vous répondra aussitôt.

Quartier général du C.A.R.C.,
TRENTON, ONT.

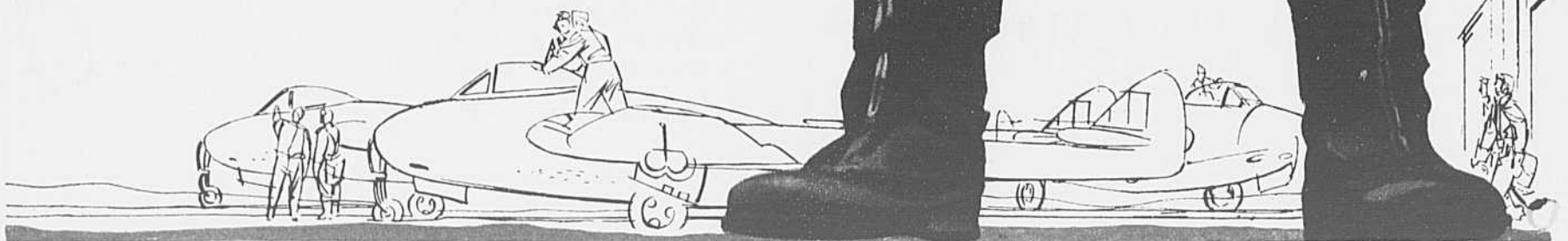
AF-35FM

Enrôlez-vous

dans le **RCAF** aujourd'hui

SÉCURITÉ AÉRIENNE

SÉCURITÉ NATIONALE



LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: Plateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAoust

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Pour les petits malades

Qui n'a pas remarqué ce tableau de l'artiste américain, S. Luke Fildes, ayant pour sujet un enfant malade, gisant sur un lit improvisé, dans la cuisine, et au chevet duquel un vieux praticien, dans l'attitude d'une profonde méditation, cherche son diagnostic? Vous vous souvenez, au second plan, la mère éplorée, appuyée sur la table, s'abandonne à son immense chagrin, pendant que le père, debout, à gauche, triste et grave, épie le moindre geste, la moindre parole du médecin en qui repose le dernier espoir? Ce tableau, dont les reproductions sont si répandues, n'est peut-être pas un chef-d'œuvre au sens où l'entendent les connaisseurs, mais n'est-ce pas qu'il a frappé votre imagination, n'est-ce pas que son souvenir est resté gravé dans votre mémoire? C'est qu'en effet, il n'est rien de plus triste qu'un foyer où il y a un enfant gravement malade. Dans la réalité, il vous est sans doute arrivé, à vous aussi, de vous trouver témoin ému, impuissant d'une scène aussi touchante, mais vous vous êtes rassuré — et vous avez rassuré — à l'idée de l'hôpital, plus exactement à l'idée d'un hôpital comme Sainte-Justine qui fait spécialité de recevoir les petits. Vous vous rappelez, vous avez ajouté en soulignant: "Là, on fera tout ce qui est humainement possible pour soulager, pour guérir votre enfant." Et les figures se sont illuminées parce que vous avez dit vrai. Mais, comme tant d'autres, comme moi-même, sans plus, vous avez pris pour acquis cette *Maison de l'espoir* en ne vous rendant pas trop compte que vous-même, vous pouvez et devez contribuer à son maintien, à son rayonnement. Bien sûr, l'Hôpital Sainte-Justine compte sur les subventions de l'Etat, sur la générosité de quelques riches bienfaiteurs, mais on sait que cet appui ne suffit pas, car une institution de ce genre qui se dévoue pour tous est aux prises, elle aussi, avec les problèmes et difficultés actuels. Et puis il y a ceci que le progrès se fait sentir en tout, jusque dans la maladie qui ne chôme jamais — la poliomyélite, par exemple. Du reste, et pour se synchroniser au rythme de cette évolution, la thérapeutique doit être tout l'opposé d'un art stagnant, d'où il s'ensuit des besoins nouveaux et accrus de capitaux. Lésinera-t-on sur la qualité de l'équipement, sur le nombre du personnel au risque de compromettre la guérison, l'existence même de pauvres petits qui, en tout cela, ne comprennent qu'une chose: la santé, la vie?... Non, assurément!

Il est entendu que, depuis une quarantaine d'années, il s'est accompli et continue de s'accomplir à Sainte-Justine d'authentiques miracles de générosité et de dévouement (saluons ici les âmes bénévoles), mais personne ne niera que, dans cette tâche immense de l'hospitalisation, il appartient à tous et à chacun de nous, célèbres ou obscurs, puissants ou faibles, de mettre, comme on dit, l'épaulé à la roue. Dans le film, *M. Vincent*, on a vu que le Père des Pauvres lui-même reconnaissait être incapable d'arriver à ses fins sans argent. Point n'est besoin de faire partie d'un conseil d'administration pour comprendre que tel est le cas de l'Hôpital Sainte-Justine, et c'est pourquoi du 26 septembre au 6 octobre prochain, par l'intermédiaire d'auxiliaires dévoués et bénévoles, on vous tendra la main. Qu'on songe à ce tableau de Fildes auquel il était fait allusion tantôt, et on aura cette satisfaction de se dire qu'en donnant selon ses moyens, on aura fait quelque chose de tangible pour soulager des petits et mettre de l'espoir dans le cœur de leurs mères. Vraiment, pour le citoyen conscient, ce n'est pas un sacrifice, mais bien un luxe! Qu'on n'oublie pas, du 26 septembre au 6 octobre, ce sera la *semaine des enfants malades*. — G. D.

Quand on veut la paix

L'idée d'un monde uni, le *one world rêvé* de feu Wendell Wilkie à la fin de la guerre, est allée rejoindre les vieilles lunes. Déjà, à la conférence de San Francisco — *San Fiasco*, comme disaient les pessimistes — se dessinait cet esprit de division entre le bloc slave et le monde occidental. On se souvient que

la grande presse à sensation s'en émouvait, ce qui ne manqua pas de faire sourire Lord Halifax, lequel traduisit son impression par ces termes: "Ce n'est pas nécessairement la fin du monde..." Lord Halifax avait raison, ce n'était ni la fin du monde, ni même la fin prématurée de l'organisme des Nations Unies qui se porte toujours assez bien malgré l'abus du droit de veto exercé par les Russes. D'aucuns se sont demandé et se demandent encore si les signataires du Pacte de l'Atlantique n'ont pas porté un sérieux accroc à ce *modus vivendi*. La réponse est toute simple: pas le moins du monde. Pas le moins du monde pour cette raison que l'article 52 de la Charte des Nations Unies ne s'oppose pas à la signature de pactes régionaux, à cette condition toutefois que les visés desdits pactes n'entrent pas en contravention avec les principes fondamentaux des Nations Unies. Le bloc soviétique qui a su se prévaloir de cette clause ne peut donc que montrer sa mauvaise humeur, et il n'a pas manqué de le faire, ce qui, encore une fois, n'est pas nécessairement la fin du monde.

Il serait oiseux de revenir ici sur la signification que prend pour nous le Pacte de l'Atlantique. On en a bien saisi le sens et la portée, et nous savons tous que c'est sans la moindre contrainte que les pays signataires acceptent d'y adhérer. Les Etats satellites de l'URSS ne sauraient en dire autant quand quelque chose mijote pour eux au Kremlin. Non, ce qui est plus intéressant à noter, ce sont certaines réactions que l'idée du Pacte a suscitées. Par exemple, on a voulu prétendre — et on sait qui — que, dans cette affaire, les desseins inavoués des Etats-Unis étaient d'asservir économiquement l'Europe, ce qui est une absurdité quand on sait très bien que le projet du Pacte a été formulé par les pays d'Europe et non par nos voisins. Par ailleurs, et en raison même de leur conception de l'économie, les Américains ne souhaitent rien autant que de voir une Europe monétairement saine, et ce souhait est appuyé par des actes comme l'atteste le Plan Marshall. Là encore, on voit d'où part la mauvaise foi quand on sait qui s'est ingénié à saboter ce gigantesque effort de relèvement économique. Du reste, ce sont précisément ces entraves qui expliquent en très grande partie l'idée du Pacte de l'Atlantique.

Tout comme le loup de la fable, les Russes ne sont jamais à court d'arguments captieux pour accuser les autres de "troubler leur eau": c'est ainsi que, selon eux, le Pacte de l'Atlantique en serait un d'"agression", éventuellement destiné à les mâter. C'est le vieil air trop connu dont le refrain a été usé à la corde par l'Allemagne d'Hitler. Un Etat totalitaire — et partant, militaire — qui se scandalise de voir des pays libres s'armer en vue d'assurer leur sécurité, ça fait tout simplement sourire.

Pour aller au fond du pot et pour parler français, disons donc franchement que ce que l'URSS n'aime pas dans le Pacte de l'Atlantique, c'est la certitude que les Etats-Unis, cette grande puissance, ne tergiverseraient pas, cette fois, dans le cas où un Etat totalitaire se déciderait à répéter le coup de vache de l'Allemagne hitlérienne. Végèce avait raison: "Si tu veux la paix, prépare la guerre." C'est là la clé de voûte du Pacte de l'Atlantique qui est non pas une arme offensive, mais un gage de paix assurée. Nous y aurons mis du temps et le prix pour l'apprendre, mais la leçon a bien porté. — G. St-O.

Croquis d'un hurluberlu

"Ce qu'il y a d'admirable, dans le bonheur des autres, dit Marcel Proust, c'est qu'on y croit." Maître Panisse, dans "Fanny", avait aussi cette crédulité, lui qui était prêt à pardonner la pire injure à condition qu'on le prît pour un Américain... Dans le même ordre d'idées, mais à sens inverse, je connais des êtres très réels, dont un jeune intellectuel à la manque qui rêve du bonheur qu'il aurait de vivre en URSS. Le pâtre, s'il était au moins amusant comme Maître Panisse, et si, comme lui, il était imaginaire plutôt que d'être imaginaire... Décidément, la *folle du logis* continue de faire des siennes!

ARTS ET METIERS

LE COURS DU TEMPS

Par SUZANNE NORMAND

(Exclusif au "SAMEDI")



Au coeur d'un Paris tumultueux, le Vieux Conservatoire des Arts et Métiers, assoupi dans la poussière de l'Histoire, s'éveille pour plusieurs semaines, au rythme retrouvé de cinq siècles d'horlogerie. Cinq siècles, où pour mesurer le temps, la précision mécanique s'allie à l'art le plus raffiné.

Voici bientôt dix ans, à la déclaration de guerre, la merveilleuse collection du Conservatoire avait prudemment quitté Paris pour aller se terrer au fond de la province, à l'abri d'abord des bombardements, plus tard des convoitises de l'occupant. De retour ici il fallut la restaurer, pièce par pièce, ausculter, vérifier, remettre en marche tous ces petits coeurs d'acier. Les voici, aujourd'hui, offrant à qui veut les écouter, des histoires où s'accordent à miracle, la technique et la poésie.

Collection insigne, à laquelle les musées britanniques et français, les collectionneurs, les fabricants de notre temps ont joint les leurs. Et tout cela vous jette à la figure, avec prodigalité, tout ce que les hommes, depuis cinq cents ans, ont tenté pour déterminer le cours insaisissable du Temps.

Cadrans solaires, en pierre, en ardoise, en étain, en cuivre, en argent, cadrans ciselés, dorés, où l'ombre portée marquait l'heure — "toutes blessent, la dernière tue" — la durée du jour et de la nuit, les saisons, les étoiles... Clepsydres imités des anciens et fonctionnant à l'eau... Sabliers du XIV^{ème} siècle, de bois, de cuivre ou d'ivoire, où le temps se mesurait à l'écoulement du sable fin, — et pourquoi imaginons-nous qu'il devait alors passer moins vite? Anneaux astronomiques, méridiennes, horloges de clochers du XV^{ème} siècle, enfermées dans une cage de fer gothique... Sphères célestes du XVI^{ème}, fastueuses et dorées sur leurs socles noirs, dissimulant à l'intérieur des rouages compliqués, et qui portent l'équateur, l'écliptique, les signes du Zodiaque, les colures, les tropiques, les cercles polaires...

Remontons le cours du temps perdu. Voici le XVII^{ème} siècle, qui voit surgir la pendule de cheminée, agrémentée de personnages. La pendulette de voyage, la petite horloge de table ou de chevet: argent, bronze doré, cuivre gravé, coffrets de bois précieux, gaines de cuir — nous n'avons rien inventé.

A cette époque-là, les montres, par souci de perfection, portent volontiers un petit cadran solaire et une boussole à l'intérieur de leur couvercle. Le boîtier peut être en cristal de roche, en émail translucide ou opaque, en métal précieux, fleuri de devises. En forme de tulipe, de coquille, d'oignon, orné de sujets de bataille ou d'épisodes de romans héroïques: par exemple les amours de Théagène et de Chariclée. Symbole peut-être, de faire figurer, sur une montre, des amours?

Cartels, pendules à figures, à sculptures, à sonneries musicales, à jeux d'orgue, à jeux de flûtes, et carillons "A dix clochettes, dont chacune est frappée par deux marteaux". Et voici les horloges à automates, les scènes où le rémouleur, le scieur de long, les promeneurs, les moulins à vent, jouent pour vous une petite comédie à l'image de la vie.

Jadis, au temps où les artistes et les artisans réalisaient ces patientes merveilles, sans se soucier, le plus souvent, d'y attacher leur nom, celles-ci étaient si coûteuses, que quelques privilégiés de la fortune seulement les pouvaient acquérir. Ainsi en l'an 1800, Joséphine Bonaparte, toute enivrée de sa neuve fortune, payait-elle 3,000 francs (environ 3 millions d'aujourd'hui) cette montre en or et émail bleu avec flèche en diamants. A d'autres titres de célébrité, le Duc de Choiseul-Praslin ajoutait une montre d'une complication et d'un raffinement extravagants et dont il ne se doutait assurément pas qu'elle sonnerait pour lui l'heure du crime. Ce minuscule nécessaire de toilette, cette mandoline, cette tabatière, qui comprennent, dans un décor d'or, d'émail et de perles, une montre avec automate et musique, à quels heureux du monde étaient-ils destinés?

Madame de Pompadour, s'amusait fort, dit-on, d'un tableau animé, à ses armes, et représentant une vue de Saint-Ouen, où défilaient des bateliers et des manants en chariots. La vie, alors, allait-elle moins vite? En tout cas, rien ne paraissait assez ingénieux, assez raffiné, de ce qui ornait le décompte impitoyable des minutes et des heures.

Aussi, peut-on rêver lorsqu'on vous explique que cette montre en or, vendue à l'aide de camp de Sa Majesté le roi de Wurtemberg, indiquait: "le temps moyen et le temps vrai, quantième des jours, date et mois, phase de lune". Mais que dire de ce régulateur demi-seconde à cadran des marées? "Le cadran inférieur est un calendrier complet avec heures et jours de la semaine, mois, quantième, âge et phase de la lune, le cadran supérieur donne les heures de marée en différents lieux. La petite aiguille donne la partie entière des heures de marée. La grande aiguille, les minutes à ajouter ou à retrancher. Cette dernière a un mouvement très compliqué tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, avec des stationnements et des déplacements rapides. La période de ce mouvement est d'une lunaison".

Les convulsions de l'Histoire sont également présentes. Cette pendule à indications astronomiques, comportait, nous dit-on, un calendrier républicain. Les mois républicains devaient être indiqués sur le cadran du dessus. Le cadran inférieur indiquait les années communes et bissextiles, et les jours complémentaires du calendrier républicain.

Dans tout ce luxe, austère, majestueux ou ravissant, le génie humain est partout présent. Ce génie qui inspira les artistes et les techniciens, et leur permit de franchir les siècles. Ce qu'ils n'espéraient peut-être pas, lorsque penchés sur leur travail de magiciens, ils essayaient de donner un visage nouveau à l'inexorable Temps.

Photo du haut, sphère céleste, mue par un mouvement d'horlogerie. C'est une oeuvre de Joet Burgi, remontant aux environs de 1580. — Ci-contre, une grande horloge astronomique de table signée Isaac Habrecht. A cette époque-là, les montres, par souci de perfection, portaient volontiers un petit cadran solaire et une boussole à l'intérieur de leur couvercle. Photos S.I.F.





7



AVANT LA GRANDE PREMIERE

"LE GROS BILL"

L'INDUSTRIE canadienne-française du cinéma n'est plus une vague promesse, c'est désormais une réalité manifeste qui éclate au grand jour, et tout le monde s'en réjouit, tout le monde s'en félicite. "Le Père Chopin", on s'en souvient, fut le premier pas. Vint ensuite "La Forteresse", puis "Un Homme et son Pécédé" et, en attendant prochainement "Le Curé de Village" qui vient d'être tourné à St-Hyacinthe, nous vient "Le Gros Bill", deuxième grande production de Renaissance-Films. En effet, la semaine prochaine, soit le 16 septembre, aura lieu la grande première mondiale, au cinéma St-Denis, de ce film entièrement tourné chez nous par des artistes canadiens-français pour la plupart.

On nous assure que la formule du "Gros Bill" est des plus heureuses et nous le croyons pour en avoir vu tourner quelques scènes, tant à Val Cartier qu'aux studios du chemin de la Côte-des-Neiges, à Montréal. "Le Gros Bill, a-t-on dit, est un film qui va à la foule, lui raconte en de belles images une histoire simple mais combien juste, combien humaine. Toucher le cœur de la foule... c'est cela qui compte et c'est cela qu'on a voulu. On l'a voulu avec crânerie et avec conviction. N'est-ce pas avec ces deux qualités-là qu'on arrive à quelque chose dans la vie?"



Voilà un enthousiasme de bon aloi. Rien n'est exagéré dans ce pronostic qui fait entrevoir d'heureuses perspectives. "Le Gros Bill", qu'on en soit assuré, est de l'excellent travail qui démontrera de façon péremptoire ce dont sont capables des gens de chez nous comme Jean Palardy, Jean-Yves Bigras, Roger Garand, Yves Jasmin, Jean Boisvert, Eloi de Grandmont, Mireille Bastien qui ont collaboré à cette réalisation. Les interprètes et techniciens ont travaillé dans un magnifique esprit de collaboration. Le metteur en scène, René Delacroix, de Paris, a pris énergiquement la direction de ce film. Au nombre des artistes que nous aurons bientôt le plaisir d'applaudir dans cette production, mentionnons Yves Henry (Le Gros Bill), Juliette Béliveau, Ginette Letondal, Maurice Gauvin, Jean Saint-Denis, Jean Berthiaume et plusieurs autres.

Le 16 septembre prochain sera donc un grand jour pour notre jeune industrie du cinéma. Le lendemain, le 17, aura lieu la première offerte au public qui, comme on peut facilement prévoir, prendra le cinéma d'assaut. Vraiment, il y a lieu pour nous de nous réjouir de pareil événement, car c'en est un d'importance!

Photo du haut, à gauche, une scène prise dans le "magasin général", avec GINETTE LETONDAL et MAURICE GAUVIN. — A droite, dans un décor qui est bien de chez nous, on reconnaît de gauche à droite, Mme SYLVA ALARIE, PAUL GUEVREMONT, GINETTE LETONDAL et YVES HENRY. — Au centre, ci-dessus, une belle expression de GINETTE LETONDAL. — Ci-contre, Le Gros Bill lui-même à son arrivée au Canada.



Dessin de
JEAN MILLET

Roman dramatique

L'espionne

Par MAGALI

La douleur aiguillonne le soupçon et alimente les mauvais propos sur le compte du prochain, tant et si bien qu'on finit par voir du mystère là où la simple réserve, la simple circonspection découvrirait tout l'opposé de ce qu'on a d'abord cru. Et la catastrophe n'est pas toujours évitée . . .

LA "bizarre femme du quatrième"... Qui lui avait, dans cet immeuble parisien où tous les gens se connaissent, donné ce surnom, le seul sous lequel on la désignât?... Nul n'aurait su le dire, même pas Mme Bidoin, la concierge, qui entretenait avec ses cinq étages des locataires des relations de benoîte familiarité.

Mais le fait est qu'on ne l'aimait pas. Sa coiffure stricte dont les mèches lisses encadraient sans coquetterie un visage rond et plein de femme bien portante, ses éternelles robes noires, insoucieuse de la mode, ses manières réservées et distantes indisposaient contre elle ses voisins.

Elle ne recevait jamais personne; elle passait des semaines sans sortir de son appartement où elle vivait chichement, car le petit boucher du coin n'emportait guère de commandes que deux fois la semaine. Mais parfois, sur l'appel d'un énigmatique coup de téléphone, — car, autre énigme, cette locataire si modeste avait le téléphone, — on la voyait quitter furtivement son logis haut perché. Elle dégringolait avec hâte les marches de l'escalier, ap-

pelaît un taxi et revenait quelques heures après, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire et l'allure plus lasse. Seulement, il y avait une étrange petite fièvre qui faisait briller ses yeux noirs.

— D'où arrive-t-elle encore? disait la belle-mère de Janine en laissant retomber le rideau de tulle sur la fenêtre de la cour.

Mais parce que Janine avait vingt-deux ans et qu'elle était heureuse, entre Maurice et le bébé, elle n'avait pas de fiel dans l'âme et elle répondait en riant:

— Que vous importe, mère?... Elle a ses secrets cette femme, c'est bien son droit.

Or, depuis que Maurice était parti, "immédiatement et sans délai, ainsi que portait sa feuille de route, depuis que Janine, le coeur lourd et les bras vides, était demeurée seule à la pharmacie pour faire face aux commandes, recevoir les rares clients et écrire interminablement à l'Absent des lettres qu'il mettait si longtemps à recevoir, elle avait perdu un peu de sa mansuétude.

Pourquoi, alors que Maurice était LA-BAS, dans ce mystérieux "secteur postal" où la mémoire enfiévrée de sa femme ne pouvait mettre ni couleur ni décor — même pas la teinte du ciel sur ce payage inconnu qu'étiquetait un numéro, — pourquoi, alors que tout le rythme de la vie avait changé autour d'elle et ses compagnes de douleur et d'anxiété, la "bizarre femme du quatrième" était-elle la seule à vivre comme par le passé, sans que les événements qui atteignaient au coeur toutes les Françaises aient paru modifier en rien pour elle la routine des jours?...

Certes, comme tout le monde elle s'était soumise aux règlements de police. Elle avait placé des croissillons de papier sur ses vitres, collé de la caloplane bleue aux fenêtres de son appartement et barbouillé ses ampoules pour les camoufler. Elle allait, portant comme les autres, sa petite boîte cylindrique de fer gris accrochée à ses épaules, en bandoulière.

Mais elle se livrait à de singulières allées et venues: tantôt le matin, aux aurores, alors que la mère Bidoin n'avait pas encore ouvert la porte de l'immeuble aux "boueux" de la rue, ou, le soir, à travers la ville obscure où les rares passants vont à tâtons, dans les ténèbres clignotantes.

Parfois même, elle était si pressée qu'elle agrafait sur le palier sa cape noire: un jour, remontant à son appartement, Janine l'avait surprise ainsi et n'avait pu se tenir de lui jeter un regard hostile et méfiant, en omettant de répondre à son salut.

"Tu comprends, écrivait la jeune femme à Maurice, — quand elle lui relatait les menus événements survenus dans la maison, pour avoir l'illusion qu'il participait encore à la vie de tous les jours, — on a beau ne pas vouloir être mauvaise langue, il y a

des choses qui vous mettent en défiance. L'attitude de notre co-locataire n'est pas catholique. En ce moment, tout le monde doit vivre au grand jour et les allures mystérieuses sont hors de saison. Et puis cette personne qui n'a l'air de trembler pour aucun être cher m'irrite et me déconcerte. J'ai fini par la prendre en grippe, comme tout le monde dans la maison.

A quoi, Maurice répondait avec son habituel optimisme et son indulgence:

— Tu aurais tort, ma chérie, de te laisser suggestionner par les commérages. On n'est que trop porté en temps ordinaire à accueillir légèrement les mauvais propos qui concernent le prochain. A l'heure actuelle, si notre devoir est d'être circonspect, il ne faut rien exagérer et voir du mystère là où il n'y a peut-être que réserve et discrétion. Je crois me souvenir de notre voisine: elle m'a paru, à moi, beaucoup plus triste qu'énigmatique et sa sauvagerie cache peut-être une peine secrète.

— En attendant, rétorquait Mme Duplantin, la mère de Maurice, lorsque Janine lui lisait tout haut — avec quelle chaude voix de fervente! — la lettre de l'absent, — si c'était une espionne?...

Une espionne... Le mot fit long feu à la cave pendant l'heure de l'alerte, et tout de suite, il enflamma les esprits.

Les sirènes avaient réveillé la ville et précipité, vers les abris la théorie, moins émue que curieuse, des locataires de Mme Bidoin. On remarqua que "la bizarre femme du quatrième" au lieu de se joindre au groupe qui descendait derrière le chef d'ilôt, se hâtait de sortir dans la rue en serrant contre elle sa cape de lainage.

Dans la nuit peuplée de mugissements, de sifflements, de vrombrissements lointains, elle était partie, rasant les maisons, en aveugle — un aveugle qui sait où il va... On ne l'avait revue qu'au matin...

— C'est trop fort! s'indigna Mme Hazard, la femme du dentiste du premier. Ces manières ne sont pas catholiques. Il faut avertir les autorités.

Consulté, le chef d'ilôt déclara qu'il ne pouvait empêcher personne de s'exposer aux dangers de la rue. Pouvait-il courir après tous les imprudents qui se risquaient sur la chaussée, le nez au vent, pendant l'alerte? Mais il ajouta qu'une telle attitude pouvait être suspecte de la part d'une personne dont les habitudes semblaient louches, d'ordinaire.

A plus forte raison, en temps de guerre...

Dans la pharmacie, on tint conseil. Janine, elle, écouta avec lassitude les propos passionnés de tous les habitants de l'immeuble. Depuis huit jours, Maurice n'avait pas écrit... et elle vivait dans l'angoisse, repliée sur sa peine, les dents serrées, regardant le monde entier d'un oeil de défiance.

— C'est vous, Madame, qui devez écrire à la police... décida l'aéropage féminin groupé dans la pharmacie.

— Moi? se recusa Janine, ennuyée.

— Mais oui... Votre mari est au front... vous avez un bébé... vous dirigez avec beaucoup de compétence cette boutique: on vous écouterait.

— Je n'ai rien à dire de précis, se défendit Janine qui pensait aux recommandations de Maurice touchant la circonspection qu'on devait opposer à de si graves propos. Au fond, rien ne prouve que cette femme soit animée de mauvaises intentions... En tous cas, je répugne à la dénoncer...

— Vous préférez lui laisser le temps de mal faire?

— Ne savez-vous pas que notre silence peut coûter très cher à nos soldats?... s'indigna véhémentement la couturière du cinquième.

Le coeur de Janine faillit s'arrêter dans sa poitrine. Au fait, si cette femme était vraiment une espionne comme ses allées et venues insolites le laissaient supposer, n'était-ce pas un crime de se taire... Un crime contre le pays... un crime contre Maurice... et tous ses camarades en danger?...

Janine eut la fièvre toute la nuit. Elle tournait et retournait dans sa tête mille pensées contradictoires, ne pouvant se résoudre à porter contre une de ses pareilles une aussi affreuse accusation, mais effrayée encore plus par la responsabilité qui pèserait sur son silence...

Vers trois heures, elle entendit résonner le téléphone, dans l'appartement à côté. Décidée à se renseigner, coûte que coûte, elle se dirigea vers une penderie qui occupait le fond du cabinet de toilette: il y avait là une porte mitoyenne qu'on avait condamnée quand le propriétaire avait divisé en deux tout l'étage.

L'oreille collée au panneau, elle tâcha de surprendre les bruits suspects: elle entendit le

vague murmure de sa voisine qui répondait au téléphone, puis ce fut le silence à nouveau.

Quelques instants après, une porte craqua sur le palier. Janine se précipita vers le vestibule. Elle arriva juste à temps pour voir disparaître dans l'ombre de l'escalier la silhouette de la femme; elle entendit le bruissement de sa cape sur les marches.

Dans sa hâte, la fugitive n'avait même pas allumé la minuterie... Brusquement Janine fit jaillir la lumière.

— Où allez-vous?

Surprise, la femme se retourna avec un léger cri. Immobilisée sur une marche d'escalier, elle regarda, effarée, celle qui l'interpellaient.

— Mais... fit-elle, incertaine... je faisais attention de ne réveiller personne.

Janine l'observait d'un air dur, la figure sévère. Vraiment, elle avait bien l'air d'une coupable, avec ses yeux clignotants et cette rougeur qui, soudain, empourprait ses traits.

— De ne réveiller personne... répéta Janine sur un ton sarcastique... oui... je vois!...

— Ecoutez... fit la femme.

En hésitant, elle remonta deux marches dans la direction de Janine.

— Je crois que vous ferez bien de ne pas vous recoucher, déclara-t-elle. Il se pourrait... qu'il y ait une alerte, tout à l'heure...

Comme répondant à ce pronostic, le cri déchirant de la sirène percuta dans la nuit calme, secouant brutalement la maison endormie.

Janine sursauta et, sans plus s'occuper de son interlocutrice — qu'elle eut le temps pourtant de voir se précipiter dans l'escalier, vers la sortie — elle bondit à l'appartement pour y chercher son fils.

Mais à partir de cet instant, elle fut décidée à agir...

Quand il l'introduisit dans le bureau de son supérieur cette jolie visiteuse, le rogue Inspecteur Lambert, séduit par la silhouette juvénile, et les cheveux légers bouclant en diadème au-dessus d'un visage harmonieux, adoucit d'instinct ses manières brusques.

— Veuillez entrer, Madame. M. le Commissaire va vous recevoir.

Le Commissaire Bréguet avait passé la cinquantaine et il se piquait de psychologie. Un coup d'oeil au strict tailleur gris, aux jambes fines gainées de soie, à la blouse bleu pastel dont le devant "chemisier" mettait une note coquette dans la netteté de

LA MAISON DU MOUSTOIR

*O maison du Moustoir! combien de fois, la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans les mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre coeur trouble se délècte et s'enivre!
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits des chaumes et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant remplir ses cruches,
Et le courtil en fleurs où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin
Les pommes par monceaux, et les meules de foin;
Les grands boeufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre; et c'est tout d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre; et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le babut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encore, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie;
Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit: "C'est vous!"*

Auguste BRIZEUX

l'ensemble... et Monsieur le Commissaire abandonna son air officiel. Il aimait à se souvenir, quand les exigences du métier l'y autorisaient, qu'il savait être homme du monde.

Très courtois, il désigna un siège à la jeune femme et ne parut pas s'apercevoir qu'elle était très émue et comprimait ses lèvres roses l'une contre l'autre, dans un parti-pris d'énergique résolution.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, Madame...

D'un index rapide, il compulsa des feuilles placées sur sa table et arrêta son attention sur l'une d'elles. Pour la forme, il interrogea, sur un ton presque mondain:

— Voulez-vous me rappeler votre nom?...

— Janine Duplantin.

— ... Vingt trois ans... Sans profession... acheva le Commissaire, les yeux sur ses notes.

— C'est-à-dire que... depuis le départ de mon mari, je fais marcher la pharmacie avec la collaboration d'un vieux préparateur.

— Je ne puis, Madame, que vous en féliciter. Votre mari est mobilisé?...

Une angoisse passa dans les yeux de Janine. Son mince visage parut soudain tiré.

— Depuis le premier jour... Et voilà trois semaines que je suis sans nouvelles.

Elle faisait un effort pour rester brave. Le Commissaire murmura quelques paroles encourageantes touchant les retards des courriers, puis vint au fait:

— Vous m'avez écrit au sujet d'une locataire de l'immeuble que vous habitez?

Janine acquiesça silencieusement.

Au bout du petit silence qui suivit, elle expliqua avec embarras:

— Je regrette d'avoir été dans l'obligation de formuler de telles accusations, mais la maison entière partage mes soupçons et c'est d'accord avec tous les co-locataires — je pourrais même dire mandatée par eux — que j'ai écrit notre inquiétude à tous.

Le Commissaire hocha la tête sans qu'on pût donner aucune signification particulière à ce signe banal. Son regard avait abandonné le dossier pour venir se fixer sur la visiteuse et, à travers les grosses lunettes d'écaïlle, il l'examinait maintenant comme pour mesurer ce qu'on pouvait attendre des déclarations formulées par cette jolie bouche.

Sans doute l'examen fût-il favorable à Janine car il fit d'emblée crédit à son jugement.

— Vous comprenez, dit-il dans une brusque confiance, avant de commencer une enquête sur la vie privée d'une de nos concitoyennes, nous sommes tenus à beaucoup de prudence...

C'est ce que m'a répondu mon mari quand je lui ai fait part de nos soupçons, approuva Janine, grave.

Le Commissaire ne cacha pas sa satisfaction de se voir, sur ce sujet, en accord avec Maurice Duplantin. — Il continua, sur le même ton de familière confiance:

— Je vous ai fait venir pour vous interroger — oh! tout à fait officieusement — sur les motifs qui ont provoqué, chez-vous et chez vos voisins, les alarmes dont vous avez cru devoir me faire part?...

Janine hésita. Elle avait longuement médité sur ce problème épineux, mais c'était assez difficile à formuler:

— Il n'y a pas eu, à proprement parler, de motifs bien précis... mais de petits détails, de vagues circonstances qui, groupés, ont éveillé notre méfiance... vous comprenez?

L'attention muette du Commissaire l'encouragea:

— Voilà. D'abord, cette personne, — il faut que je le précise, — avait toujours eu des allures un peu... originales... Mais en temps de paix, n'est-ce pas, on ne fait pas attention aux étrangetés de ses voisins... Or, depuis la mobilisation, il se passe une chose étonnante... des faits assez troublants...

— Expliquez-vous?...

Eh! bien... d'abord... ma co-locataire s'est mise à sortir à des heures absolument indues...

— Qu'appellez-vous "heures indues"?

— Mon Dieu... le soir, tard... le matin, à l'aube... ou à l'heure des repas, et cela, sans que rien semble motiver ce changement dans ses habitudes...

Je ne vois pas là des raisons suffisantes pour la suspecter, objecta le Commissaire. Ces sorties peuvent coïncider avec des rendez-vous... des visites... des obligations professionnelles?

— Allons donc! se récria Janine, il n'y a pas d'obligations qui puissent appeler dehors une femme de cet âge à l'heure où la ville toute

[Lire la suite page 18]

Nouvelle sentimentale

Les Yeux

Par CLAUDE VOILIER

*Un seul regard peut parfois troubler
une femme. Il est des yeux qui sont
autant de mystères.*

Dessin de JEAN MILLET

SIMONE marchait allégrement, respirant à pleins poumons l'air des Champs-Élysées que les premières feuilles mortes parfumaient d'une senteur d'automne. "Cette fois, songea-t-elle, je ne serai pas en retard au rendez-vous." Et elle rit de plaisir en se hâtant vers la station de métro du Rond-point où elle devait retrouver son mari. Il n'y était pas encore. En l'attendant, elle contempla, émue, les rames qui se succédaient. C'était un peu comme une artère essentielle du gigantesque organisme parisien qui recommençait à battre. Des larmes joyeuses perlèrent au bout de ses cils. Elle renifla avec délice cette senteur spéciale qui émanait des couloirs souterrains et son émotion se traduisit par un petit rire nerveux quand son oeil tomba sur un vaste placard allemand que des drapeaux français, collés par des mains enthousiastes couvraient presque entièrement. Oui, en dépit de toutes les horreurs encore présentes, elle se sentait heureuse, en cette minute, sans restriction.

Elle consulta sa montre-bracelet. Paul n'allait pas tarder à apparaître. Elle se mit à marcher de long en large. Soudain, un sentiment de gêne s'empara d'elle. Il lui semblait que, brusquement, quelque chose de glacé frôlait sa nuque, se coulait en elle, imprégnait tout son être. C'était une sensation indéfinissable, impérieuse et paralysante à la fois. Très vite elle comprit: quelqu'un, derrière elle, devait la fixer intensément et, télépathiquement, elle sentait ce regard la pénétrer. Par un léger effort de volonté, elle ne céda pas au désir de tourner la tête pour dévisager l'importun. Elle continua au contraire sa promenade, jusqu'au bout du quai. Là, nonchalamment, elle fit demi-tour et revint sur ses pas. Sans affectation, son regard parcourut le groupe des personnes qui, comme elle, attendaient.

Tout de suite, elle découvrit celle qu'elle cherchait. Là, un peu à l'écart, un vieillard de haute taille se tenait, appuyé contre le mur. Ses cheveux blancs étaient longs, comme ceux d'un artiste, mais soigneusement peignés sous un feutre élégant. Une barbe en pointe, bien taillée, soulignait un visage dur et énergique au nez droit, aux lèvres minces, quelque peu cruelles. Mais ce qui frappait surtout, c'était la fixité du regard, un regard bleu, froid, presque magnéti-

que. Et ce regard, à l'instant même, était posé sur la jeune femme. Fascinée, Simone s'arrêta. Ce n'était certes pas la première fois qu'un homme avait l'insolence de la contempler avec cette acuité, mais jamais auparavant elle n'en avait été aussi impressionnée. Il ne s'agissait plus d'une certaine timidité naturelle. Ce qu'elle ressentait était ni plus ni moins que de la peur.

Et toujours les yeux, métalliques et implacables, restaient attachés sur elle sans avoir l'air de deviner son trouble et sans d'ailleurs qu'aucune expression humaine les animât.

Au moment même, Simone sentit son bras emprisonné dans une étreinte réconfortante et entendit Paul murmurer à son oreille:

— Alors, mon chéri, on ne reconnaît plus son petit mari maintenant?

Puis sa main fut doucement baisée et, avant d'avoir pu répondre, elle fut poussée vers le train qui s'arrêtait devant eux. Dans le compartiment seulement elle se ressaisit un peu, sourit à son mari, échangea avec lui quelques bribes de phrases. Puis, encore incapable d'analyser sa panique déraisonnable, regarda craintivement autour d'elle. Le grand vieillard ne se trouvait pas parmi les voyageurs. Immédiatement soulagée, elle s'agrippa néanmoins un peu plus forte-

ment au bras de son époux qui, inconscient de son trouble, ne songeait qu'à lui éviter la bousculade de la foule.

Le jeudi suivant Simone flânait à la devanture d'un magasin quand la même sensation, une espèce de choc glacé, qu'elle avait déjà éprouvée une fois, la saisit. Pénétrée d'horreur, elle sut de quoi il retournait avant d'apercevoir reflétée par la vitrine, la silhouette du vieillard que, sans raison, elle détestait et redoutait à la fois, comme on peut craindre ou haïr un danger inconnu. C'était bien la même figure, hératique et hautaine... Planté au bord du trottoir, une élégante canne à la main, il demeurait là, en une attitude pleine de méditation ou d'expectative. Mais la jeune femme savait bien, elle, que cette pose nonchalante était toute factice et qu'en réalité il était là comme un sinistre oiseau de proie, à la guetter. Il suffisait de rencontrer ses yeux effrayants, d'une fixité impitoyable, pour en être sûre. Souffle coupé, coeur battant la chamade, elle serait demeurée là indéfiniment si un passant pressé, en la bousculant, n'avait rompu le charme. Elle partit sans se retourner, courant presque, et ne se sentit (Suite à la page 62)





UN ÉCOLIER MANGE AVEC PLAISIR UNE BONNE SOUPE CHAUDE TOUS LES JOURS



De bons repas ont-ils une répercussion sur la santé . . . et sur les notes? Maîtres et parents disent "oui". L'énergie dépensée pour les études et le jeu a besoin d'être remplacée.

Les diététistes recommandent un mets chaud substantiel pour le lunch des jours d'école. La soupe est idéale pour cela . . . appétissante, nourrissante, facile à digérer. Et pour le lunch à la maison ou le lunch à l'école, vous pouvez préparer un choix de menus en partant d'une des 21 Soupes Campbell's. Voici deux soupes que les enfants aiment particulièrement.



*Soupe
aux
Légumes
Campbell's*

LUNCH À LA MAISON—Quand les enfants rentrent pour le lunch, voyez leurs yeux briller à la vue d'un bol de Soupe aux Légumes Campbell's fumante! Quinze légumes potagers appétissants dans un bon bouillon de boeuf—c'est presque un repas à elle seule! Servez souvent de la Soupe aux Légumes Campbell's!



*Soupe
aux
Tomates
Campbell's*

LUNCH À L'ÉCOLE—Si les enfants emportent leur lunch à l'école, essayez de leur donner une bouteille isolante remplie de Soupe aux Tomates Campbell's très chaude, préparée avec du lait! De cette façon, leur soupe favorite est extra-délicieuse et extra-nourrissante. Ils en raffoleront!

LES SOUPES CAMPBELL'S SONT LES FAVORITES DU QUÉBEC

Du Prem paré pour Dîner

AVEC UN CHOIX DE TROIS DÉLICIEUSES GARNITURES

Martha Logan

Swift's
Prem

A
SWIFT
QUALITY
FOOD

20 minutes de cuisson!

Regardez ce que nous avons ici—un plat décoré pour le dîner, paré de légumes appétissants disposés autour de savoureuses tranches de Prem Swift. Voici un plat principal "vite préparé" et nourrissant. Et attendez de goûter à cette délicieuse saveur que donne à Prem son mélange de deux viandes. Car Prem, vous savez, est différent. C'est à la fois du porc juteux et du boeuf tendre.

PLAT DE PREM POUR DÎNER, par Martha Logan

Sorti du four et prêt à servir en quelques minutes
(4 portions)

- 1 boîte de Prem coupé en 8 tranches
- Brocoli cuit (congelé)
- Pommes de terre cuites
- Garnitures—
- Carottes entières ou coupées en tranches (cuites)
- (choix de trois)

Disposez les tranches de Prem sur un plat à rôtir avec les légumes cuits. (Prem convient vraiment à tous les légumes.) Versez du beurre fondu sur les légumes.

Recouvrez le Prem d'une des garnitures suivantes: (1) $\frac{3}{4}$ tasse de mayonnaise mélangée avec 2 cuillerées à soupe de moutarde préparée et 2 cuillerées à soupe de marinades sucrées passées au hachoir; (2) 1 tasse de crème sure avec de la ciboulette hachée (voir vignette); (3) $\frac{3}{4}$ tasse de fromage bleu, émietté, mélangé avec 2 cuillerées à soupe de moutarde préparée.

Faites cuire à four modéré (375°) pendant 20 minutes. Quelle que soit la garniture que vous choisissiez, vous trouverez que c'est une façon appétissante et nourrissante de servir **CE DÉLICIEUX MÉLANGE DE PORC ET DE BOEUF TENDRE...**

Prem Swift

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Salade d'Épinards aux Oeufs

3 tasses d'épinards
2 tomates fraîches
4 oeufs cuits durs
 $\frac{1}{2}$ tasse de sauce française

Bien laver les épinards dans plusieurs eaux, les égoutter et les couper en lanières d'un demi-pouce environ avec des ciseaux; en mesurer 3 tasses. Couper en tranches des oeufs durs, réservant 1 jaune pour parsemer sur le dessus de la salade. Mettre le tout dans un grand bol et arroser de sauce française; faire comme suit:

$\frac{1}{2}$ tasse d'huile à salade
1 c. à thé de sel
 $\frac{1}{4}$ de tasse de vinaigre ou de jus de citron
1 c. à thé de sucre

Mettre ces ingrédients dans un bol et faire macérer dans cette sauce 1 gousse d'ail au moins 1 heure. Agiter le mélange avant de l'employer. Dresser la salade sur un plat, parsemer sur le dessus le jaune d'oeuf passé au tamis et entourer le plat de tranches de tomates. 6 services.

Petit Salé aux Légumes

1 $\frac{1}{2}$ livre de petit salé
1 livre de fèves en gousses
1 petit chou
6 carottes moyennes
6 petits oignons
6 pommes de terre

Trancher le lard en tranches d'un quart de pouce et lui faire jeter un bouillon s'il est trop salé. Mettre dans une marmite avec 6 tasses d'eau et laisser cuire 1 heure. Ajouter le chou, les carottes, les petites fèves et les oignons. Laisser cuire $\frac{1}{4}$ d'heure et y ajouter les pommes de terre et prolonger la cuisson encore $\frac{1}{2}$ heure. Servir aussitôt avec une salade de laitue. 6 services.

Petits Gâteaux Eponge au Chocolat en Cassolettes

2 oeufs
 $\frac{1}{4}$ de c. à thé de poudre à pâte
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de vanille
3 c. à tb. de farine
1 pincée de sel
6 c. à tb. de sucre
1 carré de chocolat

Séparer les oeufs, battre les blancs jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Ajouter graduellement le sucre. Battre les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient mousseux et épais. Incorporer légèrement aux blancs et au sucre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Incorporer délicatement aux oeufs, ainsi que le chocolat préalablement fondu à la vapeur. Aromatiser et verser la pâte dans de petites cassolettes en papier remplies à la moitié ou dans des petits moules à gâteaux beurrés. Faire cuire à 400° F. 12 à 15 minutes. Laisser refroidir et garnir avec la glace suivante:

1 carré de chocolat
2 c. à tb. d'eau bouillante
1 c. à tb. de beurre
1 tasse de sucre à glacer

Faire fondre le chocolat avec le beurre dans un bain-marie ou au-dessus de l'eau chaude. Ajouter l'eau bouillante puis le sucre à glacer. Battre jusqu'à ce que la glace soit légère.

Au besoin, ajouter un peu d'eau. En glacer les petits gâteaux qui sont délicieux à croquer.

Pouding aux Carottes

2 tasses de carottes râpées crues
3 oeufs
1 petit oignon écrasé
1 tasse de mie de pain
 $\frac{3}{4}$ de tasse de lait riche
1 c. à thé de sel

Mélanger les carottes, l'oignon et la mie de pain. Battre légèrement les oeufs avec le lait, ajouter le sel et verser sur les carottes et le pain. Bien mélanger, mettre dans un plat à pouding bien beurré et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 1 heure à 1 $\frac{1}{4}$ heure ou jusqu'à ce que le pouding soit ferme. Servir avec une sauce aux petits pois faite comme suit:

Mettre dans une caserole:

2 c. à tb. de beurre
4 c. à tb. de farine

Délayer avec 2 tasses de lait et cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner et ajouter 1 boîte de pois verts. Faire jeter un bouillon et servir avec le pouding aux carottes. 6 services.

NOUVELLE RÉCOLTE!

(FRAÎCHEUR DE ROSÉE)



Maintenant chez votre Epicier
POIS GREEN GIANT
 MARQUE DÉPOSÉE

• Ecoutez le "Fred Waring Show", émission Green Giant, tous les samedis matins au Poste NBC.



La Moisson des Mers



Un Camion International reçoit la cargaison d'un chalutier qu'il transportera rapidement du port à l'arrière-pays.



Les poissons et fruits de la mer sont exposés dans les vitrines réfrigérées des bouchers, marchands de poissons et autres magasins d'alimentation.



Les produits de la mer, grâce à leurs propriétés nutritives, sont aussi bons pour la santé qu'ils sont agréables au palais.

Des Ports de Pêche jusqu'à Vous par **CAMIONS INTERNATIONAL**

Frais ou congelés, les poissons et les fruits de mer vous arrivent maintenant, et cela tous les jours, par camions rapides.

Quelle abondance, quelle variété de choix! Homard, aiglefin et morue... saumon, sardines de toutes sortes et brochet... maquereau, huîtres, hareng et palourdes! Les pêcheries canadiennes atteignent, certaines années, un total d'un milliard et demi de livres.

Les Camions International sont partout associés, au nord, à l'est et à l'ouest, à l'industrie de la pêche du Canada! Une des raisons

en est l'Assortiment International complet, — un camion du type et de la force motrice voulus pour toutes les tractions.

Autres raisons: forte résistance, manoeuvrabilité, économie de roulement et longue durée! On comprend ainsi pourquoi l'industrie canadienne utilise, depuis 17 ans, plus de Camions International que de toute autre marque.

INTERNATIONAL HARVESTER COMPANY
OF CANADA LIMITED

Hamilton

Ontario



Autres produits International Harvester:
TRACTEURS ET MACHINES FARMALL
TRACTEURS ET MOTEURS INDUSTRIELS



INTERNATIONAL Trucks

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CHOSÉS ET AUTRES

■ Pour augmenter la force offensive de leurs clubs, certains gérants du baseball organisé usent d'ingéniosité, qui étonne parfois les plus fins connaisseurs... Par exemple, le plan de Del Bissonnette, gérant des Leafs de Toronto, pour introduire plus de vie dans son alignement au bâton, consiste à inscrire deux bons frappeurs en troisième et quatrième places et un autre tout aussi dangereux en sixième ou septième position. D'ordinaire, les gérants des ligues organisées placent tous leurs meilleurs cogneurs à la partie supérieure de la liste. Ils laissent les trois derniers frappeurs de la partie inférieure se tirer d'embarras comme ils le peuvent... Toutefois, la longue expérience de Del Bissonnette lui a appris que le meilleur équilibre, dans un ordre de frappeurs, est d'avoir un cogneur sûr de lui, dangereux et redouté de l'ennemi, aussi bien en sixième place, à la partie inférieure de l'échelle qu'à la partie supérieure. Il applique cette théorie en maintes circonstances. C'est aussi ce que font fréquemment Eddie Dyer, gérant des Cardinals de St-Louis, Casey Stengel, mentor des Yankees de New-York, et Joe McCarthy, gérant du Red Sox de Boston... Cette tactique a pour but évident de donner suite, d'une façon efficace, à tout ralliement qui peut être ébauché à un bout ou à l'autre de l'alignement. Elle a, d'ailleurs, manœuvré avec satisfaction, depuis son adoption, excepté contre les bons lanceurs gauchers, devant lesquels les toupies ne semblent marcher que sur un cylindre. Un bon gérant n'est pas enclin à se départir d'une chose qui produit d'heureux résultats, surtout lorsqu'elle porte fièrement sa marque de commerce.

■ Réponse à MM. Chapleau, Ledoux, Malo et Larente.

Vous gagnez votre pari, messieurs. C'est bien en mai 1913, sous les yeux de plus de 14,000 personnes, que les gros lutteurs Sbyzsko et Constant le Marin, à l'Arena de Westmount, près du Forum d'aujourd'hui, s'empoignèrent avec une telle frénésie que les spectateurs demandèrent à l'arbitre d'arrêter le match. Constant le Marin lança Sbyzsko sur le bord de la plate-forme de l'arène de lutte. Le gros lutteur polonais sortit de cette impasse avec la tête fendue. Il continua quand même les attaques. En raison de la perte de sang, il s'écroula au parquet. On le transporta au vestiaire en toute hâte. Un médecin lui fit prendre quelques stimulants. Au bout de 15 minutes, la tête entourée d'un pansement humide, il revint dans l'arène. Il reprit les hostilités. Ce dernier effort fut, cependant, de courte durée. Le polonais s'affaissa, de nouveau, au carreau. On dut le transporter à l'hôpital Western. A la vue de ce spectacle, des femmes s'évanouirent. Constant le Marin, le lutteur belge à figure

d'Adonis, fut copieusement hué. Votre humble serviteur, alors âgé de 18 ans, assistait à ce mémorable match, qui ressemblait plutôt à un combat de taureaux enragés... Le lendemain matin Sbyzsko se sauva de l'hôpital pour se rendre aux bureaux du promoteur Georges Kennedy, alors rue Ste-Catherine, en face du magasin Dupuis Frères. Il toucha la bourse promise, soit les deux tiers des recettes de \$9,000. On en conviendra assez facilement, les lutteurs de nos jours qui font les vilains dans une ville et les moutons dans une autre ne pourraient en endurer autant. Et c'est tant mieux qu'il en soit ainsi.

■ Ici et là, on discute sur le fait que les lanceurs du baseball majeur doivent être des types pesant de 200 à 210 livres. L'idée est fautive. Cependant, il faut, de toute nécessité, que le lanceur ait 6 pieds ou presque, qu'il ait un excellent développement d'épaule, du coude et du poignet, qu'il soit courageux et d'endurance. En un mot, il n'y a pas de type défini pour le rôle des lanceurs. Il y en a, cependant, qui ont des aptitudes pour une certaine manière de lancer. Ceux qui veulent se spécialiser dans les balles rapides doivent, naturellement, être assez grands et avoir le bras flexible. Les lanceurs aux larges épaules

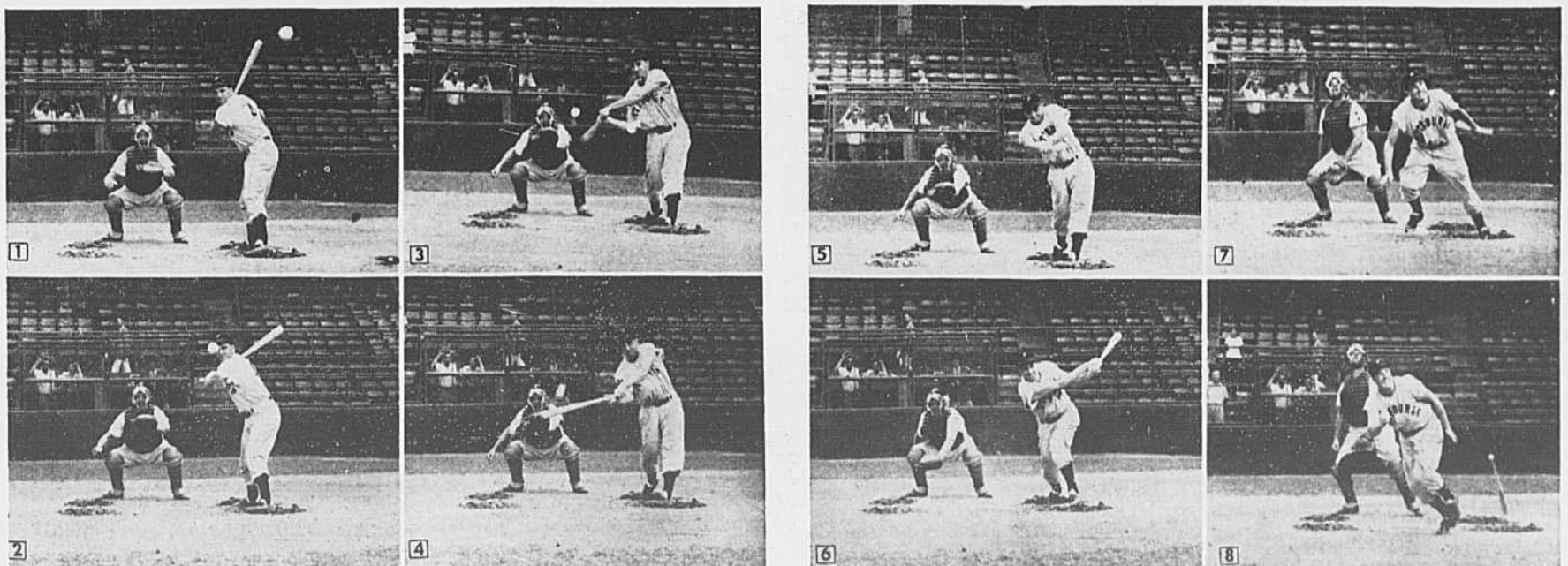
RALPH KINER, redoutable cogneur des Pirates de Pittsburg, est le seul joueur des ligues majeures qui ait cogné 114 coups de circuit, au cours de ses trois premières années en grande compagnie. Il vient de déclarer qu'il est plus difficile de frapper des coups de circuit en septembre que durant n'importe quel autre mois de la saison. Il n'a rien dit de nouveau, n'est-ce pas? Tout de même, voici quelques raisons de cet état de choses : à mesure que la saison touche à sa fin, la tension nerveuse augmente, chez les joueurs combattifs. Quelques joutes peuvent être décommandées à cause de la pluie. Ainsi, le joueur manque autant de chances de cogner des coups de circuit. L'ombre s'allonge davantage sur le terrain, en septembre, surtout vers la fin d'un programme double. Les clubs mettent à l'essai de jeunes lanceurs, désireux de laisser une excellente impression. Ces derniers ont des balles rapides, mais manquent souvent de contrôle. Ces conditions sont, la plupart du temps, des plus désavantageuses aux cogneurs de coups de circuit. On voit, sur ces photos, Ralph Kiner en train d'envoyer promener la pilule blanche, par-dessus la clôture du champ gauche, à 380 pieds du marbre.

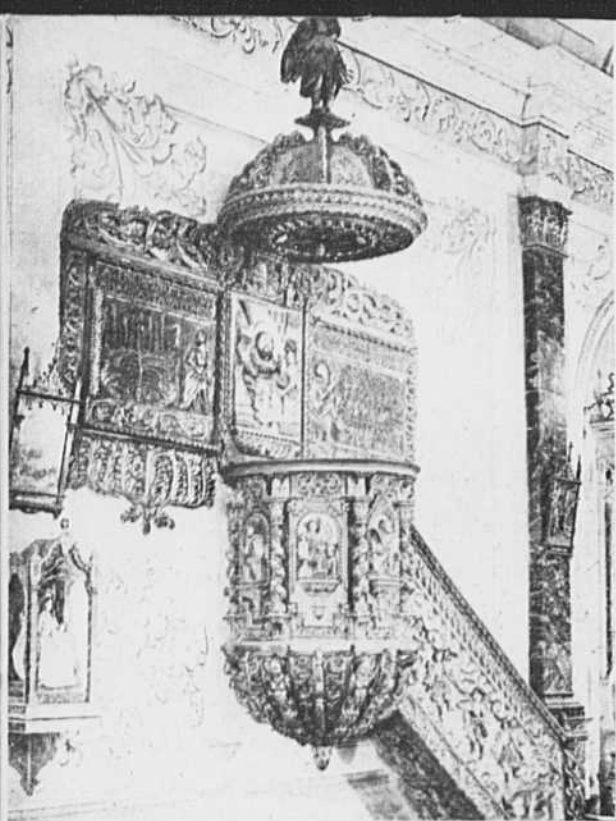
ne peuvent pas fronder aisément des courbes, parce que cela requiert un poignet flexible. Aussi, un bras parfaitement musclé et un solide poignet peuvent être un handicap pour un lanceur qui a l'intention de gagner de \$10,000 à \$20,000 par saison, dans les grandes lignes, durant une quinzaine d'années... Tout en considérant la mentalité d'un lanceur, disons que trois points sont d'une importance capitale : La première balle du lanceur, la faiblesse de chaque frappeur et le contrôle du lanceur, qui doit être capable de lancer ses balles à la hauteur des genoux du frappeur neuf fois sur dix. Si un lanceur peut combiner ces trois qualités, ses chances de succès sont augmentées de cent pour cent. Un nombre considérable de cas, dans l'histoire du baseball organisé, démontrent comment ce travail du lanceur décide de sa perte ou de son succès sur le losange majeur. Va sans dire, ce n'est pas aussi simple que cela paraît, si l'on veut bien admettre que les faiblesses des frappeurs ne paraissent pas à l'oeil nu.

■ La jolie étoile du patinage artistique à roulettes, Gloria Nord, surnommée la Sonia Henie des petites roues brillantes montées sur billes, est une fervente adepte de l'équitation. Au cours des représentations qu'elle donne au Forum, elle ne manque pas de s'adonner à son sport favori, tous les beaux matins, sur les versants du Mont-Royal... Le patinage à roulettes, restauré en Amérique du Nord depuis une quinzaine d'années seulement, est un sport complet. Il exige des mouvements plus vifs que la marche. Il demande de la souplesse, de l'adresse et du souffle. Nous vous assurons qu'il provoque, lui aussi, les sudations amaigrissantes que les médecins prescrivent aux personnes fortes. De plus, ce sport réclame le sens de l'équilibre, sens qui manque grandement, à notre époque...

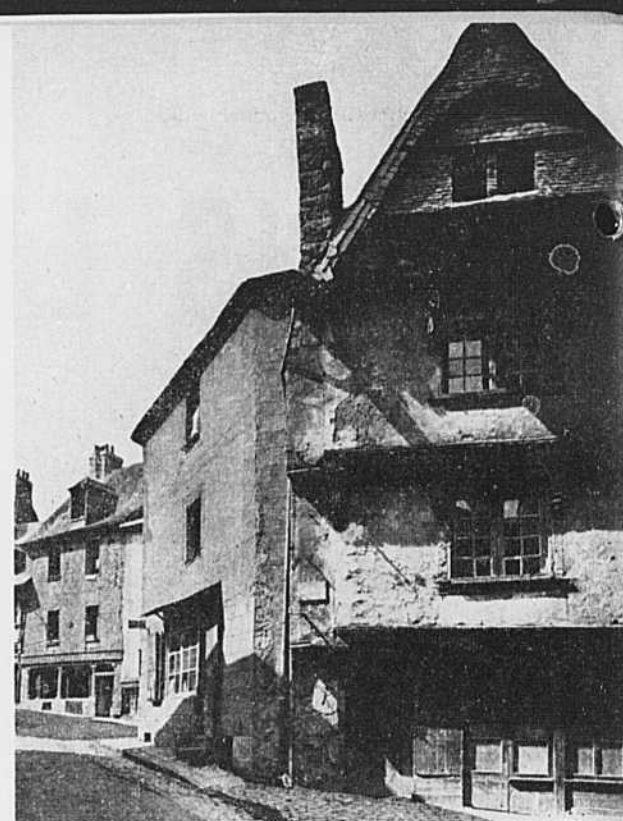
■ Malheureusement, il y a encore plus de 5,000 hommes et jeunes gens de Montréal, qui fréquentent très souvent les boîtes clandestines de la "barbout", situées non loin de la métropole... On ne peut pas s'imaginer le nombre de "poissons" qui perdent leurs salaires, toutes les semaines, ruinent souvent leurs foyers, pour enrichir un groupe de gens hors-la-loi, qui rient à gorge déployée de la faiblesse des humains!

■ Le record de la hauteur pour une partie de golf a été établi par le capitaine anglais Adair. Ce dernier, au cours d'un voyage au Thibet, trouva un terrain si propice qu'avec les autres membres de son expédition il décida d'y disputer un match de golf, à une altitude de 16,900 pieds. Ce joueur de golf anglais pourra se dire, en outre, qu'il ne s'était jamais mouché, qu'il n'avait jamais juré si haut!





16



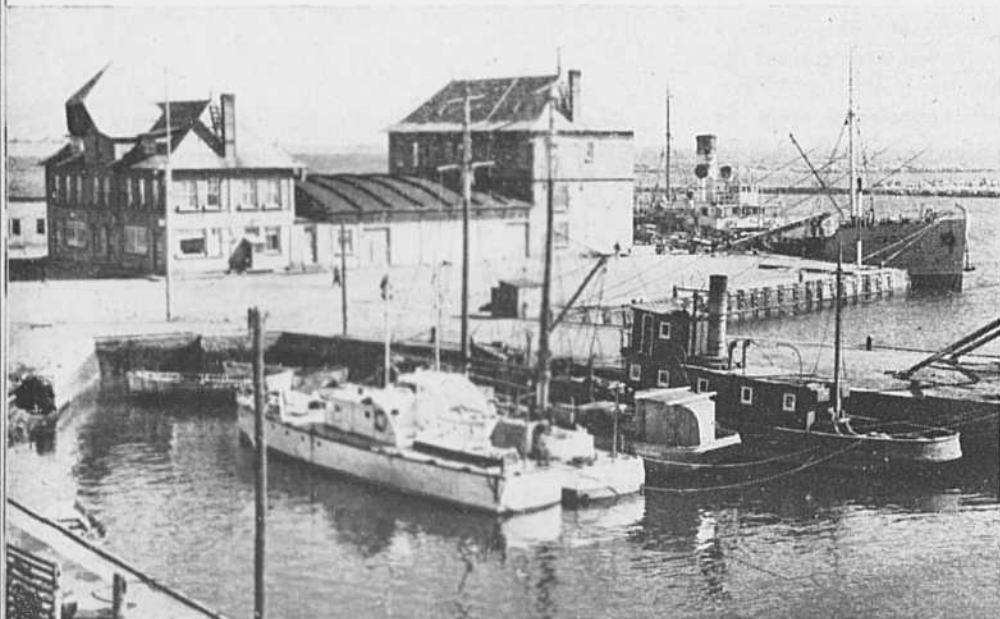
Cette chaire, chef-d'oeuvre de l'art colonial espagnol, date du XVIII^e siècle. Elle est en bois sculpté et se trouve dans l'église Matrix, à Jujuy, en Argentine. Elle est l'oeuvre des créoles et des indigènes de la région, qui travaillèrent sous la direction des Pères Missionnaires. Les personnages sculptés témoignent de leur art primitif.

Chaque année, la Suisse est visitée par une foule de touristes. L'hiver, ils viennent y faire du ski, et dans la belle saison, de l'alpinisme. Les deux voyageurs ci-dessus utilisent un moyen de transport moins fatigant et peuvent tout de même contempler les montagnes qui environnent les grisons.

Les vieilles villes de province, en France, ont chacune un style d'architecture bien local. Dans quelques-unes on voit des maisons basses surmontées d'un lourd toit de chaume; d'autres ont des façades en stucco avec poutres surajoutées. Celle-ci, que l'on peut voir à Saint-Brienc, en Bretagne, a de petites fenêtres à carreaux perçant un vieux mur en relief.

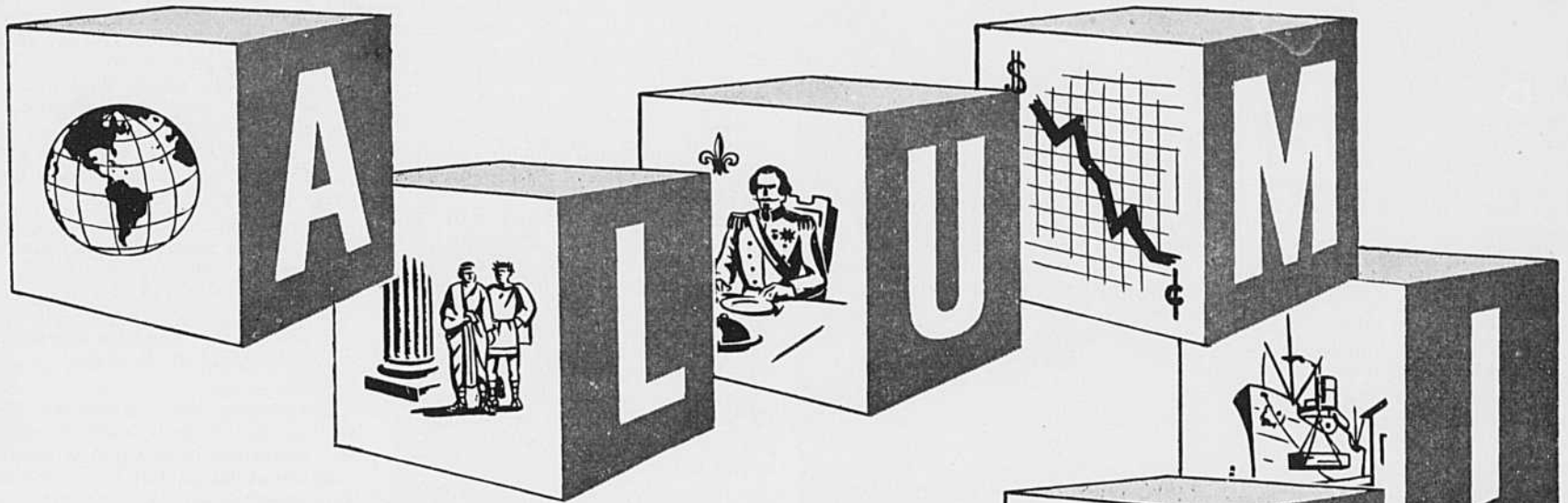
ÇA et LA L'IMAGE

A Saint-Pierre même, des îles Saint-Pierre-et-Miquelon, nous y trouvons, dans une section du port les édifices de la douane et des postes. Le voyageur canadien qui s'y rend trouve que l'endroit offre un style local qui se distingue entièrement de tous ceux que l'on peut rencontrer dans les diverses provinces françaises, mais qui offre passablement de ressemblance avec ce qui des maisons de Terre-Neuve et d'Acadie. Il faut sans doute voir là les conditions du climat et la proximité de notre continent. (Photo Léon Briand & Fils). —



Ci-contre, à droite, l'illustration d'une vérité vieille comme le monde : le bonheur des uns fait souvent le malheur des autres. Une mère est toute souriante, et comme soulagée d'un fardeau, à la pensée que sa fillette est maintenant d'âge à fréquenter l'école. La petite voit ce projet d'un moins bon oeil et s'accroche en pleurant aux jupes de sa mère.





A

Au moins un treizième de la croûte terrestre est composé d'aluminium. On trouve l'aluminium à peu près partout, dans les légumes et les viandes, les montagnes et la mer, les gemmes et l'argile.

L

Les Romains le connaissaient sous forme de sel. Ils l'appelaient "alumen" et l'employaient pour des fins médicinales et pour teindre les tissus.

U

Un métal plus rare et plus coûteux que l'or — tel était l'aluminium jusqu'aux environs de 1850. Napoléon III s'en fit faire un service de table pour son usage personnel.

M

Maintenant, grâce à la science, l'aluminium n'est plus coûteux. Les procédés de fabrication modernes ont mis à la portée de chacun toutes sortes d'objets d'aluminium utiles et durables.

I

Introuvable au Canada, le minerai d'aluminium de haute teneur qu'on appelle la "bauxite" est importé de la Guyane anglaise . . . un trajet de 3,000 milles par voie maritime.

N

Nous possédons à Arvida la plus grande aluminerie au monde. Alcan a choisi cet emplacement en raison de sa proximité d'un port où les océaniques chargés de bauxite peuvent faire escale.

I

Il faut des quantités formidables d'énergie électrique pour faire de l'aluminium. Arvida répond à ce second besoin, car on trouve dans la région d'abondantes sources d'énergie hydro-électrique.

U

Une force immense, jusque-là inutilisée, fut mise à profit pour fabriquer l'aluminium. L'électricité nécessaire à l'extraction d'une tonne d'aluminium pourrait éclairer votre maison pendant quinze ans.

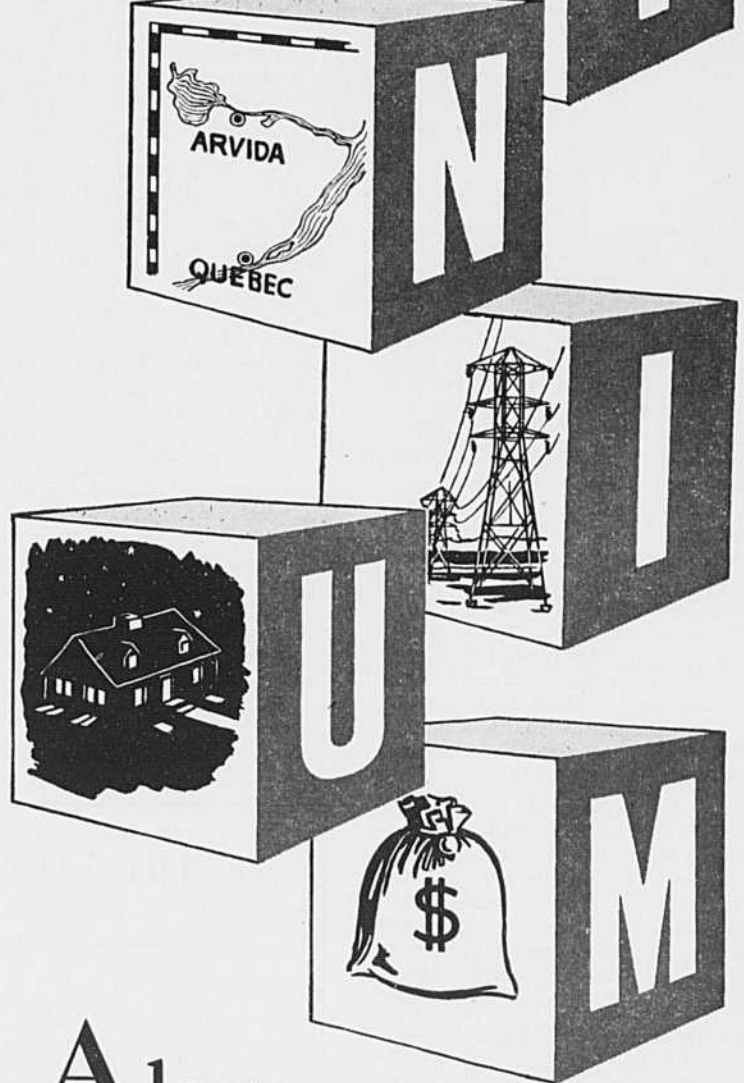
M

Mais l'industrie de l'aluminium a aussi besoin d'hommes: elle emploie 15,000 Canadiens. Les traitements et salaires qu'elle verse dépassent trente-cinq millions de dollars par année, richesse dont profite le Canada entier.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD.

Fournisseurs d'aluminium au Canada et à l'étranger

MONTREAL QUÉBEC TORONTO VANCOUVER WINDSOR



Alcan (Aluminum Company of Canada, Ltd.) fabrique de l'aluminium en lingots. En diverses parties du Canada, plus de 1,000 manufacturiers indépendants moulent l'aluminium pour en faire des articles d'usage courant, légers, forts et inoxydables, et dont la variété s'accroît de jour en jour.

En plus de fournir du métal à ces manufactures, Alcan vend à l'étranger environ 85% de ses lingots. L'aluminium est actuellement notre sixième article d'exportation, par rang d'importance, et constitue une source précieuse de devises étrangères.

C'est en raison du très fort volume de ses exportations, qu'Alcan est en mesure de produire l'aluminium en quantité telle que ce métal, sous forme de lingots, coûte meilleur marché au Canada que n'importe où ailleurs.



entière dort.. où les rares passants tenus de circuler ne peuvent le faire qu'à tâtons... Mais il y a plus...

Elle se pencha vers le commissaire, les joues rosées par l'émotion que provoquait chez elle ce souvenir:

— Ses sorties coïncident toujours avec des alertes et, la dernière fois... elle m'a avvertie que l'alerte allait avoir lieu, deux minutes avant que celle-ci ne se produise et alors que rien ne pouvait le faire prévoir!...

Le Commissaire rapprocha ses gros sourcils... Il demeura un long moment pensif, tandis que les yeux perplexes de Janine s'appuyaient sur lui avec incertitude. Ses doigts effeuillèrent des pages... il griffonna quelques notes.

— Je vous remercie, Madame, dit-il brusquement en se levant pour donner congé.

Janine sentait s'alourdir la gêne qui pesait sur elle.

— Je voudrais bien m'être trompée, dit-elle avec un frisson. Ce serait si terrible de penser que...

Mais la face du Commissaire restait impénétrable et elle ignora s'il en savait plus sur "l'Espionne" qu'il ne voulait l'avouer...

...S'il n'eût tenu qu'à Janine, personne, dans la maison n'eût été au courant de sa visite au commissariat. Elle avait fait son devoir, mais il lui répugnait à présent de reparler de cette aventure.

Seulement, Mme Bidoin qui avait reçu la convocation destinée à "la jeune dame de la pharmacie" et qui en avait deviné le but s'était déjà empressée d'alerter tous ses étages. A l'intérieur de la loge et jusque dans le couloir les conversations allaient leur train.

Or, ce jour-là, "l'Espionne" s'était absentée dans l'après-midi. Quand elle rentra, un petit paquet sous le bras — un vulgaire paquet enveloppé de papier brun qui eut paru fort inoffensif d'ordinaire mais qui, aujourd'hui, semblait redoutable, elle fut accueillie par les regards suspicieux et le silence réprobateur des gens groupés dans le vestibule. Aux étages supérieurs, à mesure qu'elle montait, des portes s'ouvraient et se refermaient furtivement.

Malgré son apparente indifférence, elle sentit toute cette hostilité qui l'entourait de tentacules invisibles, car elle hâta le pas. Comme elle atteignait son palier, la jeune pharmacienne sortait de chez elle avec le petit André dont le visage frais de bébé bien soigné riait, entre les brides roses du passe-couloir.

Fût-ce pour donner le change? Fût-ce à cause de cette méfiance dont elle était sentie enveloppée et qui lui faisait désirer un peu de douceur?... Elle, qui gardait toujours un visage ferme et des lèvres closes, sourit au bébé.

— Il est beau... dit-elle à la mère, avec une brusque sympathie.

Janine eut un sursaut de colère:

— Passez votre chemin!...

Elle serrait l'enfant contre elle, le masque pincé, la voix tremblante.

La femme eut un éclair de surprise dans ses yeux noirs. Son sourire triste se figea.

— Mais... qu'est-ce que vous avez tous? murmura-t-elle.

Si elle était coupable, elle jouait admirablement la comédie. Janine fut presque ébranlée dans sa conviction... Mais l'idée du danger que pouvait courir le pays, du fait de cette femme et de ses pareilles, chassa ses derniers doutes.

— Vous ne vous en doutez pas un peu? fulmina-t-elle, en détournant son regard méprisant du visage troublé de "l'Espionne".

Et elle passa, raide, le dos hostile, couvrant de sa main tremblante la petite figure du bébé comme si elle avait peur que la vue même de cette femme ne fut pernicieuse à son innocence.

L'ESPIONNE

[Suite de la page 9]

Lorsque Janine et Maurice s'étaient quittés, ils n'avaient pas eu le temps de se parler beaucoup. Les minutes étaient comptées, pour eux comme pour tant d'autres couples brusquement arrachés à leur bonheur quotidien. Les dernières heures avaient été remplies de préparatifs, de recommandations, des dernières démarches et le déchirement de la séparation y avait perdu de son acuité.

Mais depuis... toutes ces heures d'attente... de solitude!... Janine luttait contre le poison.

"Le courage, c'est votre affaire, avait dit Maurice à Janine, de cette voix brave qui lui résonnait encore dans le cœur. Nous, les hommes, nous sommes des soldats. Nous allons vivre la grande aventure et obéir. A vous autres de l'arrière, à entretenir le moral du pays.

Et il avait ajouté, en la serrant contre lui:

— Je compte sur toi.

C'est pourquoi Janine, en dépit de l'absence de courrier, s'efforçait de ne pas écouter au fond d'elle cette petite voix cruelle qui lui parlait de la fuite des jours.

Or, un soir, vers huit heures, alors qu'elle allait louer la pharmacie, quelqu'un poussa le bec de cane. Elle vit devant elle un homme avec un brassard. Instinctivement, elle comprit que ce n'était pas là un client ordinaire.

— Que voulez-vous?

Une brusque anxiété faisait sa voix plus sèche.

L'homme la dévisageait:

— Vous êtes Madame Maurice Duplantin?

— Oui. Pourquoi?

— C'est au sujet de votre mari, Madame.

Dans sa poitrine, Janine sentit la vie se suspendre. Elle regarda le messager:

— Où est-il?

— Dans un hôpital militaire, non loin d'ici. Il a été évacué. Sa blessure n'était pas grave... et puis...

Devant la pâleur de cette figure ravagée, l'homme se hâta d'achever:

— Ne vous affolez pas, rien n'est perdu. Il est arrivé par un des derniers trains sanitaires. Ses blessures semblaient bénignes... Seulement, on ne sait pas si c'est le voyage... ou bien...

— Dites? cria durement Janine.

— Son état s'est brusquement aggravé. Le blessé vous réclame et le Major a pris sur lui de vous faire venir... Mais encore une fois, madame, je vous...

— C'est bien. Je vous suis, coupa Janine.

Le temps de foncer dans l'escalier sombre... de prendre, avec des mains machinales qui tremblaient le manteau suspendu dans l'armoire de l'entrée... de pousser le lit du bébé dans la chambre de sa grand-mère.

— Rien, Mère. Je sors.

— Tu sors, à cette heure?... Mais...

Janine avait déjà refermé sur elle la porte. Tout en descendant les marches, elle se répétait pour faire taire la charge dans sa blouse: "Le moral, cet insupportable tambour qui battait c'est votre affaire, à vous, nos femmes. Je compte sur toi..."

Un Paris nocturne et fantomatique que la mémoire ne reconnaît pas... des lumières vertes et bleues comme un décor de pièce d'avant-garde... un silence mystérieux, feutré, rayé parfois brutalement par les coups de sifflets stridents de la Défense Passive... Que ce taxi va lentement dans les rues sombres où traînent d'autres fantômes!... On distingue à peine le liseré pâle du trottoir... Des ombres d'arbres défilent le long des avenues...

Enfin le véhicule s'arrête. Les yeux de Janine maintenant habitués à ce

monde obscur où l'on se meut guidé par un septième sens, miraculeusement éclo dans notre "moi" sensitif, enregistré une grille au milieu d'une façade blanche... Ses pieds écrasent un gravier invisible... Elle monte trois marches, en tâtonnant, guidée par l'homme au brassard... et, derrière la porte ouverte, voici la lumière tout à coup... Un grand hall froid et nu... des silhouettes blanches... une cornette de sœur...

Janine a donné son nom au guichet de la salle de réception. Ses prunelles, où tremble son angoisse intérieure, questionnent plus que sa voix.

— Tout de suite, dit un infirmière trop placide, sans répondre à la frémissante interrogation, le major va vous parler.

Il n'est plus jeune, ce major... C'est un de ceux qui firent la dernière guerre. Son visage garde une professionnelle impassibilité, mais il y a une chaude sympathie dans le ton de sa voix bourrue.

Tout de suite, quelque chose se dénoue à la gorge de la jeune femme.

— Votre mari nous a fait une hémorragie, Madame, et nous avons craint sérieusement pour lui. Je viens d'opérer une transfusion et je suis heureux de vous annoncer qu'il est sauvé.

Janine a un éblouissement... Comme une noyée que l'on tire soudain hors de la vague meurtrière, elle respire à fond... Que c'est bon d'être délivrée de l'angoisse... de remonter à la surface!...

— Je pourrais le voir?

Son accent porte une supplication passionnée.

— Il vaut mieux le laisser reposer maintenant, puisque tout danger est écarté. Mais vous le verrez demain, je vous le promets... Tenez voilà justement la donneuse...

Les yeux de Janine se sont arrêtés sur une femme qui sort de la salle accompagnée d'une infirmière. La femme achève de boutonner à son poignet la manche de sa blouse.

Janine regarde venir à elle cette silhouette familière... et elle balbutie, d'une voix altérée:

— La donneuse?...

Son esprit formulait un autre mot, l'épithète infamante que tous, dans la maison qu'elle habite, ont épinglé sur le personnage de la mystérieuse locataire.

— C'est celle qui vient de donner son sang pour que votre mari vive, Madame... Une brave Française, une de nos meilleures alliées dans la lutte contre la mort... Elle fait partie du service de cet hôpital... mais souvent, quand nous manquons de sujets, on fait à nouveau appel à elle, même lorsque ce n'est pas son tour. Son dévouement est inépuisable...

Janine écoute l'infirmière lui fournir ces explications et elle se sent toute bouleversée par une grande vague où il entre de la surprise, de l'allègement, de la confusion et de la reconnaissance.

— J'ai perdu mon fiancée dans un accident — raconte Mademoiselle Merlet — elle a un nom maintenant et non plus une étiquette — Il était jeune, brave, gai... Il conduisait la locomotive des grands rapides. Il est mort dans la catastrophe de Vintimille, il y a dix ans... Toute ma jeunesse s'en est allée avec lui, d'un coup. J'ai réussi à vivre, je n'ai jamais pu me refaire un bonheur.

Le taxi les emporte dans la nuit noire, vers la maison... Pour la première fois, cette solitaire se livre, — sans doute parce qu'elle a senti dans l'étreinte dont l'a tout à l'heure enveloppée cette jeune femme, hier encore rétive et câbrée, tout ce qu'il y a en elle d'admiration et de remords.

— Je voulais passer mon brevet d'infirmière afin de servir à quelque chose...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	7	2	6	8	4	6	3	7	5	6	2	8	4	7	3
U	A	O	L	O	N	E	O	T	N	S	N	O	T	N	
6	3	8	5	2	6	4	7	2	6	5	3	7	2	8	5
U	V	V	E	A	C	U	E	D	C	L	O	N	M	O	E
7	2	6	5	4	7	6	2	8	3	7	5	2	6	8	4
D	I	E	G	V	E	S	R	U	Z	E	E	V	S	E	
5	8	4	7	5	2	6	7	3	6	5	2	6	8	4	7
R	C	A	L	E	V	I	O	S	E	I	O	N	R	U	C
4	6	2	5	7	3	6	8	2	5	7	3	6	2	8	5
X	D	T	N	C	E	R	A	R	Q	A	N	A	E	I	U
6	4	7	5	2	8	6	3	7	5	2	6	7	3	5	2
B	A	S	I	T	N	I	V	I	E	A	E	O	I	T	L
4	6	2	8	5	6	3	7	2	5	4	6	5	2	6	4
M	N	E	T	U	T	E	N	N	D	I	O	E	T	T	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le Chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

de me dévouer un peu, dit-elle encore de sa voix triste... Mais on n'avait pas besoin d'infirmière avant la guerre. Il y avait du chômage dans ce métier et je ne prévoyais pas qu'un jour viendrait, si proche hélas, où j'aurais à me servir de ce diplôme... D'autre part, j'avais de vieux parents à qui j'ai consacré mon temps et ma vie sans joie. Après, je suis restée seule avec mes souvenirs...

C'est comme si elle se livrait à un mélancolique retour sur elle-même...

— Cela vous explique mon humeur sauvage... J'ai vite perdu l'habitude de fréquenter les gens... Au début, le bonheur des autres me faisait un peu mal. Après, je l'ai aimé... comme une chose qu'on désire, mais qu'on ne peut pas avoir et qu'on trouve encore doux de contempler derrière une vitrine... Seulement, c'est lui qui ne m'aime pas. Ma figure n'attire pas les sympathies et mes lèvres ont perdu l'habitude du sourire... Alors, on s'éloigne de moi... On se méfie. C'est pour quoi je me cloître, en marge des autres...

Chavirée, Janine médite sur le triste destin de celles qui, comme cette femme, ont tout perdu au temps de leur jeunesse en fleurs et dont l'existence fut, depuis, un long renoncement...

La femme achève, pensivement:
— Quand on a demandé des volontaires pour fournir le sang nécessaire aux blessés, il m'a paru que je ne pouvais mieux employer une santé que le chagrin n'a pas réussi à entamer. Je me suis fait inscrire.

Dans sa voix neutre passe soudain un frémissement de vie:

— Je suis heureuse de servir!... Mon destin prend enfin un sens... Et il, me semble que je suis moins seule puisque je suis utile... C'est si triste de sentir qu'on ne sert à rien.

La main de Janine, pressante et toute chargée d'effluves affectueux, s'est dirigée vers la main froide de sa compagne. Dans l'ombre, celle-ci tourne la tête vers elle:

— Vous au moins, chuchote-t-elle, vous avez un fils...

La mère revoit soudain dans un éclair, le regard qu'eut parfois cette solitaire vers le petit André... un regard de bête affamée. Elle devine ce qui a manqué le plus à cette veuve blanche et s'émeut, devant cette âme dévoilée.

Pour elle, quoi qu'il arrive, Maurice lui a donné André... une autre réplique de lui-même... un espoir qui ne peut pas périr... Son cœur lui dicte la seule conduite à tenir... la seule offrande qu'elle puisse faire à celle qui vient peut-être de lui donner la vie de Maurice.

— Cela vous ferait plaisir de voir souvent mon petit garçon, dit-elle brusquement.

— Je sens que je pourrais tellement m'y attacher! formule l'autre, comme si elle voyait soudain s'entr'ouvrir la porte d'un ciel inconnu.

Janine sourit, heureuse. Elle pense à cette autre porte, — celle de communication, qui mêlait jadis en un seul les deux appartements jumeaux. Cela n'a l'air de rien, une serrure qu'on ouvre... Mais il est des serrures qui, une fois ouvertes, laissent tout à coup pénétrer le soleil...

... Celui qui fut un peu surpris, ce fut M. le Commissaire, lorsqu'il vint terminer son enquête et qu'il trouva, attablée entre sa dénonciatrice et la haute chaise d'un tout petit garçon, la "bizarre femme du quatrième"... Une femme qui n'avait plus rien de bizarre, en somme et dont un sourire très doux éclairait le visage pacifié.

Il fut un peu surpris, mais pas trop... M. le Commissaire était un psychologue et il se piquait de connaître ses concitoyens.

— Qui disait que cette demoiselle Merlet avait des allures suspectes?... Les renseignements recueillis sur elle sont excellents... Sans doute cette petite pharmacienne a agi un peu inconsidérément, mais on pardonne aisément aux jeunes épouses d'être nerveuses en ces heures bouleversées... Au fond, tous ces gens-là sont de très braves gens...
... De braves gens de France...

MAGALI.

UN AMERICAIN QUI CONNAIT BIEN LA FRANCE...

C'est, sans conteste, M. Jefferson Cafery qui vient, pendant cinq années, de représenter si brillamment son pays à Paris.

Écoutons-le donc: "La France, s'est-il écrié au déjeuner que l'American Club lui offrait à l'occasion de son départ, la France est restée un des bastions de la liberté, de la justice et de la dignité de l'homme."

"Seul un miracle, a poursuivi l'ambassadeur, pouvait permettre à la France de se relever et de reprendre la place qui lui revenait au premier rang des grandes nations libres de la terre. Je crois que le plus grand hommage que je puisse rendre au peuple français est de dire que nous autres Américains étions sûrs que la France accomplirait ce miracle. L'idée d'avoir pu jouer un rôle considérable en aidant les Français à l'accomplir nous remplit de fierté et de satisfaction.

"Quel sujet d'émerveillement et d'admiration, et aussi quel gage réconfortant pour l'avenir, qu'une nation qui a traversé tant d'épreuves ait pu conserver une telle vitalité, et que son peuple puisse accomplir cet effort sans cesser de soutenir et de protéger les principes démocratiques qui sont inséparables de toute société libre!"

C'est Thomas Jefferson, troisième président des Etats-Unis, qui avait dit: "Tout homme a deux patries: la sienne et la France."

SA MAJESTE LA LANGUE FRANÇAISE

D'Égypte, nous parvient cette information:

Au cours de la réunion du Comité Supérieur Consultatif de l'Enseignement, S.E. Abdel, Razzak El-Sanhouri pacha, ministre de l'Instruction Publique d'Égypte, a fait un exposé soulignant la nécessité de généraliser l'enseignement de la langue française dans les écoles gouvernementales.

A la suite de cette intervention il a été décidé d'étudier les moyens de généraliser l'enseignement du français comme première langue étrangère, dans toutes les écoles gouvernementales et à tous les stades de l'enseignement.

Rappelons à cette occasion les mémorables paroles que prononçait le grand Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec, Primat du Canada:

"La langue française représente la pensée peut-être la plus brillante en Europe, elle incarne les conceptions sociales, dans leur idéalisme chevaleresque et parfois candide, les plus hautes et les plus généreuses. Elle est un dépôt cristallisé de quinze siècles de culture générale intense, de cinq siècles de littérature classique. Elle est un style de langage clair, simple, harmonieux, nuancé, travaillé, ajusté, élégant. Elle est, Messieurs, qu'on me pardonne, je le dis, du reste sans le moindre esprit usurpateur, elle est Sa Majesté la Langue Française."

La langue française régnait toujours...

Raoul FOLLEREAU.

(Paroles de France)



Un dermatologiste découvre un traitement de beauté chez soi!

Des expériences cliniques révèlent des résultats étonnants! 4 sur 5 obtiennent un teint plus doux, plus velouté, plus séduisant.

● Si votre peau est rude et sèche, si elle s'enlaidit de vilains boutons... voici une nouvelle qui vous intéressera.

Après maintes années d'expérimentation avec diverses préparations — lotions, crèmes et applications spéciales, un dermatologiste réputé a découvert un traitement de beauté chez soi des plus simples, ne nécessitant qu'une seule crème — une crème non grasseuse et médicamenteuse — Noxzema. Ce spécialiste a choisi Noxzema parce qu'il assure un "lubrifiant dosé" — procurant l'huile et l'humidité que requiert votre peau — plus la merveilleuse médication Noxzema. Des centaines de femmes employèrent ce traitement de beauté au cours d'expériences cliniques sous sa surveillance et en obtinrent des résultats remarquables.

Nouveau Traitement de Beauté

Ces femmes suivirent les 4 opérations simples que voici:

1. **Le matin** — baigner le visage à l'eau chaude, appliquer Noxzema sur une serviette mouillée et s'en laver le visage.
2. Appliquer Noxzema comme fond de teint.
3. **Le soir** — répéter le traitement du matin, avant le coucher.
4. Masser légèrement Noxzema sur votre visage, davantage sur les boutons.

Résultats Étonnants

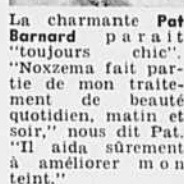
Cette expérience dura deux semaines, après quoi, 4 femmes sur 5 eurent un teint plus doux, plus velouté, plus sé-

duisant. Oui, 4 sur 5 furent émerveillées de constater l'amélioration notable de leur teint, grâce à l'aide de Noxzema.

Voyez comment 2 femmes sont parvenues à surmonter leurs ennuis cutanés



La ravissante Bette George dit: "Ma peau était rude et sans éclat. Mais Noxzema contribua à l'améliorer rapidement. Je l'emploie chaque jour afin de conserver mon teint frais et jeune."



La charmante Pat Barnard paraît "toujours chic". "Noxzema fait partie de mon traitement de beauté quotidien, matin et soir," nous dit Pat. "Il aida sûrement à améliorer mon teint."

Faites l'essai de ce simple traitement de beauté à 4 opérations vous-même — chez vous. Constatez si vous ne serez pas ravie de l'amélioration que peut apporter Noxzema à votre teint. Contrairement à la plupart des crèmes de beauté, c'est une formule médicamenteuse, non grasseuse, qui aide à cicatrifier les boutons et à rafraîchir et à adoucir les peaux sèches. Noxzema ne laisse aucune pellicule grasseuse. Constatez pourquoi plus de 25,000,000 de pots de Noxzema sont vendus chaque année. Voyez pourquoi des milliers de mannequins, actrices et femmes de carrière en ont fait leur crème de beauté préférée. Dans toutes les pharmacies ou rayons de cosmétiques. 21¢, 49¢, 69¢ et \$1.39. Procurez-vous Noxzema dès aujourd'hui.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

LA DETTE DE SANG

No 1

PREMIERE PARTIE

Un drame de famille

I

Le foyer des Français offrait ce soir-là un aspect très curieux. C'était un soir de première, et tout ce que Paris renferme de célébrités mondaines, d'hommes élégants, d'artistes arrivés, se trouvait rassemblé là.

On parlait beaucoup du premier acte qui venait de s'achever; et dans les groupes bruyants et animés, auteurs, artistes, journalistes donnaient à haute et intelligible voix, sans parti pris de coterie ni d'écoles, leur opinion sur l'oeuvre nouvelle.

Se tenant à l'écart, quelques personnages corrects et graves, abonnés de la Comédie-Française, causaient entre eux moins bruyamment, avec une courtoisie parfaite.

Seuls, deux spectateurs, un vieillard d'une soixantaine d'années, aux cheveux grisonnants, et un jeune homme d'allure militaire ne se mêlaient point aux groupes.

Le vieillard — le comte de Vineuil — était un ancien magistrat, droit encore, à la tournure élégante et jeune; d'épais favoris blancs cachaient la moitié du visage qu'éclairaient deux petits yeux gris d'une fixité singulière.

L'autre — le fils du comte de Vineuil — était un beau garçon de vingt-deux ans, d'une grande distinction. Sorti depuis peu de Saint-Cyr, Marcel de Vineuil était un brillant cavalier; les traits fins, un peu altiers, d'une grande pureté de lignes, et les yeux, bleus étaient très doux.

Mais combien déjà ce visage paraissait fatigué! Sous les paupières, un large cercle de bistre traçait une ombre sur les joues d'un blanc d'ivoire; et sur la bouche sérieuse, jamais ne passait un sourire. La taille, très droite et très élégante, tendait à se courber légèrement sous le poids de ce corps robuste encore, mais que la grande vie avait déjà affaibli.

Dans le foyer, longtemps ils se promènèrent de long en large, indifférents tous deux à la foule un peu houleuse qui les entourait.

Puis, lentement, ils rentrèrent dans leur loge au moment où le rideau venait de se lever sur le second acte.

Blottis dans un coin de la loge, ils semblaient soucieux, ne mêlant point leurs applaudissements ni leur enthousiasme à ceux d'un public en délire.

De temps à autre le comte de Vineuil tirait sa montre et la consultait d'un regard un peu inquiet.

Puis la porte de la loge s'ouvrit enfin et un homme d'une quarantaine d'années parut.

— Je suis en retard, n'est-ce pas? dit-il à voix basse... les affaires, toujours les affaires... je n'ai pas un moment à moi.

Il salua le comte et Marcel; puis, sans façon et sans gêne aucune, il s'assit entre les deux hommes.

De loin, il salua plusieurs femmes qui se trouvaient dans les loges voisines et, de la main, envoya quelques discrets bonjours à des élégants du parterre.

Roi de la finance, le banquier Urbain Perceval était connu du tout Paris vif.

Jeune encore, d'une figure avenante, d'une allure martiale, Urbain Perceval n'en était plus, depuis longtemps déjà, à compter ses bonnes fortunes; et quelques duels avec des adversaires très connus dans le monde où l'on s'amuse l'avaient, de bonne heure, mis en évidence.

Pratiquant tous les sports, fréquentant dans tous les mondes, se montrant dans tous les tripots, il était sans contester le boulevardier à la mode.

Le luxe de son hôtel et de ses équipages l'avait placé au rang des plus riches banquiers de la capitale, lui attirant d'emblée la confiance des plus puissants capitalistes.

Il entreprenait de nombreuses affaires et les menait à bonne fin avec une chance presque insolente.

Serviable par calcul, sa bourse était largement ouverte aux fils de famille dans la gêne, et les intérêts qu'il prélevait sur les billets souscrits par ces jeunes écerclés n'avaient rien d'exagéré.

— Alors, Mme Marguerite n'est pas venue? dit-il en se tournant vers le comte de Vineuil; vous m'aviez cependant fait espérer que, ce soir, je la verrais ici, dans cette loge, au milieu de vous.

— Marguerite est toujours si triste! dit Marcel avec une légère pointe d'amertume.

— Mais il faut la distraire, la conduire au théâtre, au Bois, et, si vous le permettez, je vous enverrai ma voiture.

— Merci, Perceval, merci, fit le comte de Vineuil en relevant lentement la tête. Dans quelques mois nous quitterons Paris pour aller nous installer à la campagne; là seulement Marguerite redeviendra gaie.

Les trois hommes se turent, une gêne était entre eux.

De temps à autre, à la dérobée, le comte jetait sur Perceval un regard inquiet trahissant les angoisses qui étreignaient son coeur.

Marcel, lui, la tête appuyée au velours de la loge, semblait indifférent à tout.

Après le second acte, tous trois se levèrent et recommencèrent, méthodiques et graves dans le foyer animé et bruyant, la même promenade de tout à l'heure.

Que leur importait la foule? En quoi pouvaient-ils les intéresser, ces artistes et ces journalistes se coudoyant, parlant haut de l'actrice en vogue et du succès de Reichenberg dans le rôle sensationnel qu'elle venait de créer avec un talent de premier ordre.

Et que leur importaient aussi toutes les jolies femmes qui passaient près d'eux, les enveloppant de parfums capiteux?

Marcel lui-même, que de telles rencontres auraient intrigué et ravi, il y a quelques mois encore, restait grave, le front penché, la pensée perdue, bien loin.

Il songeait à sa soeur, à cette Marguerite aimée dont Perceval, tout à l'heure avait parlé, et en songeant à cette femme, le seul être peut-être qu'il aimât vraiment sur terre, son coeur était pris d'une angoisse mortelle.

— Jamais Marguerite ne vous épousera, dit-il à Perceval... Tout dernièrement encore je lui ai parlé de ce mariage, et elle s'est révoltée.

— Tant pis pour vous, dit le banquier.

— Vous serez donc toujours inexorable? murmura le comte de Vineuil.

— Oui, toujours... toujours...

— Alors, fit Marcel, il faut que ma soeur se sacrifie pour moi, expie les fautes que j'ai commises, rachète les folies d'une vie de malheur?

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez fait venir? répliqua Perceval d'un ton glacial... Je vous donne huit jours de réflexion... bonsoir...

Et sans saluer le comte il s'en alla.

Le vieillard étendit la main pour le retenir, mais Marcel l'en empêcha.

Une douleur poignante assombrissait le front du jeune officier.

— Allons-nous-en père, dis, veux-tu?

Ils sortirent du théâtre et hélèrent un fiacre.

Le temps était sombre; il neigeait. Les chevaux avaient peine à se tirer de la boue gluante de la chaussée.

Onze heures sonnaient quand la voiture s'arrêta, boulevard Malesherbes, devant un petit hôtel de modeste apparence.

Les deux hommes sautèrent de voiture; pendant que le comte payait le cocher, Marcel agita le timbre de la porte cochère qui s'ouvrit bientôt.

Ils s'engagèrent dans le vestibule; puis ils gravirent, jusqu'au deuxième étage, un escalier dont les marches étaient recouvertes d'épais tapis.

A la porte du salon, une jeune femme de vingt-cinq à vingt-sept ans les attendait, le sourire aux lèvres.

— Déjà rentrés?... fit-elle.

— Oui, chérie; nous n'avons entendu que deux actes: le temps nous semblait bien long, loin de toi.

Elle s'avança, prit la tête de Marcel dans ses mignonnes mains et l'embrassa longtemps.

C'était son frère... un frère bien-aimé qu'elle avait bercé sur ses genoux de fillette, qu'elle avait dorloté comme l'eût fait une petite femme.

Son père, à elle, était mort quelques mois après sa naissance; sa mère s'était remariée au comte de Vineuil et lui avait donné ce frère que, dès le premier jour, elle avait adoré.

Et cette tendresse d'enfant était restée la même, toujours aussi jeune, toujours aussi douce qu'autrefois.

Elle aussi s'était mariée, épousant son mari par amour, malgré son beau-père, le comte de Vineuil. Puis elle eut une fille qu'elle chérissait, qu'elle adorait. Mais tout ce bonheur familial n'avait point altéré la tendresse vouée à Marcel.

Et le malheur vint, qui resserra encore cette affection.

Son mari, parti dans les colonies lointaines, n'était plus jamais revenu; il était mort, emporté dans le flot dans d'insondables abîmes. Elle savait que le

bâtiment qui le portait avait péri corps et biens, et que personne n'avait pu résister à ce vent de tempête qui broie, emporte, engloutit les hommes.

Et malgré la douleur immense qu'elle avait éprouvée, malgré toutes les larmes qu'elle avait versées dans l'insomnie d'interminables nuits, elle avait gardé à Marcel toutes ses tendresses, toutes ses sollicitudes.

Marcel était pour elle un grand enfant aimé, qu'elle avait autrefois bercé sur ses genoux, à qui, le soir, près de la mère pensive, elle avait appris à prier Dieu; celui dont la venue, dans la maison solitaire de la vieille province où ils vivaient presque cloîtrés, avait ensoleillé leur vie.

Et pour lui, toujours elle s'était sacrifiée.

Lui, la regardait, humble et effaré.

Il la trouvait si changée!... mais si belle encore avec ses lourds cheveux bruns encadrant son profil de vierge... et les vêtements de deuil qu'elle n'avait jamais voulu quitter.

— Pourquoi n'as-tu pas consenti à nous accompagner au théâtre? demanda-t-il d'un ton indifférent; la pièce est fort intéressante; l'interprétation a été parfaite et Reichenberg s'est encore surpassée.

— Tu sais bien que les plaisirs mondains sont finis pour moi, dit-elle; je reste près de Luce; le devoir d'une mère n'est-il pas de rester près de sa fille, toujours?

Et, après un court silence:

— Puis... me consolerais-je jamais de la perte de celui que je pleure?... Oh! ne pas savoir... ne pouvoir aller prier sur une tombe!... Oh! cela est horrible!...

Elle ajouta:

— Une espérance, que j'ose à peine te confier, me soutient encore: qui sait?... peut-être n'est-il pas mort?

— La mer ne rend point ce qu'elle prend, murmura Marcel; aie du courage, ma pauvre chère Marguerite.

Elle le prit dans ses bras et l'étreignit follement. Mais, pendant cette étreinte, elle sentit une larme tomber sur son front.

Marcel pleurait donc?

Elle releva la tête et enveloppa le jeune homme d'un regard inquiet et scrutateur.

— Tu es malheureux, dit-elle; depuis quelque temps déjà je m'aperçois que tu n'es plus le même à mon égard; tu me fuis, tu me fermes ton coeur. Qu'as-tu, Marcel, qu'as-tu?...

— Laisse-moi, dit-il, ne me demande rien... je n'ai rien à te dire, je ne souffre pas; tu t'inquiètes à tort.

Elle secoua doucement la tête.

— Tu me caches quelque chose, Marcel. Ce secret qui pèse sur ta vie est donc bien grave, que tu ne peux me le confier?

— Un secret... un secret... murmura-t-il en passant la main sur son front. Mais tu es folle, Marguerite; je suis un peu fatigué et ennuyé, voilà tout.

— Sans doute tu as vu Urbain Perceval aux Français? demanda Marguerite anxieuse; cet homme t'a encore parlé de moi.

Marcel ne savait pas mentir; mais pour rassurer sa soeur, il répondit gravement:

— Non, je t'assure, mais nous étions seuls.

— Tu ne saurais croire à quel point je me méfie de cet homme, à quel point je le crains pour toi. C'est un viveur, un débauché, un homme sans loyauté comme sans principes, qui entraîne à sa suite des jeunes gens trop confiants.

— Rassure-toi, répéta-t-il encore, nous étions seuls et je ne fréquente pas Perceval.

Elle s'en fut, rêveuse et toujours inquiète.

Jamais Marguerite n'avait éprouvé douleur plus poignante.

Instinctivement elle avait peur.

Elle rentra dans sa chambre et longtemps resta penchée sur le berceau où sommeillait une petite fille de trois ans.

Près du petit lit, elle s'agenouilla pour faire sa prière du soir.

La fillette dormait profondément. Mais au contact du visage de sa mère, elle entr'ouvrit doucement ses lourdes paupières et regarda autour d'elle.

— C'est moi, dors ma Luce, dors, murmura Marguerite; je viens de prier encore pour ton père, ton père que nous ne reverrons jamais, mon ange bien-aimé.

Chaque soir elle répétait à l'enfant les mêmes paroles, la berçant au son de prières murmurées très bas près de sa couchette blanche. Et sous le regard noyé de sa mère, Luce s'endormait tranquillement.

La jeune femme se releva, le visage inondé de larmes, le coeur serré par une angoisse profonde.

A la détresse qui envahissait son âme elle sentait que le malheur était prêt à fondre sur cette maison, sur tous ces êtres chers.

Elle ne se coucha pas. Enveloppée dans une longue robe de laine blanche, assise près de l'âtre où un feu de bois achevait de se consumer, elle demeura rêveuse, tressaillant aux moindres bruits de la rue, comme dans l'attente de quelque catastrophe imprévue. C'était pour Marcel, pour ce frère tant aimé, que son coeur se remplissait d'angoisse.

Certes, il lui cachait quelque chose! Elle connaissait si bien ce caractère aimant, cette tendresse dont il l'avait enveloppée, cette confiance qu'il lui avait témoignée toujours!

Et depuis deux ans il ne l'aimait plus avec l'abandon des anciens jours; depuis deux ans il semblait la fuir. Et pourtant, dès ses plus jeunes années, ne lui servait-elle pas de mère, elle son aînée de quatre ans seulement; n'avait-elle pas constamment veillé sur lui, se faisant la gardienne vigilante et dévouée de ce grand et beau garçon autrefois si gai et si bruyant, maintenant si sombre et si triste?

Quand il était rentré à Saint-Cyr elle avait éprouvé un réel chagrin. Connaissant le caractère un peu faible de Marcel, elle redoutait pour lui le contact de camarades plus riches.

Aussi, pour lui faire la vie large, pour qu'il n'eût rien à envier aux autres, se priva-t-elle de tout ce qui eût pu lui plaire, lui envoyant sans compter toutes ses économies.

Mais, depuis deux ans que Marcel était sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, il causait à sa soeur des soucis plus graves.

Le caractère autrefois si enjoué du jeune homme s'était progressivement assombri, il s'isolait des siens et n'écrivait que rarement; en garnison à Versailles, au 6^e régiment de hussards, il ne trouvait, malgré la proximité de Paris, que de rares instants à consacrer à sa famille.

Souvent Marguerite avait provoqué les confidences du jeune homme... toujours Marcel avait gardé le silence.

Alors Marguerite s'inquiéta.

Aimait-il? Avait-il au coeur un amour malheureux?

Ce soir, en voyant son visage plus pâle encore que de coutume, son regard plus assombri, elle sentit ses craintes revenir plus fortes, plus angoissantes.

— Un malheur nous menace, murmura-t-elle... Mon Dieu!... mon Dieu!... ayez pitié de nous.

II

EN quittant Marguerite, Marcel rentra dans sa chambre et poussa un cri de soulagement.

Et, éperdu, il murmura:

— Oh! si elle savait! si elle savait!...

Peut-être, si elle fût revenue à cette heure, lui eût-il tout dit... il était si malheureux!...

Dans un moment de fièvre intense, il avait ouvert à son père, son âme tout entière, avait versé dans le coeur du magistrat, tout le fiel du sien.

Et le père atterré n'avait pas compris tout de suite.

Puis, comprimant à deux mains son front blanchi, il avait crié:

— Grâce!... grâce!... ne me dis pas cela... ne me dit pas cela!...

Quelle épouvantable catastrophe!

Son Marcel, son unique enfant, ce fils qu'il avait aimé par-dessus tout; pour qui, lui si rigide pour lui-même et pour les autres, il avait eu tant de faiblesse!... était un criminel!...

Nature sombre et inquiète, le vieil-

Il ouvrit la fenêtre et sur le balcon il se pencha rêveur.

Le boulevard s'allongeait à l'infini avec ses larges trottoirs déserts tout blancs de neige. — On eût dit un immense linceul étendu sur Paris tout entier; les toits, la chaussée... tout était blanc, et la neige tombait toujours, floconneuse et serrée, Paris dormait; — le grand Paris bruyant, où les foules se coudoient, était enfin assoupi, tranquille.

Et, les yeux vagues, perdus, il contemplait l'immense ville écrasée par les lourdes fatigues du jour.

Puis lentement, il referma la fenêtre; — et comme il se retournait il aperçut son père, immobile à quelques pas de lui.

— Pas encore couché? dit le comte de Vineuil.

— Ma tête est en feu!... mon coeur éclate... Je suis fou!... ayez pitié de moi, mon père.

Le comte de Vineuil ne répondit point: mais il jeta sur son fils un regard chargé d'une tristesse poignante.

— Le déshonneur est là, qui nous menace, dit le comte; — cet homme sera impitoyable.

— Mais je puis lui échapper... me tuer... La mort me sera douce après les tortures que j'endure depuis un an — car voilà un an que je souffre, qu'il me menace, qu'il me tient! et pendant des mois j'ai gardé un secret qui m'étouffe.

Nos Lecteurs trouveront en
page 56 la suite de

La Pente Dangereuse

par EMILE RICHEBOURG

lard était un magistrat intègre mais sceptique, sans illusions comme sans pitié; un de ces hommes qui condamnent froidement tous les vices de l'humanité sans chercher et sans admettre la moindre excuse.

Devant Marcel seulement, devant ce fils tant aimé, son vieux coeur se détendait; il voyait la vie plus digne et les hommes meilleurs.

Et ce fils, cet être adulé, lui avait causé la plus grande douleur de sa vie.

Marcel savait tout cela.

Il savait aussi que jamais il ne pourrait racheter l'acte incompréhensible dont il s'était rendu coupable, et que toujours les remords serait là, rongant son coeur.

Mourir!...

Et cette pensée, entrée tout à coup en son esprit, s'y ancrant, obsédante.

— Le devoir ne serait-il pas d'en finir à tout jamais? dit-il en prenant à deux mains son front brûlant, son visage enfiévré.

Mais bientôt il rejetait cette pensée, sa mort rachèterait-elle l'ignominie dont il s'était couvert?

Marguerite saurait!...

Et il ne voulait point que Marguerite connût son crime. — Elle fuirait le coupable, le chasserait de sa présence. Et pourrait-il supporter le mépris de cette sainte qu'il avait toujours tant aimée?

— Puis enfin tu m'as tout dit et tu as été soulagé, fit le père avec une extrême douceur, tu m'as tout dit et ta peine a été partagée.

— J'ai préféré vous apprendre moi-même ce que Perceval voulait vous dire, mon père, et vous ne m'avez pas repoussé, vous avez eu pitié de moi et vous m'avez consolé.

— Mon enfant!... mon enfant!...

— Vous m'avez pardonné, je puis donc mourir.

« Deux balles dans la tête et tout sera dit. C'est la réponse que je ferai demain à Perceval.

— Je te défends de mourir, fit le comte d'un ton presque dur.

Marcel baissa la tête.

Le magistrat reprit:

— Marguerite seule peut nous éviter la honte et le déshonneur; je lui parlerai dès demain.

— Jamais Marguerite n'épousera Perceval.

— Elle l'épousera quand elle saura tout.

— Elle le hait.

— Qu'importe?... Il s'agit de te sauver, de nous sauver tous.

— Oh! mon père! mon père! Vous n'aimez pas ma soeur, fit Marcel la voix changée; vous ne l'aimez pas... Vous ne l'avez jamais aimée... Jamais... Jamais... Jamais vous n'avez répondu à ses tendresses si douces, à elle cepen-

dant si digne d'être aimée! Non, non, je ne veux pas que Marguerite se sacrifie pour moi... Mon père, je ne le veux pas... Quelle horrible chose: jeter ma soeur dans les bras de cet homme!... Non, non, jamais... jamais...

— Il le faut, cependant.

— Jamais! répéta Marcel, jamais.

— Et ton honneur? le mien? le sien? celui de Luce? fit le comte, la voix dure. Je sais qu'elle n'hésitera pas une minute quand elle saura tout, quand je lui aurai dit: Marcel est un grand coupable, qu'il faut à tout prix sauver.

— Grâce!... grâce! père... j'étais fou... j'étais fou.

— Oh! oui, tu étais fou; mais la justice des hommes est impitoyable et elle te condamnera... comprends-tu: elle te condamnera.

— Père!... père!...

— Et tu as pu penser un seul instant que Marguerite hésiterait à te sauver? Oh! Marcel, tu connais bien mal le coeur de la noble femme.

— Oh! je connais mieux que vous, mon père, le coeur de ma soeur, fit Marcel, accablé, et c'est pourquoi je ne veux pas qu'elle se sacrifie pour moi. Et puis, sait-on seulement si elle est vraiment veuve? La vie a de si étranges hasards!

— L'acte de décès d'André de Kérandalle est ici; je l'ai reçu de la Guyane. Le malheureux marin est mort, bien mort.

— Pauvre soeur!

— André est mort dans ce naufrage, et bien d'autres avec lui. Marguerite le sait et depuis un an, ne s'illusionne plus. Je ne lui ai point encore montré l'acte de décès que j'ai reçu également, trouvant préférable de la laisser vivre toujours dans l'espérance. Mais à présent il n'est plus possible de lui cacher l'entière vérité, et demain elle connaîtra l'irréparable malheur qui la frappe.

« Et puis... elle saura aussi notre désespoir à tous deux.

— Père! père!... Ayez pitié de moi, laissez-moi mourir, fit Marcel les mains jointes... Mais ne sacrifiez pas Marguerite.

Le comte de Vineuil haussa les épaules.

— Ton honneur et le mien sont au-dessus de toute considération. Pour les garder intacts je donnerai ta soeur à Perceval: c'est l'unique moyen de nous sauver tous.

« Quant à te tuer... Je te le défends. Je ne veux pas que tu meures; tu es mon seul enfant, tout ce que j'aime au monde... Je t'adore, tu le sais bien. Et quand j'ai appris de ta bouche la faute inouïe dont tu t'étais rendue coupable, j'ai cru, moi aussi, devenir fou. J'ai étudié ton cas; j'ai fouillé dans les souvenirs de ma longue carrière de magistrat et, toujours, j'ai vu écrit en lettres rouges: le bague... encore le bague. Pour mon enfant la vie là-bas, à la Guyane, avec les forçats au coeur vicié, avec tous les parias du monde! J'ai vu cela, et je ne suis pas mort cependant. Je vis et vivrai pour te défendre.

— Père! père!...

Il ne pouvait dire que cela.

Debout devant la cheminée, dont le feu venait de s'éteindre, il restait immobile, la pensée perdue. Au dehors, la neige tombait toujours, serrée et floconneuse; et le bruit des voitures sur l'ouate blanche de la chaussée s'affaiblissait peu à peu. Le silence partout.

Et tandis que tout reposait autour d'eux, seuls dans le modeste hôtel du boulevard Malesherbes, les deux hommes, anéantis, brisés, se débattaient contre le grave événement qui, bientôt peut-être, allait les séparer à tout jamais.

— Demain, je tenterai encore une démarche près de Perceval, reprit le comte de Vineuil. Je lui offrirai la moitié de notre fortune, toute notre fortune s'il l'exige. Qu'importe que nous soyons

pauvres si l'honneur de notre nom reste intact!

— Il refusera tout. C'est Marguerite qu'il recherche, qu'il veut épouser.

« Depuis deux ans il la poursuit de ses assiduités, il lui dit son amour; quand elle le rencontre, elle ne peut échapper à ses brûlantes déclarations. Il l'aime!... comprends-tu, père?... Il l'aime!... Et je sais, moi, ce que peut faire la passion, ce qu'elle peut engendrer.

— Je le supplierai...

Et, le lendemain, le comte de Vineuil, levé de bonne heure, se rendit chez le banquier Perceval.

Les employés étaient déjà arrivés quand le magistrat se présenta au magnifique hôtel que Perceval habitait au numéro 13 de la rue Lafayette.

Dès huit heures du matin, les bureaux étaient ouverts, et derrière les grillages des guichets les employés commençaient déjà leur besogne.

Le comte parvint sans la moindre difficulté jusqu'à un garçon de bureau qui lui demanda poliment où il avait à se rendre.

— Je désirerais voir M. Perceval.

— M. Perceval ne reçoit pas à cette heure, il vous faudra revenir vers quatre heures, monsieur.

— Ce que j'ai à lui dire est urgent, insista le comte, la voix inquiète, comme troublée par l'angoisse profonde qui montait en lui.

Le garçon de bureau le regarda pendant quelques instants avec attention, l'examina des pieds à la tête, puis il dit:

— Si Monsieur veut bien me donner sa carte... j'essaierai de forcer la consigne et de vous introduire près de lui quand, bientôt, il descendra à son cabinet... A moins pourtant que vous ne préfériez monter chez lui, à son appartement...

— Je préfère le voir chez lui... Habite-t-il donc ici?

— Oui monsieur, au premier.

Le cœur angoissé, le comte de Vineuil au premier étage et sonna.

Il fut reçu par un domestique en livrée qui, le toisant, lui dit:

— M. Perceval ne reçoit pas à pareille heure.

— Passez-lui ma carte, il me recevra.

Le valet jeta les yeux sur la carte que le comte lui tendait et, d'un pas automatique et solennel, se dirigea vers le cabinet du banquier.

Le comte n'attendit pas longtemps.

Sur un signe, toujours hautain, du domestique, il pénétra dans une vaste antichambre, souleva une lourde portière de vieille tapisserie et se trouva dans le cabinet de Perceval.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur va venir, dit le valet.

Presque aussitôt, en effet, le banquier parut, le sourire aux lèvres.

— Comment! vous... ici?... Bien heureux de vous voir, cher comte. Quel événement grave me procure l'honneur et le plaisir de votre visite?

— Ne vous en doutez-vous pas un peu, monsieur?

— Mais, je vous en prie, cher monsieur, quittez votre figure d'enterrement. Que diable, il est inutile de vous chagriner à ce point... Tout s'arrangera parfaitement, croyez-le bien.

Et, avec un sourire quelque peu ironique, il continua:

— Pour peu toutefois que vous y mettiez de la bonne volonté.

D'un geste il indiqua un siège au comte de Vineuil, immobile à quelques pas du vaste bureau devant lequel Perceval venait de prendre place.

Mais le comte resta debout, voulant abrégier le plus possible cet entretien qu'il prévoyait orageux.

— Alors, reprit Perceval, que décidez-vous?

— J'ai décidé de vous offrir la moitié de ma fortune.

— Mais votre fortune n'est pas si grande que je sache!...

— Je possède, en terres et en propriétés, un million.

— Vous voulez parler, sans doute, du château de l'Étang-Ville.

— Le château de l'Étang-Ville appartient à Marguerite.

— Je le sais. Je sais aussi depuis longtemps que Mme de Kérandalle ne possède pour toute fortune que cette vieille bicoque fort délabrée.

Le comte tressaillit; une rougeur furtive monta à sa face ordinairement d'une pâleur livide.

Mais il ne releva pas les paroles agressives du banquier.

— Marguerite se contente du peu qu'elle possède, monsieur.

« Ses modestes rentes lui suffisent amplement et lui permettent encore, bien souvent, de venir en aide aux malheureux.

— Tout cela est fort bien; mais si elle devenait ma femme, les malheureux y gagneraient beaucoup... Lui avez-vous parlé de mes intentions?

— Non, monsieur, je ne lui ai fait encore aucune ouverture de votre part.

— Alors, monsieur le comte, que venez-vous faire ici?

— Ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, je viens vous proposer la moitié de ma fortune.

Perceval ricanait; un sourire d'une audacieuse ironie errait sur ses lèvres.

— C'est le lieutenant de Vineuil qui vous a chargé de me faire cette proposition?

— Non, monsieur; mon fils n'a qu'une pensée, une seule.

— Et c'est?

— De se tuer pour échapper à votre persécution.

Perceval tressaillit; ce fut lui, cette fois, qui pâlit.

Mais il redevint rapidement maître de lui.

— Eh bien! mais qu'il se tue... fit-il avec un accent qui déchira le cœur du

comte de Vineuil... qu'il se tue; cela empêchera-t-que son nom, le vôtre, celui de Mme de Kérandalle soient déshonorés? Mais je dirai tout, moi; et quand on saura ce qui s'est passé, personne ne vous épargnera, n'aura pitié de vous. Qu'il se tue, que m'importe à moi?

— Que vous a fait mon fils? Il y a un an vous ne le connaissiez pas, vous ignoriez même son nom? Pourquoi vous acharner ainsi à sa perte? Pourquoi, au risque de le pousser au désespoir, le torturez-vous pour poursuivre le but que vous vous êtes proposé d'atteindre?

— Ceci ne regarde que moi, et je n'ai pas à répondre à toutes vos questions.

— Vous, blasé par maintes bonnes fortunes; vous, à qui rien ni personne ne résiste, à qui l'argent ouvre toutes les portes, tous les cœurs d'hommes et de femmes; vous à qui les amis et les maîtresses ne manquent pas; vous, enfin, le viveur endurci, vous vous êtes épris d'une femme du monde, d'une veuve inconsolable qui ne vous aime point, qui ne vous aimera jamais; qui, à toutes vos avances, a toujours opposé une profonde indifférence.

Et pour atteindre votre but, vous ne reculez devant aucun moyen. Mais vous échouerez; n'espérez jamais mériter l'amour de Marguerite. Je tiens à vous dire la vérité, l'entière vérité; elle ne vous aimera jamais.

Le visage de Perceval était devenu d'un rouge violacé. Les dents serrées, il regarda le comte de Vineuil avec une ironie méprisante.

— A quoi bon toutes ces déclarations? ne savons-nous pas tous deux que, pour sauver votre fils, vous me livrez Mme de Kérandalle aujourd'hui... demain... quand je voudrai. Cette femme n'est pas votre fille; que vous importe, après tout?

— J'aime Marguerite comme si elle était mon enfant.

— Dans ce cas, je vous donne le même conseil qu'au lieutenant de Vineuil; faites entendre raison à Mme de Kérandalle. Je vous donne à tous huit jours de réflexions; ce délai passé, j'enverrai au parquet ma déclaration en y joignant celle de votre fils, tout entière écrite de sa main.

— Vous êtes un misérable!

Perceval ricanait toujours.

— J'aime Mme de Kérandalle; je l'adore — voilà mon excuse, monsieur, — l'amour, ainsi que vous le savez certainement, peut conduire jusqu'au crime; mais moi, je ne tue personne et me borne à demander une chose bien simple; la main d'une femme que j'aime. — Cette femme sera heureuse autant qu'il est possible de l'être: elle sera riche, entourée, fêtée; — sa fille aura une dot princière. — Je travaillerai avec joie pour ces deux êtres qui me seront également chers. Que voulez-vous que je vous dise de plus? mais vous devez comprendre que, pour atteindre ce but si désiré, je serais capable de tout oser, de tout braver.

Atterré, le comte ne répondit pas.

Le banquier continua:

— Quant à l'opinion du monde... depuis si longtemps je la foule aux pieds...

— Votre résolution est irrévocable?

— Absolument.

Perceval se leva, et d'un geste glacial, fit comprendre au comte de Vineuil que l'audience était terminée.

Le comte se retira.

Et, trébuchant, comme ivre, il se retrouva rue Lafayette.

Il descendit la rue, remonta les boulevards et entra dans un café où il but un verre d'eau glacée qui ne parvint pas à apaiser la brûlure de sa gorge.

Le coude sur la table, la tête dans les mains, la pensée fuyante, il chercha à reconstituer la scène de tout à l'heure.

Il resta là, longtemps, écrasé de douleur, seul dans le café encore désert.

Vers neuf heures seulement, il se décida à sortir pour regagner son hôtel.

Une profonde désespérance envahissait tout son être.

Perceval était homme à exécuter ses menaces; homme à les perdre tous, sans pitié.

Et, défaillant, il longea les boulevards et rentra chez lui.

Marcel était sorti; — mais Marguerite était dans son appartement. Elle achevait d'habiller sa fille, encore endormie, et lui chantait sa chanson favorite.

Le magistrat attendit que la toilette de Luce fût terminée; puis il se rendit dans la chambre de la jeune femme, bien décidé cette fois à tout lui dire.

Mais en l'apercevant, plus pâle encore que d'habitude, son cœur se serrait; et il resta devant elle sans parole.

Jamais le comte de Vineuil n'entraît chez sa belle-fille sans y être appelé par elle; aussi cette visite matinale eut-elle lieu de surprendre Marguerite qui, pendant quelques instants, craintive et surprise, examina attentivement son beau-père.

Ses grands yeux de velours se remplirent subitement d'inquiétude et se noyèrent de larmes!

— Vous avez à me parler, à m'apporter quelque grave événement? demanda-t-elle très bas en repoussant Luce qui voulait sauter dans ses bras.

— Oui, Marguerite, j'ai à vous dire quelque chose de grave, de très grave.

Elle tressaillit et pencha sur sa poitrine sa belle tête pensive.

— Vous voulez parler de Marcel, n'est-ce pas?

— Oui, Marguerite.

— Tout à l'heure, si vous le voulez bien, j'irai vous rejoindre dans votre cabinet; laissez-moi achever la toilette de Luce.

La toilette de l'enfant était terminée; mais la jeune femme cherchait à gagner

LA VIE COURANTE... par Georges Clark

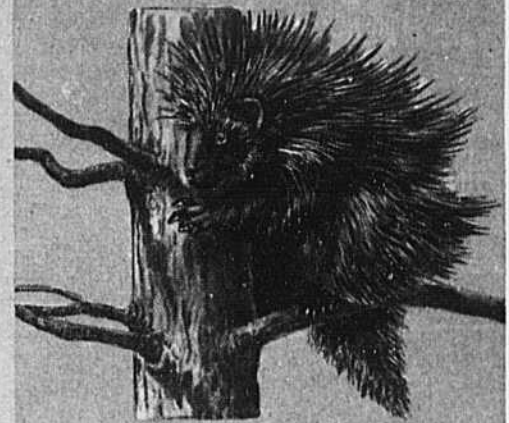


— Je t'assure que je suis constamment sur le qui-vive: il faut que je surveille mon petit Jean de la fenêtre, et j'aime bien à écouter ce qui se passe chez les voisins, sans manquer en même temps tous mes romans-fleuves...

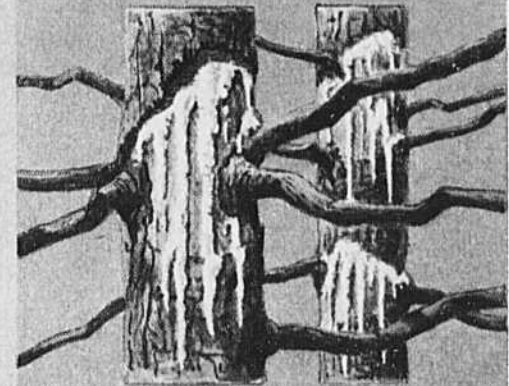


Le Pékan

J.M. Shortt



LES PORCS-ÉPICS sont en butte aux attaques régulières des pékans seulement. En tenant les porcs-épics en respect, les pékans contribuent à protéger...



LES ARBRES que les porcs-épics détruisent en grand nombre. C'est là une autre chaîne alimentaire qui aide au maintien des proportions exactes entre les êtres vivants.

'UNE NATURE ÉQUILIBRÉE' EST UNE *Nature Primitive*

LES PORCS-ÉPICS détruisent une grande quantité d'arbres en mangeant l'écorce autour du tronc. Le pékan est l'un des rares animaux capables de s'attaquer aux porcs-épics avec succès, et dans une grande mesure, il les empêche de se propager trop rapidement. Quand on sait qu'un seul porc-épic peut faire mourir plus d'une acre de bois précieux, il n'y a pas à douter de l'importance des pékans. Il faut aussi reconnaître leur valeur comme animaux à fourrure. Aujourd'hui, les pékans sont presque disparus de la région du sud et on n'en trouve plus que dans les endroits les plus éloignés. On devrait les protéger avec soin car ils jouent un rôle de premier plan dans le maintien de l'équilibre de la nature. Ne l'oubliez pas une nature équilibré est une nature primitive.

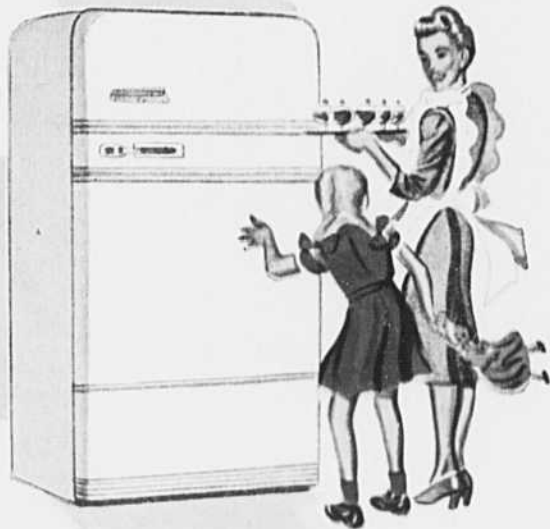
CARLING'S
THE CARLING BREWERIES LIMITED
WATERLOO, ONTARIO

Nature Primitive — À VOUS D'EN JOUIR — À VOUS DE LA PROTÉGER

PLUS *que* JAMAIS

dans ce beau et nouveau

Westinghouse



Encore davantage . . . de tout ce que vous avez toujours désiré dans un réfrigérateur . . . dans ce grand, beau et nouveau Westinghouse.

Davantage d'espace à l'intérieur (15% plus d'espace que dans les armoires antérieures de même dimension).

Davantage de tablettes à l'avant-plan. La PORTE-ÉTAGERE améliorée tient plus d'aliments à portée de la main.

Davantage d'espace pour les aliments congelés et les cubes de glace.

Davantage de place pour les bouteilles de lait et autres grandes bouteilles.

Davantage d'espace disponible sur la porte-étagère Westinghouse améliorée.

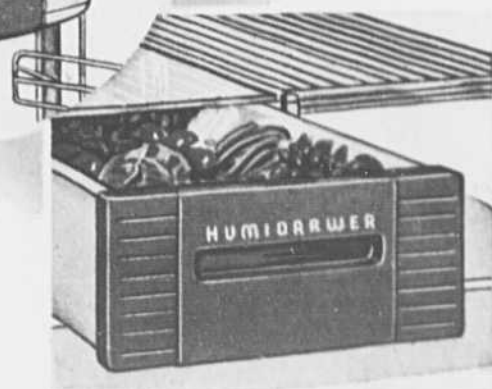
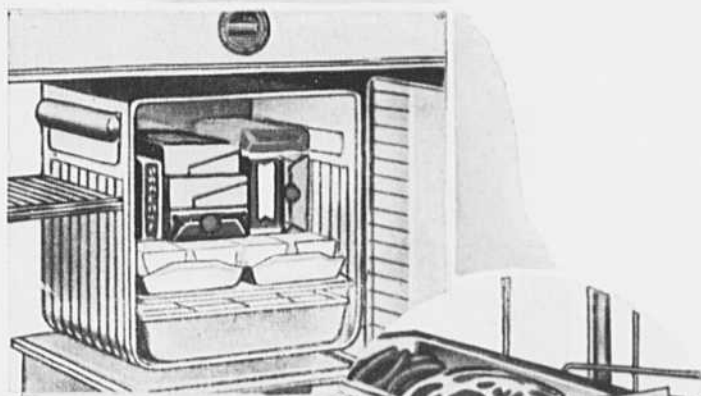
Davantage de dispositifs commodes que vous apprécierez tous les jours.

Davantage de beauté, de chic, de style dernier cri, qui vous rendront plus que jamais fière de votre cuisine

Mieux que tout—DAVANTAGE de valeur intrinsèque . . . de protection des aliments . . . d'excellence mécanique . . . et d'économie insurpassée.

CHACUNE DES 5 ZONES DE FROID

- conserve sa température, grâce au contrôle du froid "TRUE-TEMP" . . . un perfectionnement exclusif que seule la compagnie Westinghouse vous offre.
- 1 "Froid plus Froid" pour aliments congelés, cubes de glace et desserts. (Vous n'avez qu'à comparer le congélateur extra-rapide Westinghouse avec tout autre).
- 2 "Froid de garde-viande" pour volaille fraîche, viande et poisson. Conserve fraîche et juteuse, pendant une semaine, jusqu'à 15 livres de viande.
- 3 "Froid de laiterie" pour lait, crème et breuvages. C'est la température correcte pour les produits laitiers. Espace suffisant pour les plus grandes bouteilles.
- 4 "Froid constant" pour le compartiment général où la majorité des aliments sont conservés à une température sûre et régulière.
- 5 "Froid humide" pour fruits et légumes frais, dans l'Humitiroir couvert de verre. Contenance: un quart de minot.



QUE JAMAIS
VOUS OBTENEZ PLUS, DANS UN
Westinghouse

933M705F

Armoire moderne, tout-acier, toit tourelle.
Ferme-porte automatique.
Verrou à dé clic. Serrurerie et autres dispositifs de luxe.
Congélateur en Sanalloy.
Garde-viande rationnel.
Compartiment extra-grand pour lait et breuvages.
Tablette pliante pour plus de commodité.
Humitiroir couvert de verre pour fruits et légumes.
Porte-étagère commode, n'empiète pas sur l'isolant.
Contrôle de froid "True-Temp", une exclusivité Westinghouse.

Mécanisme économique, scellé dans l'acier. Pas d'huilage. Consommation de courant minimum. Pas d'époussetage.

"Interrupteur sentinelle" à même, une exclusivité Westinghouse — arrête le moteur en cas de surcharges électriques — le remet en marche lorsque tout est redevenu normal.

Plan de protection de 5 ans. En plus de la garantie d'un an, Westinghouse assure un plan de remplacement du mécanisme scellé pendant 4 années supplémentaires.



Le **NOUVEAU** Westinghouse

Des envois réguliers de ces nouveaux réfrigérateurs se font maintenant à tous les marchands Westinghouse. Passez votre commande immédiatement pour livraison au plus court délai. "Super De Luxe 7", toutes nouvelles caractéristiques: \$359.00. "De Luxe 7": \$329.00.

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED, MONTRÉAL, HAMILTON, CANADA



Imaginez un Stylo

guère plus long que votre rouge à lèvres

CEPENDANT IL S'OUVRE POUR DEVENIR UN STYLO NORMAL . . . qui permet d'écrire avec une facilité étonnante . . . à n'importe quel angle!

Le premier stylo "ultra-chic"! Modèle superbe . . . couleurs enchanteresses dernier cri! Imaginez un stylo aux couleurs aussi éclatantes que les suivantes — Satin Émeraude, Velours Écarlate, Rose Pétale, Gabardine Bleu de Roi . . . pour n'en citer que quelques-unes . . . ce nouveau et ravissant stylo Kimberly est en réalité une parure. Le seul qui soit assez chic et assez petit pour votre sac à main.

Le cadeau par excellence pour rentrée des classes, réouverture ou fermeture des cours universitaires . . .

Spécial pour la Rentrée des Classes!

Wahl de Luxe
ENSEMBLE, STYLO ET CRAYON

Seulement \$2.49
EN ÉCRIN

En vente dans les pharmacies, magasins de tabac, papeteries et grands magasins de tout le pays.

collation de diplômes, anniversaires de naissance, anniversaires de mariage, Noël ou le Jour de l'An . . . pour les amies chez qui vous avez été invitée, celles qui partent en voyage ou en reviennent . . . bref, pour toutes les fois qu'un cadeau est de rigueur, à n'importe quelle époque de l'année!

Et son prix est si modique!

Avec Bande Doublée Or, \$7.50

Avec Bande Chromée, \$4.95

Kimberly
POCKETTE
par EVERSHARP

P.S. — Ne laissez pas votre mari s'emparer du vôtre! Achetez-lui un Kimberly Pockette de la couleur qu'il préfère.



Nul n'a plus fait que **MARIUS BARBEAU** pour la connaissance de notre folklore chanté, parlé ou mimé. Non seulement notre folklore français, mais encore celui des Indiens, notamment des Indiens de la Colombie. On le voit ici avec le jeune compositeur québécois, **MAURICE BLACKBURN** en train de noter un vieil air que le musicien voudrait harmoniser.



Oui, c'est bien le mime du *Pont du nord* fixé sur la pellicule. On se souvient peut-être : "Triste, ô combien triste histoire en vérité! Comme la femme du sire de Framvoisie, elle voulait danser!" "Et youp, et youp et tra-la-la-la... Et sa mère ne voulait pas." Excellent sujet de renaissance folklorique enregistré par l'O.N.F.

MAGINONS, dans quelque cent ans d'ici, un docte professeur en train de mettre à jour la musique populaire de 1949, de reconstituer au milieu de la paix de vieux documents, des jitterbugs, des boogie-woogies, des airs anonymes, des contes et légendes déformés, ou plutôt transformés par l'usage...

Que restera-t-il alors de nos moeurs, de nos coutumes, de nos façons de vivre, de notre art populaire que les moyens modernes de communication rendent de plus en plus difficile à exprimer en leur faisant perdre leur caractère régional ou local?

S'il ne semble pas très facile de prévoir l'avenir, il en est tout autrement de l'étude du passé. Pas rien que le passé de la politique et des batailles, des règnes et des conquêtes, mais celui de tout un petit peuple de paysans, de travailleurs manuels, d'hommes de métier à la tâche ou au repos qui forment la nation suivante.

C'est ce passé là que le folklore nous révèle : la façon de vivre de ceux qui ne sont plus, les airs qu'ils aiment entendre, la façon dont ils aimaient les chanter, les récits de leur imagination. Tout cela en dira plus sur leur genre de vie que de longues et savantes études. Faire revivre des gens qui ne furent ni célèbres, ni fameux, dont le nom a vécu l'espace d'une vie, qui ne sont plus aujourd'hui que des ombres anonymes, et qui cependant nous lèguent une meilleure image de leur époque que les Grands qu'ils ont alors connus!

Tel est, par exemple, le folklore de notre pays, constitué de toutes ces formes d'art populaire, venu des ancêtres [Lire la suite page 36]

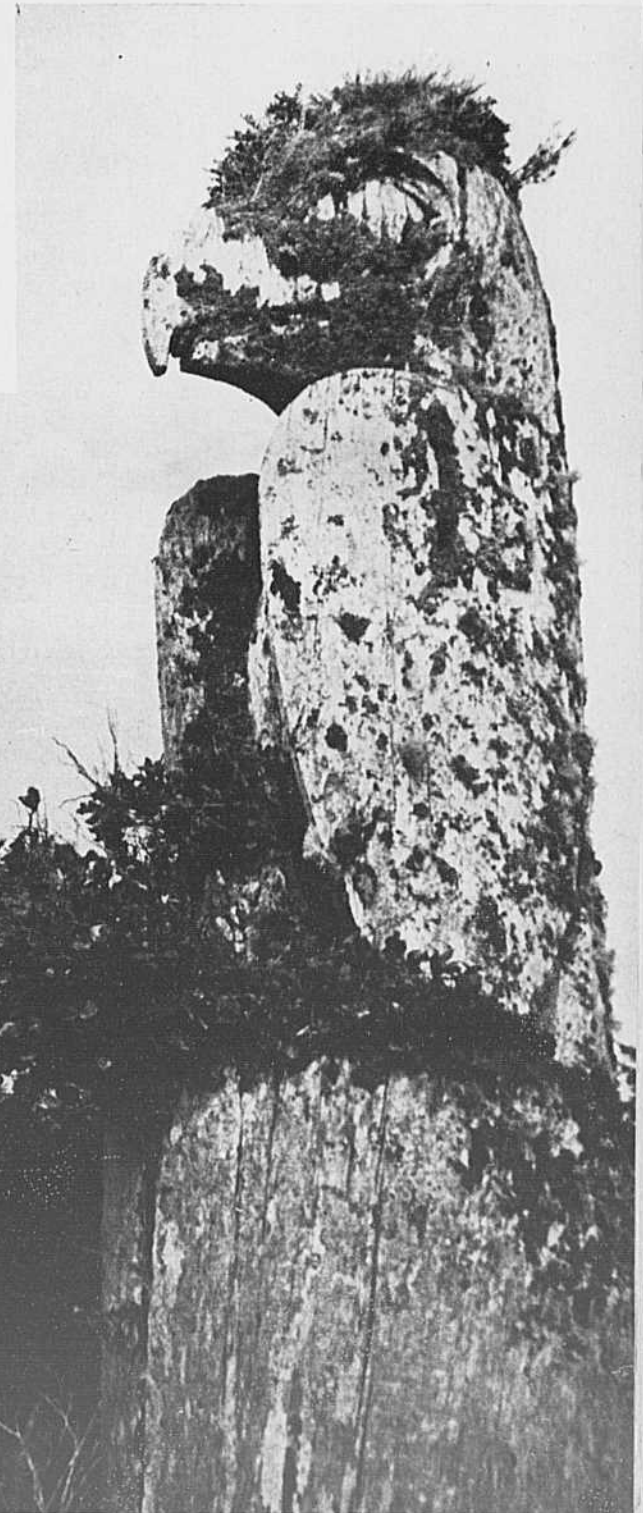


Ci dessus, vivante évocation des soirées du bon vieux temps! Les chants, les danses, les mimes qui animaient les longues soirées d'hiver. C'est dans les centres ruraux surtout que le folklore connaît ses plus belles heures. — Ci-dessous, dans bien des endroits de la terre québécoise, ces danses anciennes subsistent encore, gaies et entraînantes.



Ci-dessus, on voit ici trois chanteurs: **JOSEPH OUELLET**, **PHILEAS BEDARD** et **FRANÇOIS ST-LAURENT** qui enregistrent à Ste-Anne-des-Monts quelques airs de leur répertoire. — Ci-dessous, autre danse populaire des temps jadis faisant partie du folklore. — Au bas, à droite, un vestige de l'art populaire indien exposé à devenir une masse difforme.

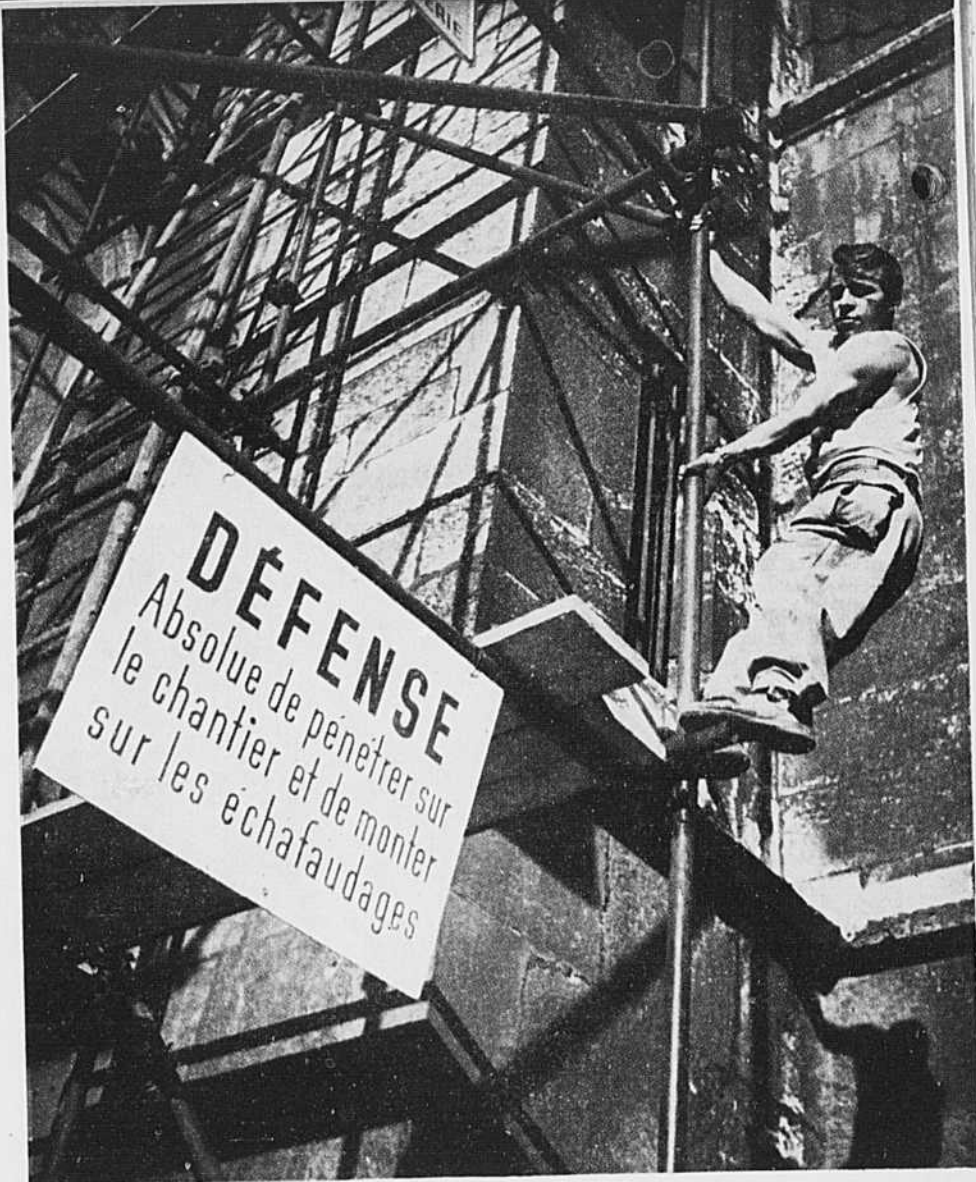
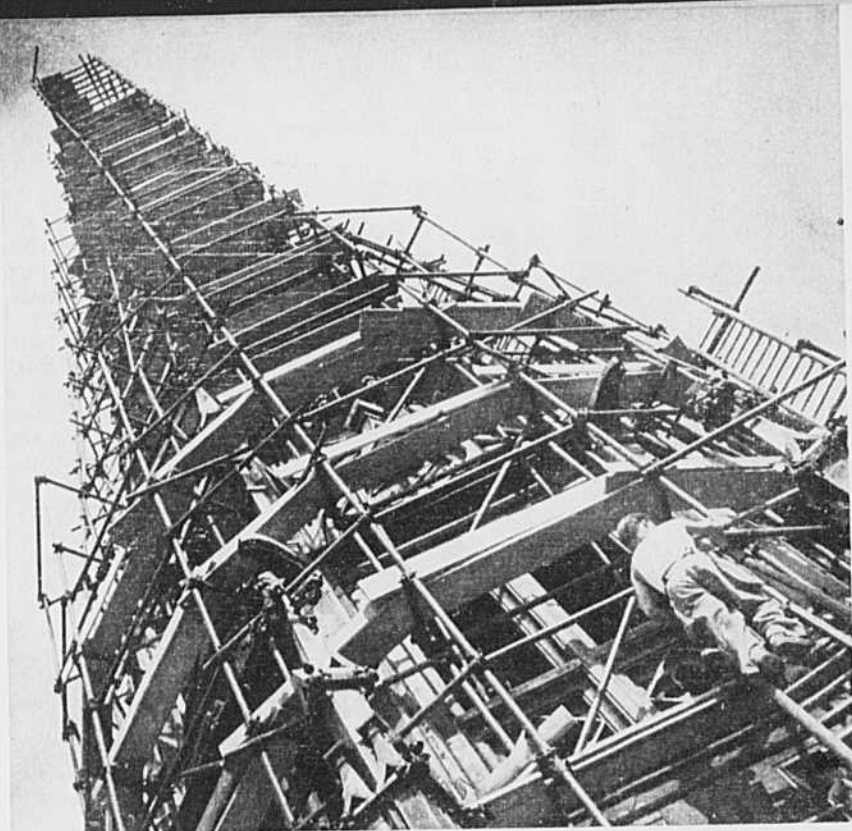
Photos O.N.F.



VIEUX AIRS... NOUVEAUX PAS

Le folklore est-il mort?





DEFI AU VERTIGE

UN OUVRIER À LA HAUTEUR

DEPUIS quelque temps la flèche de la Cathédrale St-Pierre, à Genève, s'est entourée d'un corset métallique. Un échafaudage tubulaire la gaine de la base au sommet, car d'importants travaux de réfection sont en cours.

Poussé par un naturel souci d'information, j'ai voulu voir en quoi consistaient ces travaux. En attendant l'architecte, qui les dirige, j'ai levé la tête pour contempler cette flèche. Elle m'a semblé très haute : 230 pieds, paraît-il. Puis l'architecte est arrivé. "Un ouvrier va vous accompagner là-haut", m'a-t-il dit.

Nous nous sommes présentés, et j'ai serré la main de l'ouvrier. Il s'appelait Henri Viatte et avait 23 ans. Il avait aussi l'air bien bâti et un tant soit peu farceur...

— Montez toujours, m'a-t-il dit, je vous rattrape!

Je suis parti en avant. La première partie de la montée est simple : un escalier en colimaçon grimpe vers le clocher. Un peu essoufflé, j'arrive au pied de celui-ci qui sert de départ à la flèche de la Cathédrale. Mon ouvrier est déjà là, fumant une cigarette en m'attendant!

— Ça, alors! Comment êtes-vous monté?

— Mais par là, me dit-il.

Et il me désigne l'échafaudage de tubes qui monte du sol. Bon, que je me dis, ces gars-là ont l'habitude. Il a voulu m'épater! Mais maintenant que je suis à pied d'oeuvre, je ne me sens pas très tranquille : imaginez-vous une frêle carcasse métallique qui tient on ne sait comment, avec, de ci, de là, quelques échelles qui s'y agrippent! Grimper là-dedans... hum!...

— On y va, me dit Viatte?

— Heu... oui... allons-y...

Et poussé par l'amour-propre, je m'accroche à la première échelle. Cela n'a rien d'un escalier, je vous assure! Ça plie et c'est vraiment très vertical... Je fixe mon regard sur les échelons. [Lire la suite page 36]

Photos du haut, à gauche et à droite, l'étrange aspect provisoire de la flèche de St-Pierre, à Genève, vue de la base. HENRI VIATTE indique le chemin pour la visiter. La vue de premier plan montre le corset métallique qui est constitué de constructions tubulaires. — Au centre, l'"ouvrier à la hauteur" continue sa montée vertigineuse. — Ci-contre, ce n'est pas un drapeau qui flotte, mais bien Henri Viatte qui semble vouloir faire pencher la flèche.



LA JEUNESSE D'APRES-GUERRE

L'existentialisme à l'écran

DANS les caves de St-Germain-des-Prés, au sanctuaire même de l'existentialisme, où Sartre prêcha une philosophie inspirée du néant, Jacques Becker tourne un film, "Rendez-vous de Juillet", qui déjà a fait couler des flots d'encre. On a reproché à l'auteur de "Antoine et Antoinette", ce film plein de fraîcheur, de sortir de son genre et de porter cette fois à l'écran quelque chose de "faisané" et de glorifier une certaine jeunesse "pourrie". Mais Becker, lui, a envisagé la question de St-Germain-des-Prés sous un angle tout à fait différent: l'angle paternel! Car il a trois enfants, dont deux sont des adolescents, un garçon et une fille, qui posèrent une énigme à leur père, et "Rendez-vous de Juillet" est aussi le rendez-vous de Becker avec ses enfants.

— Je les vois dans notre vie de famille, a dit Becker, mais je ne sais pas en général ce qu'ils pensent. Le visage qu'ils me montrent est encore, ou à peu près, celui de leur prime jeunesse; mais leur visage véritable m'est presque étranger... Ils ne le montrent qu'entre eux...

Et puis, Becker fut attiré par ce paradoxe d'une jeunesse qui, ayant vécu au temps des bombardements aériens et des nuits passées dans les caves-abris, n'avait rien trouvé de mieux que, la paix revenue, de continuer à fréquenter des caves et à y trouver du plaisir! Car les enfants Becker, comme beaucoup d'autres, étaient des assidus des caveaux de St-Germain-des-Prés. Ils s'y amusaient beaucoup, principalement au "Lorientais", où régnait le fameux jazz de Claude Luter. Papa Becker s'y fit emmener. Peu à peu il se mit dans l'ambiance de cette jeunesse d'après-guerre et comprit que si elle avait soif d'isolement, d'oubli et d'extravagance, c'était pour s'évader de notre époque tourmentée. Au lieu de se moquer et de ne pas vouloir comprendre, il voulut connaître le fond réel de son esprit et sitôt qu'il eût commencé à le pénétrer, il a voulu le justifier. Et cette justification est aussi la sienne en tant que père!

En tant que metteur en scène, le sujet lui plut beaucoup et c'est avec son ami Maurice Griffe qu'il en écrivit le scénario. Becker aime à travailler une matière qui soit sienne. Personne n'avait jamais pensé que le cinéma ait son mot à dire sur la jeunesse actuelle; [Lire la suite page 58]



Photo du haut, à gauche, FRANCIS MAZIERES, jeune décorateur de l'atelier du peintre, joue le rôle de ce dernier dans le film. — A droite, dans les studios de la rue Francoeur, tournage d'un intérieur de "Rendez-vous de Juillet". — Au centre, NICOLE COURCEL et DANIEL GELIN, les deux rôles principaux, vus dans un coin de l'atelier du peintre. — Ci-contre, "Non, mes enfants, dit BECKER, on va recommencer cela!"

APRES LA TOURMENTE

Il y a encore des Allemands en France

KARL K... travaille en France. Il est prisonnier transformé depuis la campagne de Tunisie. Il fut un soldat de l'Afrika Korp de Rommel.

Pour lui, les noms de Tobrouk et de Bir-Hakeim restent des noms de victoires allemandes, car il n'a jamais cru que l'Allemagne était vaincue et il ne le croit pas encore. "Le fuhrer reviendra", dit-il. Il en a l'espérance.

Si l'on discute un certain temps avec lui, cette espérance se transforme en certitude et il vous jette le nom d'Hitler comme un défi. Pour l'instant, il vit tranquillement chez un fermier français. Il est discipliné. Il sait son métier, ses parents tenaient une ferme en Bavière, il sait panser les bêtes, mener boire les chevaux, rentrer le foin. Il ne se plaint pas. Il mange la soupe à l'oignon à côté du fils qui fut maquisard et qu'il aurait torturé quelques années plus tôt avec la même indifférence qu'il le regarde.

Actuellement, Karl K... ne sait plus très bien où il en est. Il ne comprend pas très bien ce qu'il lui arrive, à lui et à la "grande Allemagne". Mais les discours du docteur Karl Schumacher lui rendent la vie moins dure. Il en apprécie le contenu, car il lui semble avoir déjà entendu quelque part ce que ce distingué social-démocrate affirme avec véhémence :

"Les réparations? Voir, mais avant tout il faut reconstruire l'économie allemande. Le charbon? parbleu, d'abord pour nous; les autres seront servis après, s'il en reste. Le démontage des usines? Pardi! mais cela a déjà dépassé ce que nécessitait la destruction du potentiel de guerre. Ça suffit. Standard de vie? Folie. Notre fardeau est déjà trop lourd, ne nous accablez plus. Quant aux demandes des puissances victorieuses de retrouver leur ancien niveau, pfui! Pas plus pour vous que pour nous. La Sarre et la Rhur, c'est à nous et à personne d'autre".

Voilà qui reconforte le cœur de Karl K...

Parfois il pense à Franco et à tous ses frères SS engagés dans la phalange et l'idée de s'évader lui monte à la tête; mais il espère bien qu'il n'aura pas à en arriver à cette extrémité et que les dissensions des alliés d'hier lui permettront de retrouver la "grande Allemagne".

Mais Karl K... oublie peut-être une seule chose, et cela empêchera sans doute un nouveau désastre pour le monde. Ce qu'il oublie, c'est que les peuples, les millions de braves et honnêtes gens de France, des Etats-Unis, et d'Angleterre veulent en avoir fini une fois pour toutes avec la guerre.

(Copyright A.L.A.)

Photo du haut, à droite, KARL K... un prisonnier allemand de la campagne de Tunisie, maintenant transporté en France. Il travaille sur une ferme comme il le faisait autrefois chez ses parents, en Bavière. — Au centre, à gauche, torse nu, au soleil, Karl travaille à la récolte du foin. — A droite, en tenue de repos, le dimanche. — Ci-dessous, de gauche à droite, entre deux corvées, Karl fait boire le cheval. — Un petit coup d'eau avec les enfants du fermier. — Avec les gens de la maison, à table, l'ennemi d'hier mange paisiblement.





Anneaux-garniture de roues chromés, et pneus à paroi latérale blanche—facultatifs moyennant supplément, quand ils sont procurables.

Prélassiez-vous dans une Monarch 1949

PRIX D'HONNEUR



Elle mérite certes tous les prix, médailles et couronnes... cette Monarch—longue, large et massive—que vous conduisez avec tant de fierté et qui, par son élégant carénage, attire les regards admiratifs de tous les passants! C'est aussi une satisfaction très particulière que de commander en maître aux 110 CV de votre Monarch, de cette incomparable "8-cylindres en V" dont la brillante performance, le freinage positif et ouaté, la docilité de direction sont partout commentés élogieusement. Bien rares sont les automobiles qui, comme elle, procurent un repos total aux occupants, bien à l'aise sur de larges et profondes

banquettes rembourrées de caoutchouc spongieux. Voyez le plus proche dépositaire Monarch; il s'empresse de vous démontrer les avantages de cette voiture de grande classe. Puis, prenez-en le volant... et vous comprendrez encore mieux ce que veut dire notre slogan: *Prélassiez-vous dans une Monarch!*

LA SURCOMMANDE TOUCH-O-MATIC est maintenant procurable, moyennant supplément—elle diminue les frais d'emploi, ajoute à la souplesse de la performance. En pallier, elle réduit le lpm de 24 p. 100!



DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION PRATIQUE AU PLUS PROCHE DÉPOSITAIRE FORD-MONARCH

RADIO À HAUTE FIDÉLITÉ
 . . . DISQUES DE TOUTE CATÉGORIE

Vous obtenez TOUT ce qu'il y a de mieux grâce à la Westinghouse "Polyphonic"

Des innovations si importantes ont été réalisées dans le domaine radio-phonographique, que seul un appareil complet et très récent peut vous offrir tout l'agrément auquel, à juste titre, vous vous attendez.

Dans ces nouveaux radio-phonos Westinghouse, vous obtenez littéralement tout ce qu'il y a de mieux! La reproduction "Polyphonic" exclusive assure la plus haute fidélité de la radiophonie moderne.

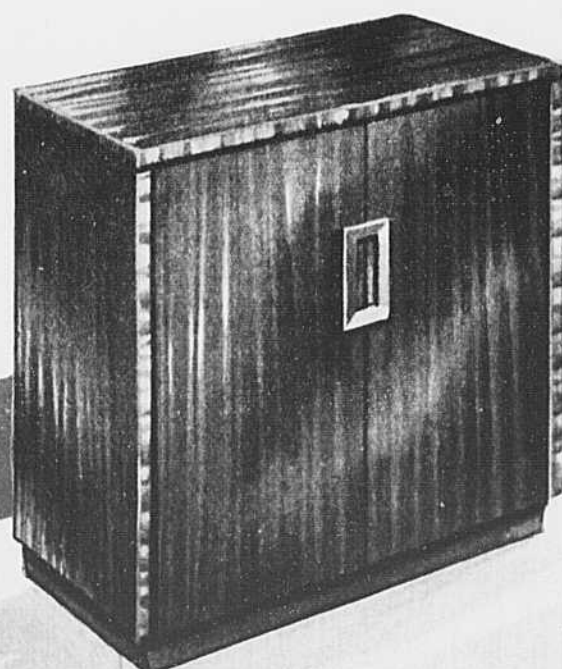
Fait tout aussi essentiel, vous jouerez de la même merveilleuse reproduction, qu'il s'agisse de disques de fabrication canadienne, américaine, anglaise ou européenne.



CHANGE-DISQUES
 "TROIS VITESSES"

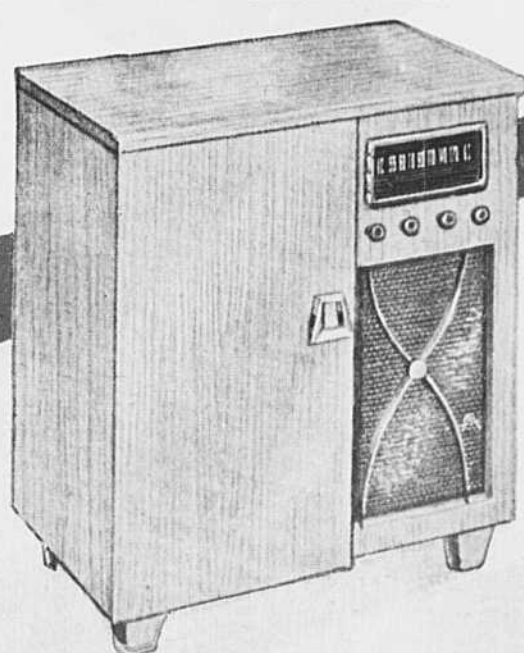
Le nouveau Westinghouse "Record Master" passe et change automatiquement et d'une manière prodigieuse les disques de toutes catégories, grandeurs ou vitesses (78, 45 et 33-1/3 r:mn)—tandis que l'exclusive musicalité "Polyphonic" reproduit la beauté intégrale des disques "tous registres" les plus récents.

Une jouissance complète est donc à votre portée, grâce à ces nouveaux radio-phonos Westinghouse "Polyphonic"—présentés dans une gamme très variée de meubles, aux essences et finis riches et attrayants, et à des prix qui s'accordent à toutes les bourses. Demandez une démonstration "Polyphonic" à votre marchand Westinghouse.



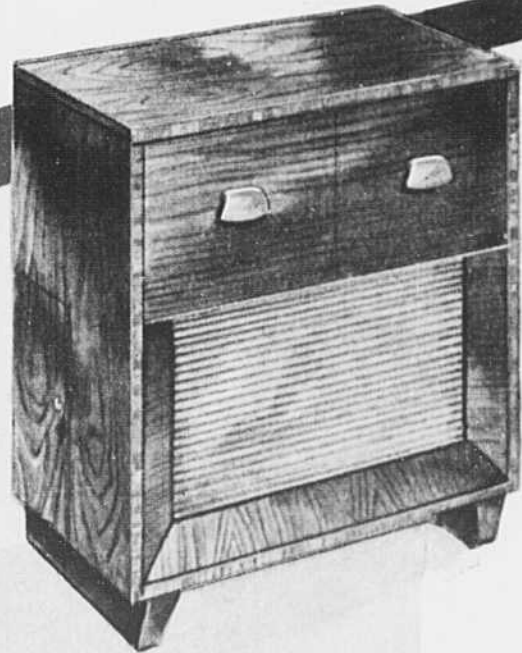
Le "F.M. Futura" MODÈLE RA 809

Récepteur moderne et élégant pour émissions standard, ondes courtes et F.M. (Brevet Armstrong authentique); reproduction "Polyphonic" et change-disques Westinghouse "Trois Vitesses" entièrement automatique. Choix de quatre beaux finis en bois. \$295.00



Le "Concert Master" MODÈLE RA 608

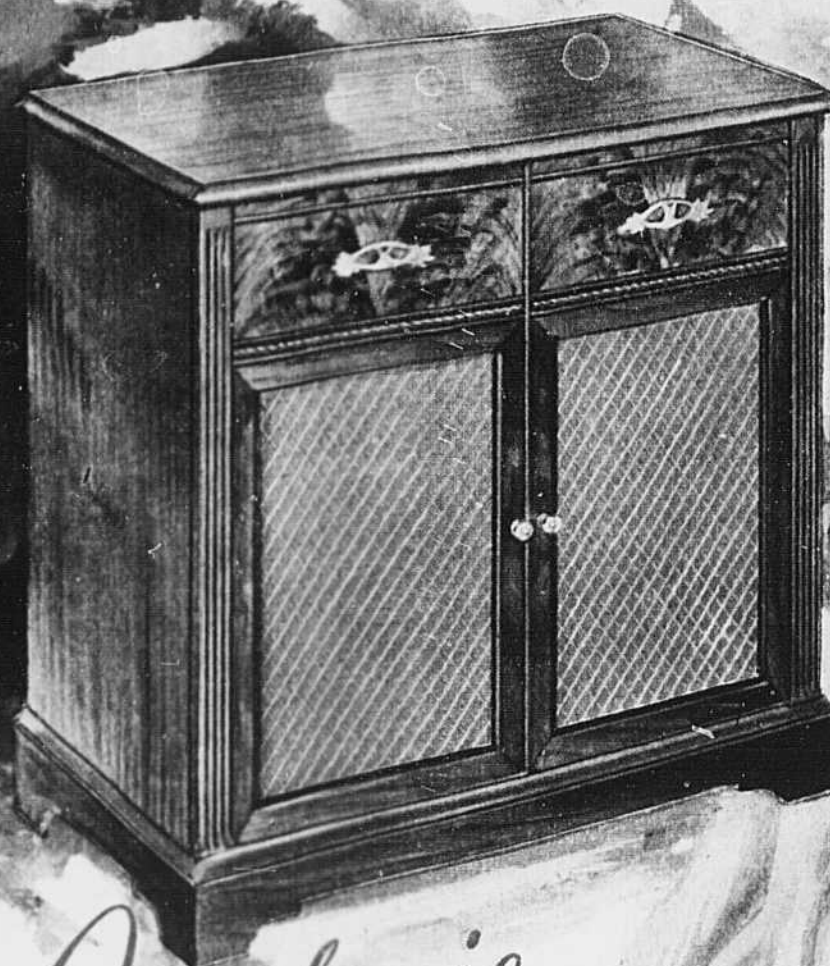
Le style le plus distinctif depuis plusieurs années en fait de radio-phonos... exclusive reproduction "Polyphonic" des émissions et disques. Choix de cinq beaux finis. Avec change-disques "Trois Vitesses," \$249.00. Avec change-disques à vitesse unique, \$229.00.



Le "Belvedere" MODÈLE RA 509

Valeur suprême parmi les radio-phonos modernes. Son ébénisterie indique une nouvelle orientation artistique. Reproduction "Polyphonic" des émissions et disques. Choix de cinq beaux finis. Avec change-disques "Trois Vitesses," \$219.00. Avec change-disques à vitesse unique, \$199.00.

931M710F



Le "Regency"

MODÈLE RA 1202

Dernier cri en fait de divertissement musical complet. Reproduction "Polyphonic." Émissions standard, ondes courtes et F.M. (Brevet Armstrong authentique). Change-disques entièrement automatique et lecteur phonographique "Electronic Feather." Meuble style classique dans trois finis au choix. \$425.00.

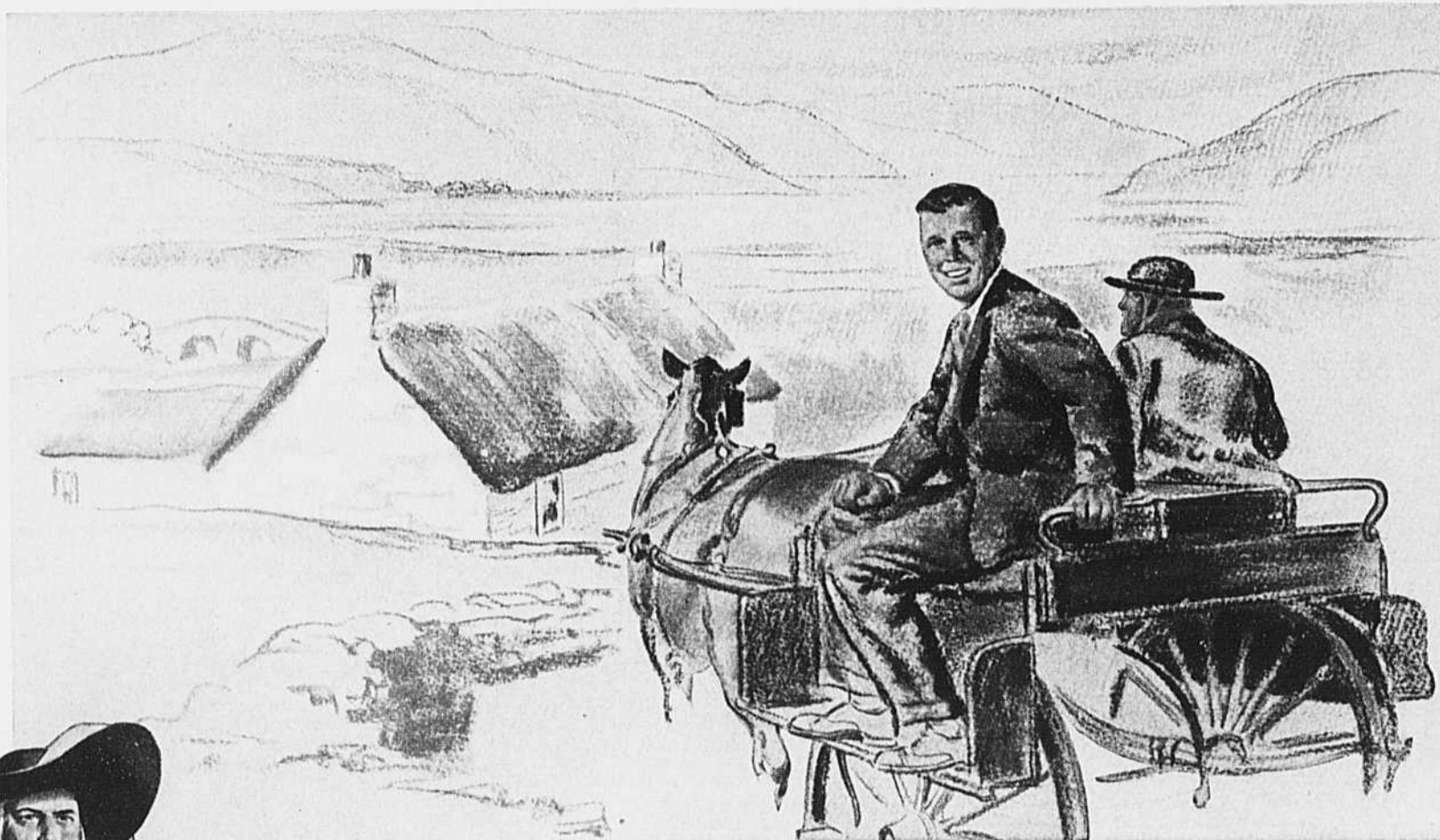
Tous prix et spécifications sujets à changement.
 CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED
 MONTRÉAL • HAMILTON • CANADA

Polyphonic



Ecoutez! et vous achèterez un . . . Westinghouse

La famille canadienne doit beaucoup à... l'Irlande



LA PUISSANCE et la vigueur de la vie canadienne, de même que la haute valeur de sa démocratie, découlent de l'héritage racial et culturel reçu de plusieurs contrées. Peu de pays, plus que le Canada, puisent leur force d'un plus grand nombre de nations.

Les Canadiens, qu'ils soient d'ascendance anglaise ou de langue française, sont, à juste titre, fiers de ce qu'un si important nombre de races, sans sacrifier leurs caractéristiques ethniques, se soient fondues en une seule grande citoyenneté: la Famille canadienne.

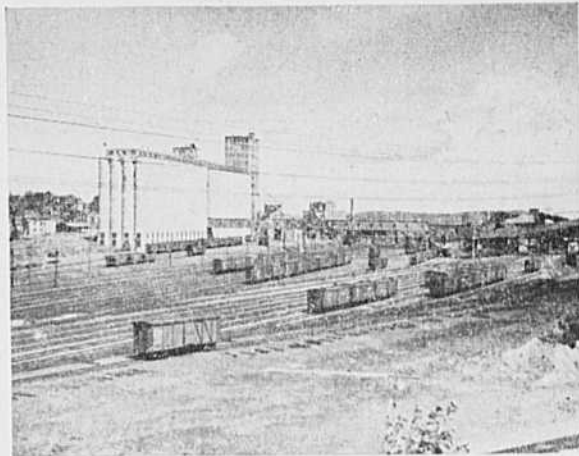
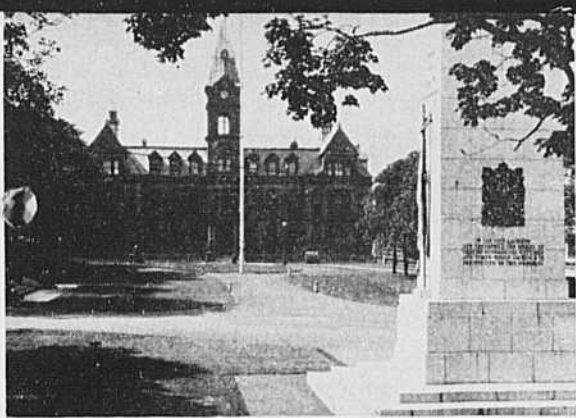
Il n'est probablement pas de race qui

ait produit plus d'émigrants que les Irlandais. Il y a un siècle, ils constituaient la moitié de la population canadienne. Aujourd'hui, dans chaque ville et village, de Terre-Neuve à l'Île de Vancouver, l'on rencontre un descendant de la verte Erin. Le talon dur de l'Irlandais retentit tout au long de l'histoire canadienne.

Leur "faconde", leur sens industriel et leur ambition, auxquels s'ajoute un humour imagé, constituent des qualités qui ont valu des amis aux Irlandais, et leur ont permis de contribuer beaucoup à la grandeur du Canada.

Calvert DISTILLERS (Canada) Limited
AMHERSTBURG • ONTARIO

Calvert, secrétaire d'Etat sous Jacques 1er, et chef de la célèbre famille Calvert, fonda une des premières colonies canadiennes à Terre-Neuve, en 1622. Calvert et ses descendants préconisèrent des principes de tolérance religieuse et de liberté démocratique qui contribuèrent à dessiner la physionomie de la vie canadienne.

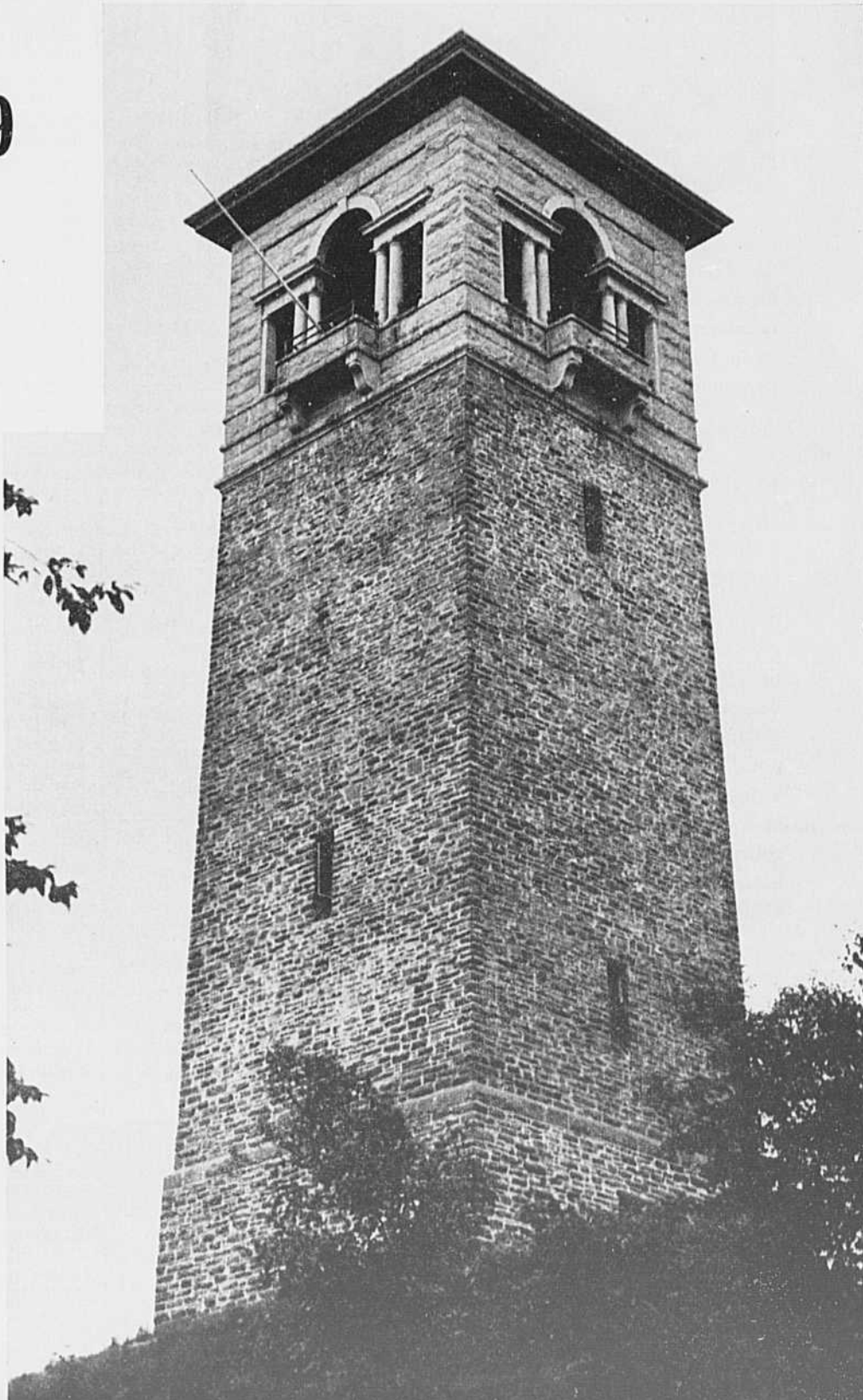


LA PREMIERE VILLE ANGLAISE DU CANADA

HALIFAX 1749 - 1949

FONDE en 1749, Halifax célèbre cette année son deuxième centenaire. Lorsque Edward Cornwallis vint jeter les premiers fondements de la province de la Nouvelle-Ecosse, cette année-là, il nomma la ville d'après Georges Montague Dunk, 2ème comte d'Halifax, personnage influent qui était alors le ministre du commerce de Grande-Bretagne. Cornwallis fortifia aussitôt la place et fut bientôt suivi d'une flotte de 13 vaisseaux portant des colons et des troupes. Son but était ainsi de tenir en échec les deux forts français de Québec et de Louisbourg. Halifax devint ainsi la première ville anglaise du Canada. Les fêtes eurent lieu du 21 juin au 5 septembre. Plusieurs sociétés canadiennes y tinrent, à cette occasion, leur réunion, entre autres: la Société royale du Canada, la Presse Canadienne et l'Association des Manufacturiers du Canada. On y vit de grands défilés militaires, des chars allégoriques, des combats simulés, des fanfares, des feux d'artifice, de la danse dans les rues, sans parler des cérémonies religieuses, des tournois sportifs, de plusieurs festivals de musique, de représentations d'opérettes, d'expositions diverses, de concours hippiques, de régates, d'expositions d'art, de courses de chevaux, de concours de beauté, de fêtes de nuit et, bien entendu, un nombre incalculable de discours. Des milliers de Québécois profitèrent de ces fêtes pour visiter Halifax et ses environs. Ce fut aussi une excellente occasion pour eux, au retour d'Halifax, de s'arrêter au Nouveau-Brunswick, pays de nos frères acadiens.

Photos du haut, de gauche à droite: l'Hôtel-de-Ville et, au premier plan, le cénotaphe aux morts des deux grandes guerres. — Les anciennes casernes militaires construites sous l'ordre d'Edward Cornwallis, fondateur de la ville. — Le quartier des affaires, vu à vol d'oiseau. — Au centre, de g. à d., les édifices du Parlement provincial de la Nouvelle-Ecosse. — Le port d'Halifax, ouvert toute l'année. — Les cours de triage du C.N.R. — Ci-contre, à droite, la tour, dite du Souvenir, élevée dans le parc d'Halifax, sur un bras de mer. Photos C.N.R.



M. Bélanger



LA FAMILLE BÉLANGER, comme la plupart des familles canadiennes, constitue en quelque sorte une "entreprise commerciale". Mme Bélanger en est à la fois l'acheteuse et la fondée de pouvoirs. M. Bélanger, le président et commanditaire.

Le compte des profits et pertes de la famille Bélanger est, pour elle, le plus important du monde. Tous les efforts de M. Bélanger tendent vers la sécurité. Mais il arrive que surgissent des problèmes—des circonstances critiques qui compromettent le bonheur et le bien-être économique de l'entreprise Bélanger.

Si, pour parer à l'imprévu, M. Bélanger doit se procurer plus d'argent qu'il n'en a de disponible, il lui faut trouver de l'aide à l'extérieur. C'est heureux pour lui qu'il existe des sociétés financières dont le seul but est d'empêcher les Bélanger de "fermer boutique". Household Finance Corporation of Canada prête aux gens qui doivent faire face à des difficultés financières temporaires. Les "Bélanger" et tous ceux qui se trouvent dans leur cas, peuvent recourir, depuis des années, à cette société financière. Household Finance administre 97 succursales dans 70 villes du Canada.

DE L'ARGENT EN CAS D'URGENCE

HOUSEHOLD FINANCE

Corporation of Canada

Fondée en 1878



97 succursales

au Canada

Pour trouver la succursale la plus rapprochée de chez vous, consultez l'annuaire du téléphone à la mention Household Finance

LE FOLKLORE EST-IL MORT?

[Suite de la page 27]

au cours de leurs pérégrinations vers l'Amérique. Ils avaient laissé là-bas tout ce qu'ils possédaient : famille, traditions, habitudes de vie. Tout, sauf le principal : leur sens créateur dont leur musique, leurs danses, leurs contes et légendes sont un fidèle reflet.

On ne fait pas du folklore qui est la résultante de toute la vie d'un peuple. On peut tout au plus le reconstituer. Il est le témoignage, l'expression d'une chose vivante. Il s'exprimera par la tradition orale, par les chants que l'on se lègue "à l'oreille", par les danses que l'on a apprises des anciens.

Il se transformera avec les époques, les conditions, les mouvements sociaux, les besoins de l'heure — oui, les besoins de l'heure. Aussi doit-il être spontané : si sa musique est écrite, elle perd son principe même de vie, pour devenir la reconstitution d'une chose qui a cessé d'être, qui ne se transforme plus. Ainsi la plupart de nos vieux chants populaires français nous viennent de France. A travers les siècles, les paroles sont restées à peu près les mêmes, souvent sans transformations essentielles, tandis qu'un grand nombre d'airs qui se chantaient en majeur se chantent aujourd'hui en mineur. Nostalgie... Contact de la nature... Longs hivers... Calme des grands espaces... Fait certain, si nos ancêtres étaient arrivés au Canada avec de la musique écrite, une telle transformation n'eût guère été possible...

Est-ce dire que nous devons considérer le folklore comme une chose morte, une chose du passé, une manifestation d'art qui n'a plus sa raison d'être? Et qu'il ne faille pas en conséquence s'y intéresser?

Bien au contraire!

Ce qui est passé n'est plus! Mais il reste un témoignage de ce qui fut, témoignage qui peut inspirer le présent. Il s'agit de développer dans les consciences modernes le goût de la chose

spontanée : de la danse, de la chanson, de la pantomime.

On est souvent très dur envers notre siècle. On a parfois raison, mais pas toujours! Le plus grand tort de notre époque est d'avoir voulu remplacer l'amateur par le professionnel. On ne pratique plus la sculpture : on se contente de visiter les galeries d'art. On ne chante plus : on se contente d'assister aux concerts. On ne joue plus sur la scène : on se contente d'aller s'asseoir au théâtre ou dans les salles de cinéma. On ne pratique plus le sport pour endurcir son corps : on assiste aux parties de hockey. On a établi une cloison étanche entre la scène et l'auditoire. Cloison transparente si on veut, mais cloison quand même.

Cette cloison il faut la briser!

Faire comprendre aux enfants qu'ils peuvent peindre sans être de grands peintres, qu'ils peuvent chanter sans être "prima donna", qu'ils peuvent jouer sans être professionnels, qu'ils peuvent danser sans être ballerines. Chanter en chœur. S'amuser en commun. Pratiquer l'expérience de l'art comme on pratique tous les jours celle de la vie. Ainsi renaîtra la spontanéité. Ainsi renaîtra le folklore, ou plus exactement, continuera-t-il à se développer, car il existe toujours. Tant qu'il y aura une expression populaire, le folklore ne mourra pas!

Sous le titre de *Vieux airs... nouveaux pas*, les cinéastes de l'Office national du film viennent de réaliser un documentaire de la série Vigie, en marge du mouvement de renaissance folklorique dans la province de Québec. On y voit le travail qui s'accomplit en ce sens dans les camps de jeunesse tout aussi bien que dans les universités. On y voit comment il est possible, tout en se livrant à de saines récréations, de faire revivre un passé qui nous est cher puisqu'il est l'essence même de nos traditions.

UN OUVRIER A LA HAUTEUR

[Suite de la page 28]

Mais au travers des échelons on aperçoit un spectacle inquiétant : des toits de maisons, des rues, des voitures et des piétons très, très lointains, qui, eux, ont les deux pieds sur le plancher des vaches!

— Courage! me dit une voix au-dessus de moi.

Et je ne puis m'empêcher de penser : ça y est, ce sont les anges qui me parlent déjà, je ne dois pas être très loin du ciel! Mais non, ce ne sont pas les anges! Trente pieds plus haut, je vois mon guide, la tête en bas, faisant le poirier, ou la pièce droite si vous le préférez, au bout d'une barre qui s'avance sur le vide!...

Je serre les dents, je serre l'échelle, ma tête tourne... Vraiment je préférerais me trouver dans un fauteuil plutôt que là-haut!

— Vous avez peur? demande la voix aérienne.

— Oh non! que je réponde...

Mais c'est un mensonge; en vérité je sue de frayeur, mais mon amour-propre me pousse à grimper encore... La flèche diminue de diamètre et je monte... je monte...

Pendant ce temps, sautant de tubes en tubes, glissant, remontant, chantonnant et sifflant, mon guide virevolte dans la charpente tout autour de moi! Ce qui a pour effet de faire se balancer tout l'édifice!... Comme dans un avion faisant un virage sur l'aile, je vois le sol qui penche, se redresse, semble s'avancer à ma rencontre... Je vois le

port, je vois le lac qui s'incline et les montagnes de Savoie qui dansent...

Arrivé tout en haut par un prodige d'inconscience, j'y trouve un monsieur à cheveux gris et à lunettes qui m'attend. Il désigne à mon ouvrier quelques points de la charpente métallique à resserrer. Oh, le travail est vite fait! Pendant ce temps, il me montre le paysage, me fait toucher la pointe de la flèche, tire dessus pour la faire bouger afin de me donner l'impression de balancement que l'on a lorsque l'on travaille par grand vent sur cet édifice...

Je suis redescendu la tête vide et les jambes flageolantes. Arrivé au sol, j'ai allumé une cigarette et me suis juré de ne plus jamais essayer de faire des reportages au sommet des flèches de cathédrales! Tandis que je me remettais un peu de mes émotions, Henri Viatte m'a raconté que, fils d'acrobate, il en a exercé le métier depuis l'âge de six ans. Depuis quelque temps, il travaille dans une entreprise de constructions tubulaires. Entre ciel et terre il se sent plus à l'aise que vous ou moi, les deux pieds au sol!

Et lorsqu'à midi il redescend de son travail, non pas par les échelles ou par l'escalier comme tout le monde, mais par l'extérieur de la superstructure, en dégringolant de tubes en tubes, la foule sortant des bureaux s'arrête pour admirer, le souffle coupé, l'agilité fantastique de cet ouvrier qui défie les lois de la pesanteur et pour lequel le vertige n'a jamais existé!



"MADE IN QUEBEC"

Les plastiques au service du public

La compagnie Canadian Resins and Chemicals a été fondée en 1941 et appartient conjointement à la compagnie Shawinigan Chemicals et à Union Carbide and Carbon Corporation.

La division des plastiques de la compagnie Union Carbide avait produit pour le commerce des quantités de résine *Vynlite*, dès 1930. Mais c'est la deuxième grande guerre qui a donné aux résines de vinyle l'importance qu'elles ont aujourd'hui.

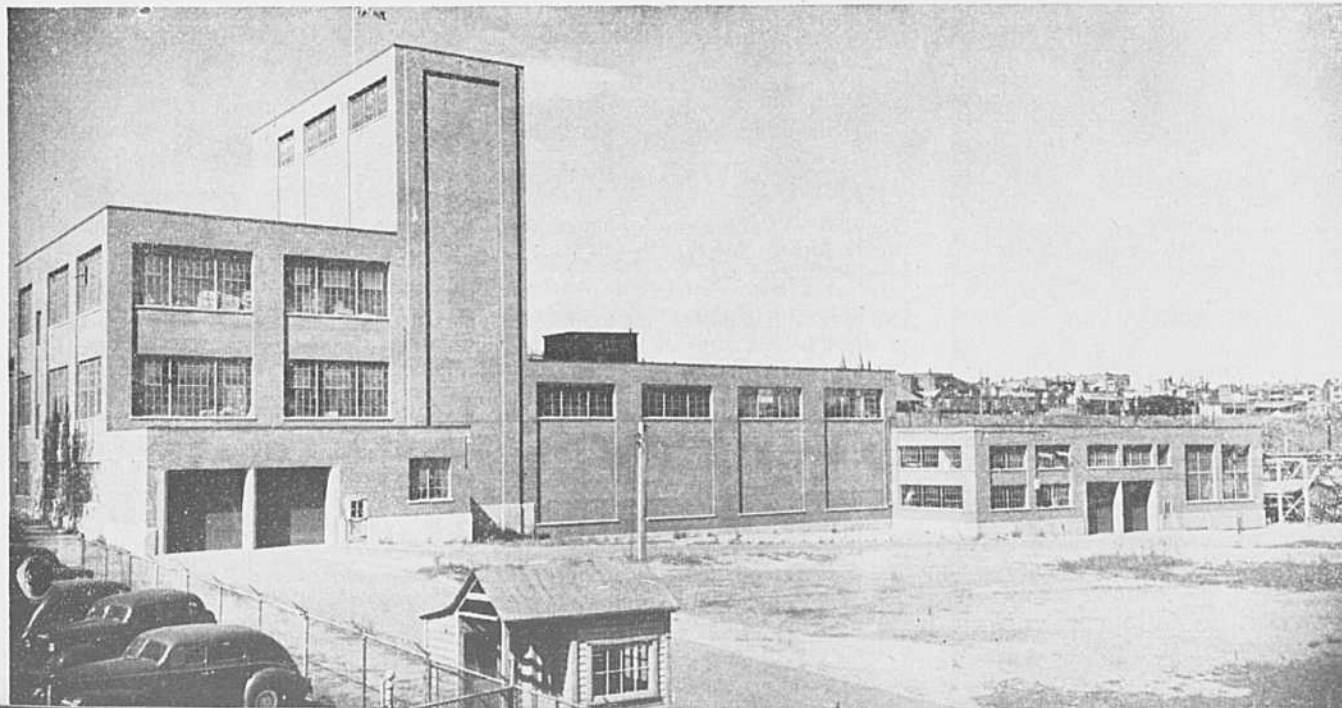
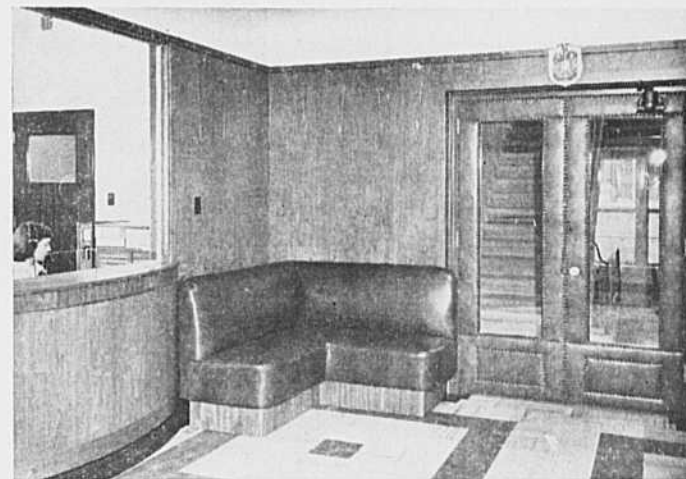
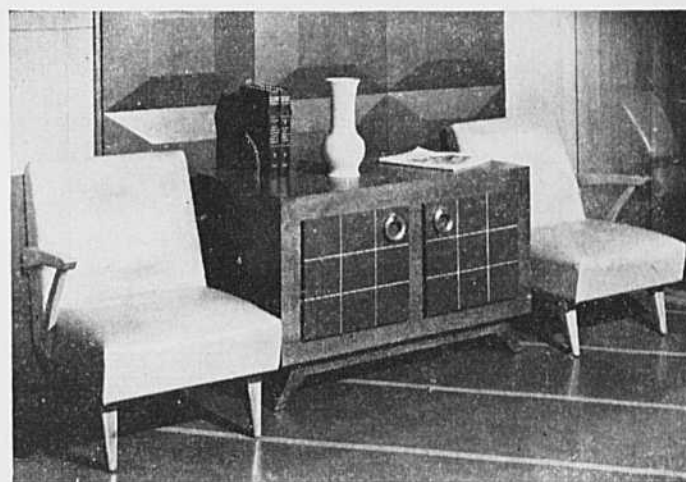
On trouva, au cours de la guerre, une foule d'emplois pour ce genre de plastique. Ainsi, quand la marine demanda, pour les fils et les câbles électriques, un isolant qui serait ininflammable et capable de résister aux durs coups des combats, c'est l'isolant de vinyle qui est choisi. Pour fournir aux soldats et aux marins des manteaux de pluie et autres effets imperméables, c'est encore des plastiques de vinyle que l'on emploie. De même, les composés de vinyle remplacèrent le caoutchouc devenu presque introuvable après l'entrée en guerre du Japon.

Le gouvernement canadien ne tarda pas à reconnaître l'avantage d'établir chez nous une usine pour la production des résines de vinyle. La construction de cette usine commença à Shawinigan en 1942 et, au début de l'année suivante, la production commerciale de la résine vinyle prenait son essor au Canada.

Après la fabrication des objets, il faut songer à les distribuer et à les vendre. Il est donc essentiel de déterminer où et comment ils peuvent être employés.

La pellicule de *Vynlite* est l'un des plus importants parmi ces produits. Ceux qui ont visité la salle d'étalage au troisième étage de l'immeuble de Shawinigan ont pu voir, comme exemples de son emploi, quelques-uns des articles fabriqués avec la pellicule plastique. Il y a d'abord les imperméables, surtout le magnifique manteau créé grâce à la nouvelle pellicule métallisée, à laquelle les colorants d'aluminium donnent un joli reflet métallique.

La pellicule de *Vynlite* sert aussi à fabriquer plusieurs types de jouets pneumatiques, depuis les ballons de plage jusqu'à une piscine de six pieds où les enfants peuvent patauger; sans oublier une galerie complète des personnages de Disney. Il y a les rideaux de douches, de chambres de bain, de cuisine; les sacs à vêtements, les nappes, les couvre-plats, les tabliers, les culottes imperméables pour bébés; les tapis de tables à cartes et les housses de dactylographes. Les feuilles de *Vynlite* laminées, après avoir été rappées et imprimées, sont employées comme capitonnage dans les bureaux, les hôtels et les restaurants; comme couvertures de pupitres; pour fabriquer des réticules et des valises; en un mot, partout où l'on a besoin d'un matériel ressemblant au cuir.



Photos du haut, de gauche à droite : pèlerine faite de plastique "Vynlite" métallisé et imperméable. — La pellicule plastique a fait des merveilles dans cette garde-robe. — L'un des jouets pneumatiques confectionnés avec la même matière. — Ci-dessus, rembourrage, plancher, revêtement du cabinet et lambris des murs en plastique. — Salle de réception de l'usine de Shawinigan Falls où l'on voit l'utilisation du plastique dans le rembourrage et le capitonnage des portes. — Ci-contre l'extérieur des nouveaux bureaux de l'usine en question. Photos Arnott & Rogers et The Shawinigan Water & Power.

BOLÉROS, JUPES ET BLOUSES



Simplicity
BLOUSE 2935
SKIRT 2943



Simplicity
2957



Simplicity
2942

Simplicity
2951

Simplicity
JACKET 2962
SKIRT 2943

No 2935 — La blouse idéale pour accompagner toute jupe est à col à pointes et longues manches serrées aux poignets. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 2½ v. en 35", 2¼ v. en 39", 1½ v. en 54". Prix 25¢

No 2943 — Le nouveau pli-pantalon de cette jupe s'harmonise parfaitement avec les larges poches à revers. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16 : 2 v. en 35" ou 39", 1¾ v. en 54" de tartan; 2¼ v. en 35", 2⅞ v. en 39", 1½ v. en 54", de tissu uni. Prix 25¢

No 2957 — Votre robe de base est égayée d'une touche de blanc qui est un joli plastron. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 18 : 3¾ v. en 35", 3⅞ v. en 39", 3¼ v. en 41", 2½ v. en 54". Prix 25¢

No 2962 — Cette veste à pointes, très ajustée, est boutonnée à l'avant. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 20 : 1¾ v. en 35", 1½ v. en 39", 1¼ v. en 54". Prix 25¢

No 2942 — Les poches ont toute leur importance dans cet élégant deux-pièces à court boléro. Jupe et boléro pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : 4⅞ v. en 35", 4 v. en 39", 2⅞ v. en 54". Prix 25¢

No 2951 — L'ampleur de la jupe à larges poches mettra en évidence la minceur de votre taille. Une petite cape enveloppe les épaules. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : 6 v. en 35", 5½ v. en 39" ou 41", 4 v. en 54". Doublure pour cape : ¾ v. en 35" ou 39". Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

POUR ETRE BIEN

AU SUJET DES DESORDRES MENTAUX

DES spécialistes de l'Institut neurologique Burden de Bristol en Angleterre ont mis au point une machine qui enregistre visuellement l'activité du cerveau. C'est une adaptation de l'électroencéphalographe, qui compte 80 commandes réglables, environ 200 lampes et 24 tubes à rayons cathodiques. On fixe les électrodes à la tête du malade et une photographie du cerveau paraît sur un écran où les médecins peuvent l'étudier. On croit que cette machine peut transformer de fond en comble le traitement des désordres mentaux. Si on l'installe dans chaque hôpital, il ne sera pas nécessaire d'envoyer tous les gens soupçonnés de graves désordres mentaux dans les hôpitaux spécialisés en vue de l'examen. L'un des inventeurs est M. Harold Shipton, gendre du premier ministre Attlee. En compagnie du directeur de l'Institut, le docteur Gray Walter, il se rendra bientôt à Paris pour faire une communication sur cette machine au Congrès international d'électroencéphalographie.

L'IMPORTANCE DES DENTS

Si les médecins accordaient autant d'attention aux dents qu'ils le font pour le cœur, il y aurait beaucoup moins de souffrances, affirme le docteur M. A. Cox, de l'Université McGill, à Montréal, dans un article de la revue "Health".

Il écrit qu'une victoire totale sur les caries dentaires (cavités) ne se produira qu'au moment où non seulement tous les dentistes s'appliqueront à ce problème, mais quand tous les médecins et les parents s'éveilleront à leurs responsabilités pour assurer le contrôle de cette maladie complexe.

Dans son article: "La prévention des maux de dents chez les enfants", le docteur Cox souligne qu'aucun examen médical d'un enfant n'est complet sans un examen complet et approfondi des dents.

"Il appartient au médecin, écrit-il, de renseigner les parents à ce sujet et de voir à ce que des dentistes intéressés à la santé des dents chez les enfants procèdent à ces examens".

L'article du docteur Cox est l'un d'une série sur les soins des enfants: "A l'attention des mères", paraissant dans "Health", le périodique officiel de la Ligue canadienne de Santé, qui met actuellement sur pied un service du Bien-Etre de la Mère et de l'Enfant. "Health", de temps à autre, publie aussi des articles adéquats sous la rubrique: "La mère canadienne".

L'addition de ce nouveau service dans le travail de la Ligue de Santé élargit les cadres de son activité bénévole en vue de l'éducation de la santé, qui comprend déjà l'immunisation, les maladies vénériennes, l'alimentation, la pasteurisation, et la santé industrielle.

PLACE A LA VIANDE!

Nos ancêtres avaient soin de toujours se garder une abondante provision de boeuf ou de venaison. Ils savaient que la viande tient une place importante dans le régime alimentaire quotidien. Les méthodes modernes nous dispensent d'emmagasiner une aussi grande quantité de nourriture, mais nous pouvons retenir ce que nos prédécesseurs pensaient de la valeur de la viande. La viande doit faire partie de notre régime.

EN GARDE CONTRE L'INFECTION!

Toute coupure et toute brûlure que l'on se fait au bureau ou à l'atelier doivent toujours être stérilisées immédiatement et recouvertes d'un bandage propre. Autrement, l'infection peut s'y communiquer et causer beaucoup de dommage. Afin de répondre à ces légers cas d'urgence, toute place d'affaires devrait avoir des troussees de premiers soins et des ouvriers compétents capables de s'en servir convenablement. Il arrive souvent que l'on se fasse de légères blessures à la maison. Aussi devrait-on avoir à portée de la main, en cas de besoin, une petite trousse de premiers soins.

PREVENTION SANS DOULEUR

La radiographie de la poitrine est le moyen scientifique de déceler la tuberculose avant que les symptômes externes apparaissent. Les examens radiographiques de la poitrine sont simples et ne causent aucune douleur. Ils ne prennent que quelques secondes et il n'est même pas nécessaire de se dévêtir. Dans la plupart des régions du Canada, des unités radiographiques de la poitrine font passer régulièrement des examens. Faites examiner l'état de votre santé. En garde contre la tuberculose! Les germes de la tuberculose font leur chemin clandestinement et peuvent passer inaperçus pendant de longs mois. Des examens radiographiques réguliers sont un sûr moyen de protection.

RHUMES D'ETE

Il est très désagréable d'avoir un gros rhume pendant le temps des chaleurs. Ceux qui attrapent ce genre de rhume sont souvent des gens qui, voulant absolument être au frais la nuit, enlèvent toutes les couvertures de leur lit et s'exposent à la brise nocturne. Cela cause souvent un refroidissement, et l'on attrape un rhume. Il est sage de se rappeler que souvent, tard dans la nuit, la température se rafraîchit.

N'ATTENDEZ PAS!

Il est plus facile de triompher d'un grand nombre des ennemis mortels de l'humanité quand l'on s'aperçoit de leur présence dès le début et que l'on peut se prémunir contre eux avant qu'ils se soient établis fermement. C'est souvent vrai du cancer et de la tuberculose. Le dépistage et le traitement précoces de ces affections améliorent énormément les chances de guérison complète. Ne vous laissez pas dominer par la crainte. Si vous avez des doutes, consultez immédiatement un médecin. Cette précaution peut vous sauver la vie.

BARRYMORE
TAPIS

TORONTO CARPET MANUFACTURING COMPANY
LIMITED

Barrymore "Grafton" also available in Grey, Green, Blue, Beige and Wine

Quatre Desserts JELL-O Spéciaux

Voici des plats qui émerveilleront et tenteront tout le monde — même les *plus* difficiles. Et ce qui les rend si spéciaux, c'est que cette magnifique salade... et ces desserts étincelants... sont même *meilleurs* qu'ils n'en ont l'air. Cependant, comme tous les mets faits avec la gelée en poudre Jell-O, ils sont assez *faciles* à faire et assez *économiques* pour tous les jours. Jouissez de la couleur ravissante et de la saveur "captive" exclusive au Jell-O — nature ou rapidement et facilement varié ainsi que suggéré ici et sur les cartons. Sept délicieuses saveurs. Recherchez les grosses lettres rouges "JELL-O" sur la boîte.



SUPERBE POUR LE SOUPER

Salade Emerald en Couronne: Faites dissoudre 1 paquet de Gelée en Poudre Jell-O à la Lime dans 2 tasses d'eau chaude. Versez-en $\frac{3}{4}$ tasse dans le moule; faites refroidir. Fouettez le reste, mélangez-le avec 1 tasse de légumes assaisonnés, 1 tasse de fromage domestique, $\frac{1}{2}$ tasse de mayonnaise; laissez prendre sur le lit de Jell-O nature. Pour un plus grand moule, doublez la recette.



Jell-O est une marque déposée qui est la propriété de General Foods, Limited

UN DESSERT EXQUIS

(A gauche) Simple — mais si succulent! Du Jell-O à la Cerise avec des tranches de bananes jaunes bien mûres ajoutées lorsque le Jell-O est partiellement pris. Faites refroidir dans des moules individuels... garnissez de cerises au marasquin et de feuilles de menthe.

Qu'est-ce qui se trouve seulement dans le Jell-O?
C'est la Saveur "captive" du Jell-O!

M-M-M-M MERVEILLEUX!

(A gauche) Une coupe de Jell-O à la Lime étincelant, avec garniture en forme de "fleur" faite avec de la pâte de guimauve et une cerise au marasquin. Et — une croûte de tartelette remplie de Jell-O à l'orange légèrement pris et garni de confiture de fraises. *Simples* — et cependant ces-deux desserts ne pourraient être plus délicieux.



Un Produit de General Foods

J-29MF

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

AUGMENTATIF, CREATIONS NOUVELLES, ETC.

Ard est augmentatif: veinard (comble de la veine); chicard (comble du chic). (On dit aussi chicandard, chicocandard, par manière de superlatif) badouillard, balochard, bondieusard, capitular, chancard, chéquard, choucroutard, coupolard académicien), communard, débrouillard, déchard (dans la dèche), dreyfusard, dynamitard, faiblard, fêtard, flémard, (paresseux), gueulard, médaillard, omnibusard, pantouillard, patriotard, portefeillard, revanchard, soiffard. (Toujours d'après Nyrop).

Asser, péjoratif et augmentatif: jaccasser (dérivé de Jacquot, nom donné à la pie bavarde), rimasser, rêvasser, répétasser, écrivasser, dormasser.

Fier entre dans les créations nouvelles: statufier, s'oursifier, barbifier, vitrifier, baronifier, ossifier, bonifier, noblifier, doctorifier, momifier, lubrifier.

Erie qui a servi à former les archaïsmes baignerie (salle de bains), baiserie (de baiser), chanterie, chasserie, danserie, cuidrerie, etc., a été mis à la mode dans les créations récentes: snoberie, clownerie, rouerie, cocoterie, rosserie, fripouillerie, pocharderie, fumisterie, patrioterie, mufferie. Flaubert a inventé: charognerie, féminotteries, goujaterie, janoterie, micheletteries, quinetterie; et Daudet: ourserie, villa-geoiserie, quitterie (rupture amoureuse).

Esque a formé: caricaturesque, charivaresque, funambulesque, livresque, simiesque, prudhommesque, grotesque. Les Anglais disent même girlesque.

Aillon: écrivailon, buvailon, mous-sailon, peintrailon, poétrailon.

LES ANGLICISMES EN FRANCE

Ce n'est pas aux Français qu'il appartient de nous reprocher de franciser les mots anglais.

"Certains reprochent aux Canadiens français d'avoir "francisé" pas mal de mots anglais et de les avoir introduits dans la langue... C'est toujours ainsi. On voit la paille dans l'oeil du voisin et on ne sent pas la poutre dans le sien. Les inventions nouvelles, les sports, le snobisme ont fait passer à Paris pas mal de mots d'outre-Manche. "Rail", par exemple, "trolley", "wagon", "tennis", "box", "match", "bookmaker", "tilbury", "cab", "boy", "five o'clock tea", "liberty satin", tous ces mots et bien d'autres ont obtenu droit de cité chez nous. Ne trouvons donc pas mauvais qu'ils soient employés dans les territoires britanniques!

"En France évidemment, nous ne prenons pas de "brosse", mais nous prenons une "cuite", ou encore "un bon coup!" (est-ce plus élégant?). Nous ne payons pas "la traite", mais nous payons volontiers "une tournée" (est-ce moins cher?)... Mieux vaut avouer que beaucoup d'expressions nées sur les bords du Saint-Laurent sont tout

aussi françaises que celles qui ont vu le jour sur les rives de la Seine et de la Loire."

COMMENT ON RACCOURCIT

Le tabac du Maryland: le maryland.
Un cigare de Havane: un havane.

Un écrit pour la mémoire: un mémoire.

Une épée rapière: une rapière.

Une bête aux pieds tordus: une tortue.

Un scieur de bois au long: un scieur de long.

Un quart de minot de pommes: un quart de pommes.

La cinquième année: la cinquième.

Un carrosse à huit ressorts: un huit ressorts.

Un chapeau à huit reflets: un huit reflets.

Un costume tailleur: un tailleur.

Un cerf à dix cors: un dix cors.

Un message par télégraphie sans fil: un sans fil.

Un logis garni: un garni.

Un pigeon ramier: un ramier.

Un chien ratier: un ratier.

Un siège pliant: un pliant.

La goutte sciatique: la sciatique.

Des pommes de terre frites: des frites.

Le premier jour de l'an: le jour de l'an.

Un coupé est un carrosse coupé. Il n'a qu'un banc et, à l'origine, on le considérait comme une partie d'un grand carrosse, un tronc auquel manquait la partie la plus importante.

C'est le contexte qui indique le sens du mot supprimé. Un ministre peut être un ministre d'état ou un ministre de Dieu; une prise, une prise de corps ou une prise de tabac; un cabinet, un cabinet d'affaires, un cabinet d'étude, un cabinet de consultation, un cabinet de lecture, un cabinet de débarras, un cabinet de bain, un cabinet de toilette.

Le mot sous-entendu est facile à suppléer dans les ellipses suivantes:

Un (bateau) sous-marin, un submersible, un transatlantique.

Une (dent) canine, une incisive, une molaire.

La (fièvre) scarlatine, la typhoïde.

La (police) correctionnelle, la secrète.

DELIVRER

Les compagnies de liqueurs apposent des collants dans la vitre des montres des restaurants sur lesquels il est écrit: "Nous faisons la livraison". Il me semble que c'est une mauvaise traduction, que cela sent l'anglais "We deliver". Est-ce que ce ne devrait pas être: "On livre à domicile"? Ai-je raison?

"Nous délivrons est un pur anglicisme. Bien que ce soit plus long, on doit dire: "On porte à domicile". C'est plus conforme au génie de la langue française.



J'ai eu la surprise de ma vie!

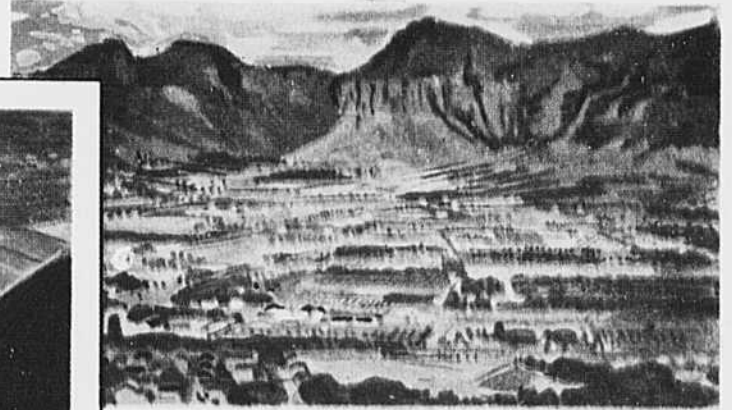
... Le voyage aérien jusqu'à Capetown fut une expérience merveilleuse... Quel paysage incomparable ces montagnes dessinent.



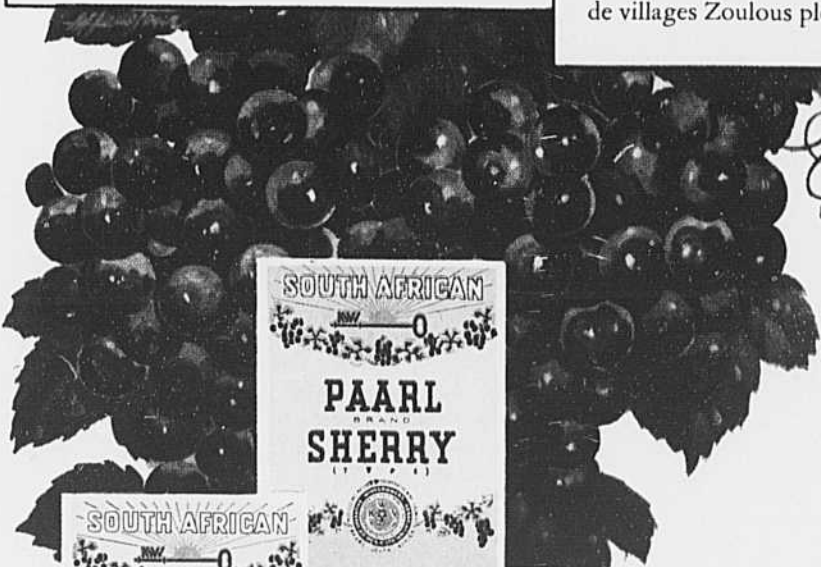
Sur la plage de Capetown la joie de vivre m'envahissait. Quel plaisir de braver la vague écumeuse!



Les grandes plaines de l'intérieur étaient émaillées de villages Zoulous pleins de charme pittoresque.



Puis ce fut Paarl, la patrie du vin, qui niche sous le mont Paarl. Des colons huguenots y ont fondé l'industrie vinicole au dix-septième siècle.



Ces vignes immenses bénéficient de la bienveillance concertée du soleil et d'un sol qui produisent les meilleurs raisins au monde. Cueillis à la main, ces raisins débordant de suc sont récoltés lorsque leur excellence touche au paroxysme.

Puis, après des années de vieillissement et de cuvage sous la surveillance de connaisseurs qui ont hérité une tradition vieille de plusieurs siècles, ces fruits deviennent les fameux vins Paarl, des vins qui ont une saveur et un cachet bien à eux. Il n'est pas surprenant que les vins et les brandies Paarl fassent la joie des gourmets du monde entier.

PAARL

*South African
Vins et Brandies*

L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE DES VITICULTEURS D'AFRIQUE DU SUD LIMITEE, PAARL, AFRIQUE DU SUD

Quel avenir...



... lui réservez-vous?

Tout père rêve de procurer à son fils des avantages dont il n'a peut-être pas joui lui-même. Un cours supérieur, certainement... l'université, peut-être... pour que ce fiston ne soit pas obligé d'accepter le premier emploi sans avenir qui se présentera. Il faut de l'argent pour tout cela! Qui vous dit que vous aurez les fonds nécessaires pour faire face à ces dépenses?

Il existe un plan Mutual Life of Canada qui vous permet de sauvegarder dès maintenant l'avenir de votre fils. Consultez notre représentant local. Faites-lui part de vos moyens et de vos désirs, afin qu'il vous dise comment ce plan Mutual Life spécial pourra vous garantir que votre fils complétera ses études et qu'il aura l'aide financière nécessaire pour débiter dans la vie sous d'heureux auspices.

Protection à bas prix



MM-29F

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Lord Howe Island, située 360 milles à l'est de l'Australie, ressemble au paradis terrestre. Cette île a une superficie de 6 milles carrés et possède 150 habitants. Il n'y a ni prison, ni cour, ni constable. Aucun émigré n'y est admis. La terre y est propriété commune et est divisée pour que chaque famille possède suffisamment de terrain pour y construire une maison et pourvoir à sa nourriture. Le labeur nécessaire à la subsistance n'est pas considérable et la plupart des hommes ne travaillent que deux heures par semaine...

Suivant une ancienne tradition l'Amirauté Britannique divisera parmi les membres de la Marine Royale les argents obtenus par la vente de vaisseaux ennemis capturés pendant la guerre. Le montant total de ce butin s'élève à \$85,000,000 et sera distribué aussi aux membres de l'aviation navale.

En surveillant la cuisine de la Grande Mademoiselle, le marmiton Lulli composait déjà des oeuvres musicales. Un autre marmiton, d'un doge de Venise celui-là, le futur sculpteur Canova, modelait des animaux dans le beurre de cuisine... A dix ans Lazare Carnot est conduit au théâtre de Dijon où l'on donne une pièce militaire. Soudain, il se lève, interrompt les acteurs pour leur indiquer que leurs pièces d'artillerie sont mal placées — ce qui, d'ailleurs était parfaitement juste.

Parmi 125,000 variétés de papillons, un millier font des envolées migratoires et seulement 25 de ces espèces reviennent au point de départ. Le papillon "Vanassa cardui", le plus vigoureux de tous, fait des envolées en sens unique, couvrant ainsi des distances de 2,000 milles en volant, sans interruption, durant 14 jours et 14 nuits. Ces migrations comprennent jusqu'à 2,000,000,000 de papillons.

On a vu des singes d'Amérique et des sapajous de la Guyane, dans leurs forêts, appliquer certaines feuilles astringentes et aromatiques, mâchées, sur les blessures que leur faisaient les flèches sauvages, et étancher leur sang avec des gommages d'arbres.

Le vicuna, du Pérou, possède la plus belle toison au monde, mais il est presque impossible d'utiliser cette bête pour des fins commerciales. Les principales difficultés sont que le vicuna, qui pèse 85 livres, est de la famille des llamas et possède leur prudence et leur agilité, de plus il habite généralement dans les Andes, à 16,000 pieds d'altitude où l'air raréfié et froid est insupportable à l'homme. Des quelques milliers de vicunas apprivoisés, 300 forment un troupeau dont le propriétaire obtient seulement 100 livres de laine par année. Quantité à peine suffisante à la confection de 10 paletots d'hommes; ces vêtements se vendent jusqu'à \$1,000.

Lorsque s'engagea la guerre du Pacifique et que les débarquements eurent lieu dans les divers archipels, 75% des

hommes furent atteints de malaria et, de ce fait, mis hors de service. La quinine est tirée de l'écorce du quinquina et presque toutes les régions où pousse cet arbre précieux étaient au pouvoir des Japonais. On appela les chimistes à l'aide, et les chimistes mirent au point un composé synthétique qu'on désigna sous le nom d'atébriane et qui semble remplacer la quinine très avantageusement.

Les plus anciennes archives du monde sont des généalogies où, depuis des siècles, les Chinois ajoutent à l'histoire de leurs ancêtres tous les faits importants qui se rapportent à leurs familles, documents qui ont été fidèlement transmis aux descendants. Une de ces généalogies, qui date de 1535, est conservée aux États-Unis et comprend 81 générations d'une famille dont l'origine remonte à 1,100 ans avant Jésus-Christ.

Un des plus grands obstacles aux recherches pour la guérison de la lèpre est le fait que cette maladie n'attaque jamais les animaux ce qui élimine toute expérience de laboratoire, de même que la culture de certains germes.

Rigaud était un admirateur de Van Dyck, dont il étudia et copia la manière. Il fut le portraitiste officiel de la fin du règne de Louis XIV et de la Régence. Il représenta le roi non seulement dans sa personnalité individuelle, humaine, mais dans la dignité de sa fonction. Les accessoires viennent compléter, amplifier le personnage, et achèvent de définir son rôle dans la hiérarchie sociale. Cette attitude impérative, même chez un enfant comme Louis XV — ces tentures, ces tapis de la Savonnerie, ce manteau du maître de l'Ordre du Saint-Esprit, cette couronne et cette main de justice, voici, à n'en pas douter, le roi de France.

Bien que l'existence de nuages de poussière près de la voie lactée soit connue depuis longtemps, ils n'ont été étudiés que récemment. Des recherches ont révélé que ces lourdes masses se composent de poussière de sodium, de calcium et de titane et sont si considérables qu'elles cachent des billions d'étoiles à la fois. Certaines d'entre elles voyagent à une vitesse de 25 milles à la seconde.

Les Egyptiens furent les premiers qui adoptèrent l'usage de se raser le menton et toutes les représentations les montrent sans barbe. Quelques pharaons seulement, comme le Chefren du musée de Giseh, sont ornés d'une sorte de barbe appelée "barbe osirienne". Au rebours des vieux Chaldéens, également rasés, les Assyriens, les Perses gardaient la barbe entière.

Les orangers qui produisent annuellement pour 100 millions de dollars de fruits, en Californie, sont les descendants directs de deux arbres importés par le Ministère de l'Agriculture des États-Unis en 1873.

LA DETTE DE SANG

[Suite de la page 22]

du temps, voulant se recueillir, se préparer à supporter sans trop de défaillance le malheur qui la menaçait.

Instinctivement elle avait peur.

Ignorant encore ce qui se passait autour d'elle, elle prévoyait cependant pour l'avenir le désastre et tous les chagrins.

Quand elle fut seule, elle serra follement sa fille sur son cœur.

Puis, résolue, elle se rendit au cabinet du comte de Vineuil.

Les pieds sur les chenets, écroulés dans un vaste fauteuil, le magistrat attendait la jeune femme avec une impatience craintive.

— Me voici, dit Marguerite en faisant quelques pas vers son beau-père, me voici. Je sens ici gronder l'orage... Bien des douleurs sont amassés sur nos têtes, n'est-ce pas vrai ?

Le comte ne répondit pas.

Elle reprit, anxieuse :

— Il s'agit de Marcel, n'est-ce pas ?

— Oui, il s'agit de Marcel.

Le cœur de Marguerite battit violemment et son visage devint d'une pâleur de cire.

Elle se sentait chanceler ; et, pour ne pas tomber, elle appuya sa main au dossier d'un fauteuil.

Le vieillard continua :

— Oui, il s'agit de Marcel, de celui que nous aimons tant tous deux, de lui, comprenez-vous, Marguerite ? Vous seule pouvez le sauver.

Anéantie, elle ne comprenait pas, ne pouvait comprendre.

Elle seule pouvait sauver Marcel ! Mais de quel danger ? Quelle catastrophe le menaçait ? Aurait-il subi de grandes pertes au jeu ? Le comte de Vineuil, plus riche qu'elle, pouvait les payer — à moins, cependant, qu'il ne fût ruiné et qu'il n'eût caché à tous cette catastrophe.

Elle murmura, très grave :

— Pour sauver Marcel, prenez tout ce que je possède, tout, tout ; rien ne m'appartient plus à cette heure, et je ne veux me souvenir de d'une chose : c'est que Marcel est mon frère, l'être qu'après ma fille, j'aime le plus au monde.

— Il n'est pas question d'argent, Marguerite. S'il ne s'agissait que de cela, j'ai un million de propriétés foncières et, dès aujourd'hui, je les vendrais pour sauver mon enfant. Vous seule, Marguerite, pouvez sauver le lieutenant de Vineuil, menacé dans son honneur.

— Oh ! fit-elle en reculant de quelques pas, notre nom est menacé !

Et, très grave, elle ajouta :

— Je ne vous demande point, monsieur, de quel crime Marcel s'est rendu coupable, je ne veux point le savoir, je ne veux point le voir pâlir devant moi. Mais s'il faut ma vie pour sauver le lieutenant de Vineuil du déshonneur, prenez-la, que faut-il faire ?

— Épouser le banquier Perceval.

— Mais cela est impossible, monsieur, répondit-elle, les paupières demi-closes. Sais-je seulement si je suis veuve ? Parti depuis quatre ans pour une lointaine mission, le capitaine de Kérandalle, mon mari bien-aimé, n'est point revenu. Le bâtiment qui le portait a fait naufrage, je le sais. Mais la mort du capitaine a-t-elle été confirmée ? Son acte de décès nous est-il parvenu ?

« Oh ! laissez-moi espérer qu'il n'est pas mort.

— Le vaisseau a péri corps et biens, Marguerite. Et si le capitaine de Kérandalle vivait encore, il vous aurait écrit.

— Oui, ce silence me tue, murmura-t-elle les mains jointes. Mais, je vous en prie, laissez-moi espérer. Laissez-

moi croire qu'il vit encore ; que, perdu dans quelque île déserte, il attend chaque jour sa délivrance.

— André de Kérandalle est mort, Marguerite ; j'ai reçu de la Guyane son acte de décès.

— Oh ! fit la jeune femme, devenue subitement d'une pâleur de suaire. André est mort ! Je ne dois plus avoir d'espérance, plus rien, plus rien. Je suis veuve.

— Depuis quatre ans, vous êtes veuve, oui, Marguerite, depuis quatre ans vous vivez avec un espoir trompeur.

Immuable près de la cheminée, sa belle tête appuyée dans ses mains tremblantes, elle se laissait aller à toute sa douleur.

Cette brutale révélation déchirait son cœur.

— Croyez-vous donc que je pourrai vivre avec cette pensée torturante, avec ce chagrin qui maintenant me dévore ? Toute espérance m'est enlevée, ma vie n'a plus de but.

Après quelques instants de douloureux abattement elle ajouta :

— Comment pourrais-je épouser celui dont vous venez de prononcer le nom ? Oh ! non, jamais, jamais...

— Alors, Marcel est perdu.

Elle ne comprenait pas, ne pouvait comprendre : la triste certitude que venait de lui donner le comte avait étouffé en elle tous les bons sentiments, affaibli la tendresse vouée à Marcel. En ce moment Kérandalle avait tout son cœur, toutes ses pensées, toutes ses larmes.

Veuve !... Elle était veuve !... Jamais elle ne reverrait celui qu'elle avait tant aimé.

Malgré le comte de Vineuil, elle avait épousé par amour André de Kérandalle, un marin sans fortune et sans protecteurs.

Puis, après six mois de tendresse et de bonheur, l'officier était parti pour une mission lointaine au cours de laquelle il était mort, laissant sa jeune femme enceinte de deux mois.

Et tous ces souvenirs venaient, à cette heure, déchirer le cœur de la malheureuse.

C'était à André qu'elle pensait, à André seul.

Le comte de Vineuil la regardait, interdit et inquiet.

— André est mort depuis quatre ans... et ce n'est pas d'André de Kérandalle qu'il s'agit aujourd'hui, reprit-il d'un ton froid... Il est uniquement question de Marcel dont l'honneur et la liberté sont menacés.

— Sa liberté !... son honneur !

— Oui, sa liberté, son honneur.

— Mais qu'a-t-il donc fait ? cria-t-elle épouvantée. Dites, monsieur le comte, qu'a-t-il fait ? De grâce, expliquez-vous ?

— Ce qu'il a fait ? Je vais vous le dire.

«... Dans un moment de colère, dans un moment d'inexplicable folie, Marcel a tué un homme... un homme qu'il haïssait... un homme qui lui avait pris la femme qu'il aimait.

— Marcel un meurtrier... un assassin !... Mais cela est impossible, cela n'est pas vrai, cela ne peut être vrai !... Mon frère, un assassin ?... Quelle imposture ! Et vous avez cru cela, vous, son père ?... Vous avez admis que votre fils pût être un criminel ?... Oh ! dites-moi que vous ne le croyez pas, que cela n'est pas possible.

— C'est vrai.

Toujours immobile, elle se tordait les bras et jetait autour d'elle des regards d'épouvante.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas souffert, moi aussi ; que je ne me sois

Donnez à vos planchers le plus beau traitement qui soit !



Dans certains cas, il est coûteux de ménager...

Si vous voulez que l'éclat de vos planchers puisse rivaliser avec le lustre magnifique de vos meubles, il n'y a qu'une cire à employer...

Trois générations de ménagères sont du même avis: Rien n'égale l'éclat qu'assure la Cire en Pâte Johnson. Son lustre est plus vif et plus satiné... elle est plus dure et protège mieux... elle adhère plus longtemps et se polit plus uniformément.

Puisque la beauté et la protection de vos planchers en dépendent, soyez sages et adoptez le meilleur procédé. Exigez et employez toujours la Cire en Pâte Johnson. Les quelques sous de plus que vous payez ne

sont pas une dépense inutile. La Cire en Pâte Johnson donne bien plus d'éclat

—aux planchers, meubles et boiseries!

Afin d'épargner temps et travail, employez une Polisseuse Electrique Beautiflor Johnson. La brosse, actionnée par un moteur, tourne à grande vitesse et donne un lustre éclatant en dix fois moins de temps. En vente au prix de de \$59.00 chez nombre de détaillants de la Cire Johnson. La Beautiflor peut aussi être louée, à la journée et à bon marché.

Si vos planchers ont aussi besoin d'être nettoyés.

Pour les planchers encrassés, on recommande la Cire Liquide Johnson pour nettoyer et polir. Cette Cire Liquide Johnson contient un ingrédient magique qui nettoie tout plancher et contribue à lui redonner son éclat. A mesure que vous l'appliquez, la cire enlève la saleté. Il ne vous reste plus qu'à frotter pour obtenir un lustre brillant et durable.



S. C. JOHNSON & SON, LTD.
MONTREAL, QUEBEC, 1949

Ecoutez chaque semaine le plus brillant programme à la radio. Fibber McGee et Molly—le mardi soir à CBM.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMP LISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

pas débattu contre cette idée monstrueuse. Quand Marcel est venu m'avouer son crime, j'ai pensé devenir fou, refusant de me rendre à la terrible évidence.

— Marcel, un assassin!... Marcel, un assassin!...

— Vous pouvez le sauver... Un seul homme connaît ce crime, possède ce secret; cet unique témoin, c'est Perceval... Si Perceval veut, demain Marcel sera arrêté et conduit en prison d'où il ne sortira que pour aller au bain.

— Et cet homme se fait une arme de ce secret pour me prendre, moi, reprit Marguerite affolée... Oh! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

Et, sans en entendre davantage, elle quitta le comte de Vineuil.

Comme elle rentrait dans sa chambre, elle se trouva face à face avec Marcel.

III

MARGUERITE s'arrêta et, longuement, examina le jeune homme avec une douloureuse surprise.

Et une profonde pitié pour ce frère tant aimé envahit son cœur.

— Tu n'as pu trouver le sommeil et tu as pleuré, dit-elle; tes yeux sont rougis par les larmes. Depuis longtemps tu souffres, Marcel, et tu me caches ta souffrance. Pourquoi ne m'as-tu pas prise pour confidente? J'aurais partagé ta douleur et je t'aurais consolé. Viens m'ouvrir ton âme, comme tu l'ouvriras à notre mère si elle était parmi nous... Viens, mon frère.

Sa voix était d'une exquise douceur; et dans ses magnifiques yeux de velours, des larmes tremblaient.

Et comme il restait toujours immobile:

— Viens, te dis-je; ne m'entends-tu pas? Ne comprends-tu pas à la tendresse de ma voix, que je veux te consoler et t'aimer toujours, malgré tout. Et pourrais-je ne pas t'aimer, toi que j'ai bercé, toi qui m'as donné tous tes rires et toutes tes joies d'enfant?... Viens, Marcel!... Viens.

Et doucement elle l'entraîna dans sa chambre dont elle referma la porte.

— Maintenant, nous sommes seuls; seuls avec Luce qui boude dans son coin parce que je l'ai quittée pendant quelques instants... Luce, désormais orpheline, Luce qu'il te faudra aimer de toute ton âme, mon frère.

L'enfant, assise sur le tapis, s'amusa avec ses poupées.

Marguerite l'embrassa, la leva jusqu'aux lèvres de Marcel, puis appelant une bonne, elle lui remit la fillette.

— Maintenant, tu es seul avec moi, reprit Mme de Kérandalle. Je viens d'apprendre par le comte l'irréparable malheur qui me frappe; je suis veuve; Dieu n'a pas eu pitié de moi.

Elle continua la voix assombrie:

— Le malheur est sur notre maison, n'épargnant aucun de nous. — A tes yeux rougis par les larmes, à la douceur de ta voix qui tremble, je vois que tu sais tout, que tu connais toutes les catastrophes qui fondent sur nous; sur notre famille, atteignant les innocents comme les coupables.

— Oui, je sais... — Alors tu sais que dans un moment de fièvre et de folie j'ai tué un homme, froidement... comme on tue une bête fauve rencontrée dans un bois, un serpent dont on craint les morsures.

— Oh! Marcel, Marcel!
— Tu ne sais rien, toi, ma soeur; et pourtant, tu ne me condamnes pas... Et quand je t'aurai dit toute la vérité peut-être m'absoudras-tu!

« Et ton pardon me relèverait à mes propres yeux, apaiserait mes angoisses, dissiperait cette crainte qui sans cesse me torture.

« Oui, je veux te le confier entièrement, ce secret que j'ai caché avec tant de soin et qui, depuis un an, m'étouffe.

— Mon cœur ne m'avait pas trompée, Marcel, et je sentais bien qu'entre nous, le si doux abandon d'autrefois avait disparu.

« Je savais bien que la vie que tu menais n'était point de ton goût, et que tu cherchais à t'étourdir, à oublier.

Assise devant la cheminée, dans le boudoir tendu de peluche bleu et or, elle regardait Marcel immobile devant elle.

— Assieds-toi près de moi, dit-elle d'un ton d'exquise douceur.

« Ouvre-moi toute mon âme: je te consolerais.

Malgré l'évidence, malgré l'aveu même de Marcel elle voulait douter encore.

Il lui semblait sortir d'un sommeil très long, qu'un horrible cauchemar avait troublé. Non, son frère n'était pas un assassin!...

Il comprenait bien, lui, ce qui se passait dans ce cœur loyal que les lèpres de la vie n'avaient jamais atteint; et un sourire plein d'une amertume profonde errait sur ses lèvres.

Accablé, il prit un siège près de Marguerite et, d'une voix très faible, il dit:

— Tu veux tout savoir, ma soeur? Tu ne peux croire que j'aie commis un crime; le doute est dans ton regard, dans le son de ta voix. Tout à l'heure, quand je t'ai fait l'aveu terrible, tu m'as cru fou et ton âme tout entière s'est ouverte à la pitié.

Elle dit, défaillante:

— Oui, je t'ai cru fou.

— Je l'étais que j'ai tué cet homme; mais en ce moment j'ai toute ma raison et j'envisage froidement la situation. J'encours des responsabilités terribles; c'est le baigneur qui m'attend!

« Depuis que mon père connaît ce crime, il a vieilli de dix ans.

« La mort, pensais-je, nous délivrera tous de ces terribles angoisses, et j'étais résolu à mourir, mais mon père ne l'a pas voulu.

— Le comte de Vineuil a eu raison, Marcel.

Le jeune officier reprit:

— Comment en suis-je arrivé là? C'est ce que je vais te dire, à toi, ma sainte, et tu comprendras la violence du sentiment qui troublait mon esprit, agitait mon cœur.

« Alors que j'étais encore à Saint-Cyr, je rencontrai Olga Souvarine dans les salons que je fréquentais.

« Elle était superbe, avec son opulente chevelure rousse et ses magnifiques yeux de Slave. On la disait veuve d'un général russe.

« De fait elle ne quittait pas le deuil et ne s'habillait jamais comme les autres femmes. Toujours en robe noire, avec des héliotropes dans les cheveux et au corsage, elle offrait un frappant contraste avec les jeunes écervelées du noble faubourg, décolletées outre mesure et fardées à l'excès.

« Olga, elle, était d'une simplicité austère. Peu fortunée, elle menait une vie très simple, consacrée entièrement à son fils, gamin de sept ans, dont elle s'était faite l'institutrice.

« Toi aussi, ma soeur, l'aurais aimée si tu l'avais connue. Moi, j'en devins fou.

« C'était mon premier amour... la femme rêvée dans la claustration de St-Cyr... l'idéal que je m'étais fait de celle qui serait la compagne de ma vie!

« Et elle aussi m'aima.

« Je lui dis tout mon amour, l'assurai qu'aussitôt sorti de l'École militaire, nous nous marierions, lui répétai que je n'aimais qu'elle, que je ne voulais qu'elle.

« Elle m'écouta, ravie, éperdue de joie; — elle ne savait pas mentir, elle, cacher ses sentiments. — Ce qui la désolait, c'était d'être mon aînée de quatre ans; et, en riant, elle me disait que dans quelques années on pourrait la prendre pour ma mère; et qu'alors je ne l'aimerais plus et que je donnerais mon cœur à d'autres femmes.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Docteur, faites entrer la mère avec son enfant. Je ne suis pas pour quitter mon bureau à tout moment pour moucher le petit...

« Et j'étais heureux, bien heureux.
« J'aimais son fils, son petit Serge, comme s'il eût été à moi. Souvent nous allions nous promener ensemble tous trois; et pendant que l'enfant cueillait des fleurs dans les bois, je cœmplais la mère, lui disais, à voix basse, toutes les tendresses dont mon âme était pleine.

« Mais, hélas! je n'étais pas seul à admirer la belle Slave; un de mes camarades, plus riche que moi, Gontran d'Orthey, conçu de mon amour une jalouse intense, profonde.

« D'Orthey était un garçon sournois, haineux, vindicatif.

« Il me voua une haine farouche.
« Il m'entraîna dans des parties de plaisir, me fit jouer, jeta dans mes bras les plus jolies et les plus captivantes actrices de Paris.

« Tu connais mon caractère faible, n'est-ce pas, ma soeur?

« Je ne pus pas résister, et en quelques mois je devins un boulevardier connu, l'homme à la mode dont les chroniques mondaines célèbrent les exploits.

Marguerite l'écoutait en silence, les yeux clos.

Il continua :
— Je dépensai follement des sommes énormes. Mais bientôt la réalité m'apparut, terrible!

« Et quand je fus un homme ruiné, irrémédiablement couvert de dettes, d'Orthey, pour me prendre à tout jamais, me fit insulter par un malotru qui se permit de suspecter ma conduite à l'égard d'une actrice connue.

« Je me battis en duel avec ce drôle.

« Après la rencontre, d'Orthey montra à Mme Souvarine un journal où tous les détails de l'affaire étaient relatés et dit :

« — Celui que vous aimez vient de se battre pour une étoile des plus brillantes du Théâtre-Français.

« Olga reçut le choc en plein coeur; et le lendemain, quand je me présentai chez elle pour lui faire ma visite habituelle, elle me mit le journal sous les yeux et me chassa... Comprends-tu?... Elle me chassa comme un être indigne, comme un laquais.

— Tout n'était-il donc pas vrai? demanda Marguerite.

— Tout était vrai. Je m'étais battu pour venger l'injure qui m'avait été faite, et aussi pour défendre une femme indignement insultée. Cette femme d'ailleurs, je ne l'aimais pas.

« Depuis trois mois je menais, il est vrai, joyeuse vie; mais mon coeur était toujours resté à la belle Slave.

« Et c'est au moment où, corrigé et honteux, j'allais renoncer à cette vie à outrance, qu'elle me chassa.

— J'aurais agi comme elle, dit Marguerite.

— Mais tu m'aurais questionné, toi; tu m'aurais demandé le nom de l'homme qui m'avait poussé à l'abîme.

— Oh! oui, Marcel, j'aurais voulu tout savoir. Connaissant ton caractère si faible, j'aurais compris qu'un homme néfaste t'avait entraîné dans ta chute, et j'aurais voulu le connaître. Cette étrangère ignorait tout cela; elle ne pouvait t'absoudre. Elle a cru ce qu'on lui a dit et n'a point voulu chercher des excuses à ta conduite.

— Trois mois après, la belle Slave épousait mon camarade, d'Orthey.

— Comme tu as dû souffrir, Marcel!

— J'ai souffert à en mourir.

« Mais, peu à peu, le désordre d'esprit et de coeur cessa; puis d'Orthey et sa femme quittèrent Versailles pour une garnison lointaine.

« Depuis deux ans nous étions séparés, lorsqu'un jour...

— Achève!... mais achève donc!...

— Un jour, reprit Marcel, j'avais été invité à une partie de chasse chez le général, qui possède aux environs de Versailles une superbe propriété entourée d'immenses forêts; de nombreux officiers de la garnison, des capitalistes

en vue, quantité d'hommes élégants et du meilleur monde devaient se trouver au rendez-vous.

— Continue, continue, fit Marguerite haletante.

— Tu connais l'affection que le général m'a toujours témoignée. Camarade de son fils aîné, de ce pauvre Jacques mort en Afrique, je suis resté l'enfant de la maison, l'ami des plus jeunes fils du général, et deux fois la semaine j'allais dîner à la division.

« On se faisait donc une fête de cette chasse à courre.

« — Mon général, lui dis-je, vous me permettez de ne point m'y rendre.

« Et comme le général me regardait étonné.

« — Non, mon général, je n'irai point à cette chasse et voici pourquoi: je fais la chasse à courre.

« — Eh bien! Eh bien! chassez le lièvre et la perdrix, lieutenant, la forêt est assez vaste pour que vous puissiez vous isoler.

« On me blagua beaucoup ce soir-là, on me traita de femmelette! et en riant nous nous séparâmes.

« J'étais heureux, content, j'allais pouvoir chasser, m'isoler, être seul dans cette magnifique forêt.

« Je revêtis mon costume de chasse, je pris mon fusil, bien décidé à ne tuer que quelques cailles que je me proposais de l'envoyer; c'était un peu pour toi que j'étais allé à cette partie de plaisir, car je sais que tu adores le gibier.

— Mon pauvre petit Marcel!

— Pour ne pas être rencontré par mes amis, je m'étais éloigné très loin de la chasse.

« Le temps était splendide, et le calme de la forêt faisait revivre en moi bien des souvenirs.

« C'était là, où si souvent j'étais venu avec elle; là où, si souvent, nous étions dit notre mutuel amour! C'était là, dans la solitude des bois, sous la feuillée assombrie, que nous avions fait les plus doux rêves d'avenir.

« Et je me pris à songer à cette femme, à ce passé de bonheur. J'avais oublié la chasse et, rêveur, je m'étais assis dans l'ombre.

« Au loin, l'hallali et les aboiements prolongés de la meute se rapprochaient peu à peu de l'endroit où je rêvais.

« Quelques chasseurs préférant aussi tuer le lièvre passèrent à quelques pas de moi, le fusil à l'épaule, et je pensais que je n'étais pas seul à fuir le spectacle sanglant, qui allait avoir lieu tout à l'heure.

« Autour de moi j'entendais des coups de fusil, et je voyais tomber du ciel, les ailes ouvertes, les alouettes fugitives; j'entendais sous la feuillée la fuite affolée des lièvres et les lapins poursuivis par les chiens; et dans les arbres, une brise qui rafraîchissait mon front.

— Oh! la fatalité, cette chasse! murmura Marguerite en prenant sa tête à deux mains.

— Tout à coup je la vis, elle, appuyée au bras de d'Orthey! Ils se parlaient avec abandon, leurs visages se touchaient presque.

« Leurs chevaux tenus par la bride, allaient au pas, de cette allure de bête lasse que précèdent les longues courses.

« C'était donc encore la fatalité qui plaçait devant mes yeux cette femme que j'avais tant aimée, cette femme à laquelle je rêvais encore à cette heure.

« Comment se trouvaient-ils là tous deux?

« Le général qui était un peu parent de d'Orthey, les avait sans doute invités à cette partie de chasse... et ils étaient venus passer quelques jours à Versailles.

« D'Orthey y était sans doute venu pour me braver...

« En le voyant, je m'étais levé d'un bond...

« Il se retourna!

« Nos regards se rencontrèrent.

Délicieusement différent!



SI VOUS CUISEZ À LA MAISON

essayez ce dessert exquis!

Vous pouvez vous attendre à des éloges quand vous servez cet appétissant Gâteau aux Pommes. Qui ne s'en régalerait pas? D'une riche couleur brun doré avec cette saveur exquise qu'assure invariablement l'usage de la nouvelle Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite!

Vous pouvez toujours compter sur la Fleischmann pour une action rapide et des résultats supérieurs. Achetez-en une provision pour un mois, elle se conserve des semaines dans l'armoire sans réfrigération. Demandez la Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite!

Appétissant GÂTEAU aux POMMES

RECETTE QUI ÉPARGNE DU TEMPS—DONNE 2 GÂTEAUX

Mesurez dans un bol 1/2 tasse d'eau tiède

1 c. à thé de sucre granulé

et brassez jusqu'à dissolution du sucre.

Saupoudrez-y le contenu d'une enveloppe de Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite.

Laissez reposer 10 minutes, et ENSUITE brassez bien.

Dans l'intervalle faites chauffer 1/2 tasse de lait.

Retirez du feu et incorporez-y en brassant 1/4 tasse de sucre granulé

1/2 c. à thé de sel

3 c. à soupe de shortening

Laissez tiédir. Incorporez-y 1 tasse de farine à pain tamisée une fois, brassez jusqu'à consistance lisse. Ajoutez le mélange de levure et 1 oeuf bien battu.

Battez bien, puis incorporez 2 1/2 tasses de farine à pain tamisée une fois.

Déposez sur planche légèrement farinée et pétrissez légèrement jusqu'à ce que la pâte soit lisse et élastique. Mettez dans un bol graissé et badigeonnez le dessus avec beurre ou shortening fondu. Couvrez la pâte et mettez-la à la chaleur, à l'abri des courants d'air. Laissez lever au double du volume. Aplatissez la pâte et partagez-la en 2 portions égales; formez en des boules rondes.

Abaissez les morceaux au rouleau pour leur donner une forme oblongue et placez-les dans des tôle-frites graissées mesurant environ 7" x 11".

Graissez le dessus, couvrez et laissez lever au double du volume. Pelez, enlevez les coeurs et coupez en sections minces 8 pommes.

Parsemez le dessus de la pâte avec

1/4 tasse de sucre granulé

et enfoncez-y légèrement les morceaux de pommes les uns contre les autres, le côté arrondi vers le haut.

Mélangez 1 tasse sucre granulé,

1 1/2 c. à thé cannelle moulue,

et saupoudrez sur les pommes.

Couvrez et laissez lever environ 1/2 heure.

Cuisez à four modéré (350°F.) environ

une heure. Servez chaud, avec beurre.





**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRES LUCE
@I-Inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO «A».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P. Q.

«Alors aussitôt, je le vis, comprends-tu? je le vis enlacer celle que j'aimais encore follement!

—Alors... alors! tu as tué cet homme? s'écria Marguerite.

—Oui; comme il passait près de moi tenant Olga dans ses bras, toute la haine que j'avais éprouvée pour d'Orthey s'est réveillée, j'ai vu trouble... je l'aimais tant encore, cette femme!... Alors, sans me rendre compte de l'acte que j'allais commettre, j'ai épaulé mon fusil... et j'ai tiré sur cet homme comme sur une bête fauve.

«Il tomba...»

«Olga poussa un cri déchirant... et pendant que je m'enfuyais, je l'entendis appeler au secours.

«Je revins chez moi, affolé, brisé, anéanti, le visage couvert d'une sueur glacée.

«Une angoisse terrible envahit bientôt mon esprit.

«M'avait-elle vu? m'avait-elle reconnu? me livrerait-elle à la justice?

«Oh! alors, je serais perdu... perdu...»

«Et pendant tout le jour je restai couché, en proie à une fièvre violente.

«Puis, peu à peu, le calme se rétablit, l'espoir revint.

«Personne ne m'avait vu sortir, personne ne m'avait vu rentrer; peut-être pourrais-je cacher mon crime. Oh! quelle horrible journée!

«Le soir, comme je me rendais à la pension, je rencontrais un de mes camarades qui me dit:

—Sais-tu que d'Orthey est mort, victime, paraît-il, d'un accident de chasse!... Il a été tué roide.

«Accident de chasse... avait-il dit. Mais alors, je ne serais ni soupçonné, ni inquiété.

«Et pendant une minute je savourai ma vengeance.

«Le soir, au cercle, il ne fut question que de cette mort, mais la pensée qu'elle était le résultat d'un crime ne vint à l'esprit de personne.

«Aussi rentrai-je chez moi plus tranquille.

«Le lendemain matin, comme j'allais sortir, mon ordonnance ma remit une carte.

«Sur cette carte je lus:

«Urbain Perceval, banquier, rue Lafayette.»

«Je connaissais cet homme; j'avais plus d'une fois eu recours à sa bourse et il m'avait consenti certains prêts. Je n'étais pas entièrement libéré vis-à-vis de lui et je pensai qu'il venait me proposer un règlement définitif.

«Je le reçus donc sans hésitation.

«Mais en l'apercevant mon coeur se serra et, instinctivement, je pressentis qu'il s'agissait de choses graves.

«Il s'assit en face de moi et, pendant quelques instants, me regarda avec une audacieuse instance.

«—Vous étiez à la chasse, monsieur.

«—Mais...»

«—Et vous avez assassiné le lieutenant d'Orthey, le mari d'une femme que vous avez éperdument aimée, autrefois.

«—Mais vous êtes fou, monsieur.

«—Inutile de nier; j'étais là, à quelques pas de vous seulement, quand le crime a été commis. J'aurais pu vous faire arrêter immédiatement, vous remettre entre les mains de la justice; je ne l'ai pas fait et vous ai laissé fuir. Mais dès à présent vous êtes à ma merci et vous m'aidez, malgré vous, à atteindre le but que je poursuis.

«J'étais anéanti.

«Perceval ajouta:

«—Et ce but, en deux mots, le voici: écoutez-moi bien: J'aime éperdument votre soeur, la belle Marguerite de Kérandalle, et je veux l'épouser.

«Je ne pouvais lui répondre, je le regardais, hébété et tremblant. Je sentais monter en moi des accès de folie, et un instant, j'ai pensé redevenir, une fois encore, un assassin. Je m'élançai, les bras tendus, pour étrangler ce misérable qui osait mêler ton nom à tant d'infamie.

«Lui, impassible et souriant, me bravait. Je voyais luire dans ses yeux des éclairs, et une expression de sauvage triomphe passait sur sa physionomie.

«Il reprit:

«—J'étais là... j'ai tout vu. Je sais que vous êtes coupable et je puis vous faire arrêter tout à l'heure.

«—Mais je vous répète, monsieur, vous êtes fou.

«—Je vous répète, à mon tour, qu'il est inutile de nier plus longtemps. Et quand on saura quelle passion vous éprouviez pour la femme que d'Orthey vous a prise, votre culpabilité ne sera mise en doute par personne, et tout au plus vous accordera-t-on des circonstances atténuantes. Mais vous serez certainement condamné, dégradé et envoyé au bagne, quelle que soit l'indulgence du jury.

«Il parlait encore que je ne l'entendais plus depuis longtemps. Ecroulé sur un siège, le visage couvert d'une sueur glacée, je ne trouvais pas une parole pour me défendre... pas un mot ne pouvait sortir de ma gorge en feu.

«Il se leva et se dirigea vers la porte.

«Alors, seulement, je me sentis envahi par une crainte irréflective et instinctive; j'eus peur. J'avais lu dans les yeux de cet homme ma condamnation... Je me sentis perdu, irrévocablement perdu. Incapable de nier plus longtemps le crime que j'avais commis, je songai à mon père, à toi, à notre nom déshonoré, et je lui dis:

«—Que faut-il faire? Qu'exigez-vous de moi? Je suis prêt à tout.

«—Vous allez, me dit-il, signer cette déclaration.

«Je lus:

«Je suis l'assassin du lieutenant d'Orthey.»

«Et il ajouta:

«—Maintenant signez.

«—Jamais!... Jamais!...»

«—Si vous ne signez pas je vous dénoncerai en sortant d'ici, reprit-il d'un ton calme.

«—Et si je signe?

«—Vous ne serez pas inquiet... pourvu toutefois que Marguerite paye, de sa main, votre dette de sang.

—Alors? demanda la jeune femme.

—Alors... J'ai signé.

—C'est bien, dit Marguerite; je te sauverai.

IV

ELLE le sauva.

Le lendemain même Urbain Perceval fut informé par le comte de Vineuil que Marguerite l'acceptait pour épouse.

C'en était fait de sa vie dont, sans hésitation aucune, elle faisait à Marcel le sacrifice.

Il fut convenu que la bénédiction nuptiale leur serait donnée au château de l'Etang-Ville.

Perceval chercha à combattre cette détermination, mais il se heurta à la volonté inébranlable de Mme de Kérandalle.

Cela le contraria beaucoup; il avait rêvé, à la Madeleine, une noce splendide à laquelle auraient assisté toutes les célébrités de Paris.

Et, par un caprice qu'elle se refusait à justifier, Marguerite détruisit tous ces brillants projets.

Il dut se soumettre.

Quelques jours après, Marguerite partit à l'Etang-Ville accompagnée par le comte de Vineuil et Luce. Marcel, lui, avait regagné Versailles, le coeur soulagé d'un grand poids.

Le mariage devait être célébré au printemps.

Marguerite passa ces derniers mois de liberté, enfermée à l'Etang-Ville, vivant dans le recueillement et la prière, offrant à Dieu, chaque jour, son sacrifice.

Mais son courage menaçait parfois de sombrer, et elle voyait avec effroi venir le moment où elle deviendrait la femme de Perceval.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Mais, ma chérie, je ne serai absent que deux jours... Je n'ai pas besoin de toutes ces choses pour évoquer votre souvenir!...

Puis une autre crainte la remplissait d'anxiété.

Perceval n'avait point remis au comte de Vineuil la terrible déclaration signée par Marcel, déclaration qui le condamnait et le tenait toujours à la merci du banquier.

Et cette déclaration, Marguerite voulait tenter de se la faire remettre.

Un matin elle partit pour Paris et se fit annoncer chez Perceval.

En lisant sur la carte qui lui fut présentée le nom de sa future femme, Perceval eut peur.

Aurait-elle résolu de reprendre sa parole ?

De suite, il la fit introduire dans son cabinet.

— Monsieur, dit-elle d'un ton un peu hautain, vous devez être surpris de me voir ici, en un moment où vous m'attendez si peu.

— Je suis toujours heureux de vous voir, madame.

Elle s'inclina en souriant tristement et continua :

— Le moment de notre mariage approche et vous n'avez pas encore tenu votre engagement ; vous ne m'avez pas encore remis la déclaration signée par mon frère.

— Je vous la donnerai le jour même de notre mariage à la mairie.

— Mais, monsieur, c'est tout de suite que je la demande, fit doucement Marguerite, et je ne quitterai pas cette maison avant que vous me l'avez remise.

— Je ne puis accéder à ce désir.

— Vous n'agissez pas en galant homme, monsieur.

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?

Elle haussa dédaigneusement les épaules.

Et elle répondit :

— Certes la confiance ne règne pas entre nous et ne régnera jamais. Le pacte que vous avez conclu, le prix que vous exigez pour payer votre silence, font que je ne puis que vous redouter et qu'il m'est impossible de croire à votre parole.

— Mais, une fois cette déclaration remise, qui me prouve que vous tiendrez quand même votre serment ?

— Quand je fais un serment, je le tiens, monsieur, fit Marguerite, hautain et dédaigneuse. Les Vineuil et les Kérandalle ne transigent pas avec leur conscience ; ils sont esclaves de la foi jurée.

Ebloui, il la regardait avec extase.

Vêtue de deuil, jamais Marguerite ne lui avait paru aussi belle, aussi séduisante. Il tendit les mains vers elle, comme pour l'étreindre ; mais devant le calme et hautain visage de Mme de Kérandalle, il recula et jeta sa tête dans ses mains.

— Vous êtes une sirène ; vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, tout, tout, dit-il très bas. Pour vous être agréable, je suis prêt à tout.

Il était sincère ; le viveur avait complètement disparu, et il ne voyait plus, n'aimait plus que Marguerite.

Il se leva, ouvrit un coffre-fort et prit, dans un tiroir secret, une enveloppe qu'il tendit à la jeune femme.

— Ouvrez et lisez, dit-il.

D'un regard troublé elle parcourut les quelques lignes signées par Marcel ; et, défaillante, elle dut s'appuyer à un meuble pour ne pas tomber.

Elle était restée debout devant cet homme qui, bientôt, serait son maître. Et en ce moment de si grande douleur elle sentait ses jambes trembler.

Elle s'assit et, pendant quelques instants, demeura silencieuse, froissant dans ses mains crispées le papier fatal qui les condamnait tous à un irrévocable malheur. Puis, l'approchant de la flamme du foyer, elle le brûla.

Longtemps, elle regarda les flammes s'élever, puis s'éteindre ; et quand il ne resta plus que des cendres, elle se leva.

— Vous avez tenu votre parole, je

tiendrai la mienne, monsieur. Dans deux mois, au commencement d'avril, je serai votre femme. Mais, avant que notre union soit consacrée, je veux vous dire le fond de ma pensée.

« Je ne vous aimerai jamais... jamais... Je porte le deuil d'un homme qui fut mon seul amour, qui sera toujours l'unique pensée de ma vie.

Perceval devint livide.

— Je ne vous aimerai jamais, reprit Marguerite, parce que c'est un mariage forcé que je vais contracter avec vous et que je cède à une pression indigne d'un honnête homme.

« Voilà, monsieur, ce que je tenais à vous dire »

— Vous m'aimez... Je suis sûr que vous m'aimez...

— Jamais ! Entre vous et moi est creusé un abîme que rien ne pourra combler.

Elle se leva. Il la reconduisit jusqu'à l'antichambre.

Et longtemps il resta derrière les rideaux pour la regarder s'éloigner.

Puis, triste, il revint à son bureau.

N'était-ce pas folie d'épouser cette femme ?

Mais elle était si belle !

Jamais il n'avait aimé que Marguerite. Les autres femmes rencontrées sur sa route ne lui avaient inspiré que des caprices passagers ; il n'en avait aimé aucune.

Mais Marguerite lui était apparue, et tout de suite il l'avait adorée.

Et cet amour insensé, cette fièvre dévorante lui faisaient peur.

Il était riche, très riche. En un jour il traitait de nombreuses affaires, qui toutes étaient heureuses. Il avait un hôtel princier, de nombreux valets, un personnel soumis. Et cependant, depuis qu'il avait rencontré Marguerite, il n'était pas heureux ; le poids des affaires lui était plus lourd.

Pour arriver jusqu'à elle, il avait sauvé Marcel, qu'il eût livré sans pitié si elle avait refusé de devenir sa femme.

Chaque jour il se rendait au boulevard Malesherbes devant l'hôtel où elle habitait, et d'un oeil jaloux il suivait la silhouette de la jeune femme derrière la guipure des rideaux.

Il reconnaissait bien sa taille élancée, sa démarche fière. — Et il la suivait dans la rue, se cachant comme un voleur pour éviter qu'elle l'aperçût.

Et encore maintenant que leur union était décidée, il n'attendait pas que le jour où il était admis à faire sa cour vînt, et il se rendait à l'Étang-Ville dans le seul espoir d'apercevoir de loin la jeune femme.

Pour plaire à cette femme, il était capable de tout faire, de tout entreprendre, capable peut-être de devenir honnête.

Devenir honnête !... Le pouvait-il encore, maintenant qu'il était pris dans un engrenage d'affaires plus ou moins louches qui, d'un jour à l'autre, pouvait le broyer à tout jamais ?

Un petit coup sec frappé à la porte le tira de sa rêverie.

Un garçon de bureau lui remit la carte d'un visiteur.

Perceval jeta les yeux sur le carton satiné que le valet lui tendait et lut un nom qui le fit tressaillir.

— Que diable me veut Blockmann ? murmura-t-il, et il donna ordre de l'introduire.

Un homme d'une quarantaine d'années parut.

— Bonjour, mon commandant. Quel bon vent vous amène aujourd'hui ?

— Je passais de votre porte et je suis monté.

— Rien de nouveau ?

— Rien.

Le commandant Blockmann était israélite. Intelligent, il était sorti un des premiers de l'École de guerre et avait été classé à l'état-major général de l'armée où il travaillait à la mobilisation.

Décoré très jeune, un avenir brillant s'ouvrait devant lui.

Marié depuis peu à la fille d'un riche industriel, il menait joyeuse vie, aimant les femmes et les chevaux et désertant souvent le domicile conjugal.

Grand, de belle tournure, il avait vraiment très grand air.

Mais la dot de sa femme, dot qui cependant lui assurait un revenu annuel de quarante mille francs, ne lui suffisait pas ; et ce viveur effréné contractait des dettes très importantes, faisait des dupes nombreuses.

En dehors du ministère, où il faisait son service avec ponctualité, Blockmann passait son temps sur les champs de courses et dans les tripots à la mode, et partout il jouait gros jeu.

C'est là que Perceval l'avait connu.

Rapidement, les deux hommes devinrent des amis intimes et inséparables.

— Tu me vois tout troublé, dit enfin Perceval ; si tu étais arrivé quelques minutes plus tôt, tu aurais vu ma fiancée : elle sort d'ici.

— Tiens !... serait-ce cette belle brune que je viens de croiser sur la porte ?

— Elle-même.

— Ah ! ah ! Mes compliments, mon cher. Elle est charmante. Alors il est bien entendu, bien arrêté que tu te maries ?

— C'est conclu.

— Singulière idée ; nous étions si tranquilles, ici, dans ton hôtel !

— Je fais une fin. Comment trouves-tu ma future femme ?

— Superbe, bien qu'un peu austère dans ses vêtements de deuil... Elle ressemble un peu à ta soeur Ursule.

— Ne compare pas Marguerite à Ursule, je t'en prie. Marguerite a vingt-huit ans, tandis qu'Ursule en a quarante-cinq ; c'est là une sérieuse différence, je suppose.

— Mais je ne parle que du costume de Mme ta fiancée, et je me borne à constater que cette tenue ressemble un peu à celle de ta soeur.

Perceval ne releva pas cette observation puis, changeant de sujet, il demanda avec une certaine pointe d'inquiétude :

— Là-bas, rien de nouveau ?

— Rien. Pourtant je commence à constituer certain dossier qui nous sera payé cher si je parviens à le compléter... Dans quelques jours je te parlerai de ça.

— Oui, oui, dans quelques jours, d'autant plus qu'aujourd'hui je n'ai guère de temps à t'écouter.

— Bah ! Tu es amoureux à ce point ?

— Oui, amoureux à en devenir bête.

— Enfin, qui épouses-tu ?

— La veuve du capitaine de Kérandalle.

Blockmann parut chercher pendant quelques instants dans ses souvenirs, puis il dit :

— Ah ! j'y suis ! J'ai beaucoup connu autrefois le capitaine de Kérandalle. N'a-t-il pas péri dans un naufrage ?

— Oui. Le navire qui le portait s'est éventré sur un rocher et a coulé à pic. Tout l'équipage et 325 passagers ont été engloutis.

— Mais il y a au moins quatre ans de cela ; c'est déjà de l'histoire ancienne.

— Et pourtant les journaux en ont parlé assez longtemps.

— Alors tu épouses la veuve de ce malheureux Kérandalle ?

— Elle-même.

— Je te souhaite d'être heureux et d'avoir beaucoup d'enfants, Puis, après un silence, il reprit :

— Je suis de la noce, je suppose ?

— Comment donc ! Tu seras un des premiers invités.

— Et où te maries-tu ?

— Au château de l'Étang-Ville.

— Parfait ! Tu imites les grands seigneurs ; comme eux, tu te marieras sans doute à minuit, dans la chapelle du manoir. Tiens, laisse-moi rire à mon aise... Je ne te vois pas en frac, en gilet et gilet blanc donnant le bras à ta belle

ROYAL SCOT

RESERVE HIGHLAND WHISKY



HIRAM WALKER & SONS LIMITED

DISTILLATEURS DE FAMEUX WHISKIES DEPUIS PLUS DE 90 ANS

Inquiété par vos FAUSSES DENTS qui glissent, vous irritent ?

Ne soyez plus ennuyé par un dentier glissant qui se déplace, branle, tombe même parce que désajusté, et ce, lorsque vous mangez, parlez ou riez. Saupoudrez seulement un peu de PASTEETH, sur vos fausses-dents. Cette poudre agréable assure une remarquable sensation de sécurité et de confort en faisant adhérer votre dentier plus fermement. Pas de goût gommeux, pâteux ou sensation du genre. Elle est alcaline (non acide). Procurez-vous PASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

DEPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien



Elixir Tonique Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 S.-Paul Ouest, Montréal. B

Si vous avez aux alentours de Montréal... PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à **ROMEO AUGER**

CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal



Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**



LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE

Les personnes maigres engraisent de 5, 10, 15 liv.

Recouvrez entrain, énergie, vigueur

Quelle transformation! Les os ne paraissent plus, les chairs s'affaiblissent, le visage s'arrondit, plus de cou émacié; disparu cet air de squelette ambulante. Des milliers de jeunes filles, hommes et femmes qui ne pouvaient engraisser sont fiers aujourd'hui de leur belle apparence. Ils attribuent ce résultat à Ostrex qui revivifie et renforce. Contient ingrédients, stimulants, fortifiants, fer, vitamine B1, calcium pour enrichir le sang, améliorer l'appétit et la digestion et mieux faire profiter de la nourriture; fait gagner du poids. Ne craignez pas de trop engraisser. Cessez quand vous aurez rattrapé les 5, 10, 15 ou 20 livres nécessaires pour atteindre la normale. Coûte peu. Nouveau format d'essai seulement 60c. Essayez les fameux comprimés-toniques Ostrex pour recouvrer vigueur et poids. Toutes pharmacies.

Avant d'oublier...

Abonnez-vous-y...

dès aujourd'hui!

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	\$3.50	1 an.....	\$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

veuve... Quelle farce, tout de même! Mais est-il bien vrai que tu te maries? N'est-ce pas une blague?

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai et je te défends de te moquer de moi. En voilà une idée! Tu t'es bien marié, toi, et encore avec une blonde fadasse, tout édentée.

Blockmann ne riait plus. Cette sortie de Perceval l'avait froissé profondément.

Il haussa les épaules et dit:

— Tu n'as jamais compris la plaisanterie, mon cher.

— Dame, quand tu la pousses trop loin...

— Marie-toi, puisque tu le désires. Quant à moi, si c'était à refaire, crois bien que je ne me mettrais pas dans les griffes d'une belle-mère avare et méchante; je resterais garçon, j'en ai assez du conjugo.

— Avec tes seuls appointements, tu n'aurais pas fait florès.

— J'aurais été plus sage, voilà tout, et aussi plus scrupuleux. Tu me comprends et je n'ai pas besoin de t'en dire plus long, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Je sais ce que parler veut dire. Il faut être prudent: les murs ont des oreilles.

Perceval se leva et, d'un mouvement brusque, soulevant une portière, il s'assura que la porte qu'elle recouvrait était hermétiquement fermée.

— Nous sommes seuls, dit-il. Mais, enfin, je préfère parler d'autres choses. D'ailleurs voici l'heure de l'apéritif. Partons.

Le banquier jeta sur ces épaules une pelisse fourrée et sortit accompagné de Blockmann.

Le temps était froid; la bise du Nord soufflait glaciale.

Les trottoirs et la chaussée étaient glissants.

Perceval avait passé son bras sous celui de Blockmann, et tout en causant les deux hommes arrivèrent rue de Rivoli.

— Tiens, si nous allions demander à déjeuner à Ursule? dit Urbain; il fait beau. Allons-y en nous promenant. Personne ne t'attend chez toi?

— Personne. Quand je ne suis pas rentré à onze heures ma femme et mon honorable belle-mère déjeunent en tête à tête.

— Eh bien! alors, viens.

Tout en causant ils arrivèrent au numéro 114 de la rue d'Assas.

Ursule habitait, en face du couvent des Visitandines, un petit hôtel très confortable. Deux domestiques la servaient.

— Nous voici arrivés, dit Perceval. Ma soeur va être agréablement surprise.

— Qui sait? Peut-être va-t-elle, au contraire, nous faire triste mine, elle qui n'aime pas qu'on la dérange dans ses petites habitudes. Puis nous allons faire crier son affreux perroquet et effrayer Coco et Toto, ses deux chats favoris.

— Mais non, mais non, Ursule est très sociable et aime le monde; elle nous recevra certainement très bien. Sois sans inquiétude.

— Alors, allons-y.

Ils pénétrèrent dans une vieille maison de la rue D'Assas, et gagnant une vaste cour plantée d'arbres, ils s'arrêtèrent devant un petit hôtel fort coquet.

Perceval poussa une grille et sonna. Bientôt une bonne vint ouvrir.

— Mlle Ursule est-elle sortie? demanda Urbain.

— Mademoiselle est chez elle; vous pouvez monter, répondit la domestique.

Au premier étage, immobile sur le seuil de sa chambre, Ursule les attendait, le sourire aux lèvres.

Mais en apercevant Blockmann elle fronça légèrement les sourcils.

— Je te présente un ami, dit Perceval. Je lui ai beaucoup vanté ton fameux vin blanc... et nous venons te demander à déjeuner. Du reste, tu n'as

pas à te gêner, puisque tu connais Blockmann, le commandant, attaché au ministère de la guerre.

Ursule cligna ses lourdes paupières et leva sur le visiteur ses yeux d'un gris un peu verdâtre, pleins de malice.

Petite, d'une maigreur de squelette, elle inspirait à première vue une répulsion profonde, une impression de crainte qu'on ne pouvait surmonter et qu'on n'aurait su s'expliquer. De lourds bandeaux noirs encadraient un visage sévère coupé, déjà, de rides profondes.

On sentait, en la voyant, que cette femme à peine âgée de quarante-cinq ans avait connu les privations et la gêne. En son jeune âge elle n'avait pas toujours été heureuse; mais elle avait courageusement travaillé et était parvenue à amasser ce qu'elle possédait aujourd'hui: une vingtaine de mille livres de rentes.

Encore maintenant Ursule jouait à la Bourse et suivant à la lettre les conseils que lui donnait son frère, elle augmentait sans cesse le chiffre de plus en plus respectable de ses revenus.

Elle vivait en cet hôtel, qu'elle avait récemment acheté, seule avec ses deux domestiques, serviteurs dévoués qu'elle avait fait venir des environs de Blois. Coco et Toto, ses chats, deux magnifiques angoras, couchés nuit et jour sous l'édredon, et M. Patchouli, un perroquet criard, composaient l'entourage intime de la vieille fille.

Patchouli était le meilleur ami d'Ursule. Avec lui elle partageait son dessert, engageait de longues conversations.

Aussi, pour plaire à Ursule, fallait-il d'abord gagner les bonnes grâces de Patchouli.

— Voilà l'enfant de la maison, dit Urbain en désignant à Blockmann le perroquet juché sur son perchoir; il nous examine, attentivement avant de nous dire un bonjour amical.

— Il n'aime pas les visites et ne parlera sans doute pas aujourd'hui, dit

Ursule en offrant un siège au commandant.

Patchouli, immobile sur son perchoir, fixait le commandant de son petit oeil rond, d'un vert glauque, pointillé de noir.

Ursule continua:

— Décidément il ne vous aime pas; il ne vous aimera peut-être jamais.

Interdit, Blockmann ne répondit pas.

La vieille fille, se tournant vers Urbain, dit:

— Et ton mariage, où en est-il?

— Ça marche.

— C'est bien décidé, tu te maries?

— Bien décidé.

— Tu fais une bêtise, une grosse bêtise.

— Ça, c'est mon affaire, Je ne puis cependant pas toujours rester garçon.

— Je suis bien restée vieille fille, moi! Et je ne m'en porte pas plus mal, au contraire; je fais ce que je veux et n'ai qu'à penser à moi.

— Oh! toi... toi...

— Enfin, puisque tu l'as décidé.

Ursule n'était pas contente. Connaissant le caractère léger de son frère, elle ne le voyait pas sans une certaine appréhension épouser Mme de Kérandalle.

Et puis, elle détestait la noblesse, toute cette race aristocratique dont elle n'était pas. Elle haïssait les enfants, le monde et les hommes. Sa seule tendresse était pour ce frère qu'elle n'avait presque jamais quitté. Déjà, elle vouait à la fiancée d'Urbain une haine profonde, fait de jalousie et d'envie; elle serait jeune, celle-là, protégée par Urbain, adorée par lui, la maîtresse partout. Et puis l'enfant, cette petite Luce, qui viendrait prendre au foyer une place usurpée, elle la haïssait aussi et de toute son âme.

Pendant le déjeuner, Ursule garda un sombre silence, fixant de temps à autre ses regards scrutateurs sur Blockmann, cet intrus.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Mince alors! J'espère que ce n'est pas un autre chagrin d'amour, car dans ce temps-là, elle pleure sur toutes les lettres!

Elle avait horreur des juifs en général, et du commandant en particulier : sa figure d'oiseau de proie lui faisait peur.

Souvent, en pensant aux relations existant entre Urbain et Blockmann, était venue à son esprit une pensée monstrueuse qu'elle s'efforçait de rejeter bien vite. Blockmann lui semblait un homme sans scrupule et sans conscience, capable de tous les crimes et elle redoutait son influence sur Perceval.

Mais, après tout, sans doute se trompait-elle. La race juive, comme toutes les races, peut enfanter des criminels; rien de particulier ne la distingue des autres. Malgré son âpreté au gain, le juif est honnête.

Blockmann, elle le savait, était d'une grande intelligence. Sorti un des premiers de l'école de Guerre, il avait passé commandant au choix et tout jeune encore.

Et c'était justement cette intelligence brillante, cet astuce, cet empire que les esprits forts exercent sur les insouciantes, qu'elle redoutait pour Urbain.

Perceval était une nature molle, facile à entraîner, pour peu qu'il s'agît de gains importants à réaliser.

Aimant la grande vie, le jeu, les femmes, il se laissait facilement entraîner à des dépenses exagérées qui, en peu de temps, pouvaient le conduire à la ruine.

Le déjeuner s'acheva presque triste, à peine égayé seulement par Patchouli qui, décidé maintenant à tout braver, s'était glissé dans la salle à manger, et très gaillard s'était perché sur l'épaule d'Ursule. Les espiègleries de l'oiseau et ses chansons un peu bruyantes avaient ramené un peu de gaieté parmi les convives.

Et quand les deux hommes quittèrent la maison de la rue d'Assas, ils étaient au mieux avec Patchouli qui les avait fort égayés.

Tout en causant ils descendirent la rue d'Assas et gagnèrent le boulevard St-Germain.

Blockmann devait être à son bureau vers trois heures; aussi pressaient-ils le pas tous deux.

— Je te quitterai au ministère, dit Blockmann. Va demain à l'ambassade d'Allemagne; peut-être y aura-t-il du nouveau.

— Ah! non, par exemple; ce serait trop me compromettre. Il vaut mieux que ces messieurs viennent rue Lafayette.

— Au fait, tu as raison; il faudra leur écrire dans ce sens.

— On leur écrira.

Comme ils se serraient la main avant de se séparer, un jeune lieutenant de hussards passa, qui les couloya presque.

— Tiens, Marcel de Vineuil, dit Urbain en saluant le jeune homme, enchanté de vous rencontrer.

Marcel, très pâle, s'était arrêté brusquement. En apercevant le commandant, il le salua correctement et se disposa à passer outre.

— Le commandant se rend au ministère; restez donc quelques instants avec moi, lieutenant: nous avons à causer. Et aussitôt il ajouta:

— A propos, savez-vous que j'ai vu votre sœur, Mme Marguerite.

En entendant prononcer ce nom si cher, le jeune homme devint d'une pâleur de cire et ses mains eurent un léger tremblement.

— Ah! vous avez vu Mme de Kérandalle? dit-il très bas.

— Oui; et maintenant, nous sommes au mieux.

Puis il continua:

— Mais si vous êtes pressé, je ne veux pas vous retenir plus longtemps; peut-être vous attend-on au ministère?

— En effet, je me rends au ministère.

— Pour affaire de service?

— Non, monsieur; pour demander mon déclassement.

— Vous voudriez quitter Versailles?

— Oui. Je voudrais m'exiler très loin, pour tâcher d'oublier, fit Marcel avec une expression de mélancolie et de tristesse profondes.

— Je comprends ça. A Versailles tout vous rappelle ce malheureux d'Orthey et cette magnifique Olga. A propos, qu'est-elle devenue?

— Je l'ignore tout à fait.

— Bah! mais, alors, vous n'en étiez pas très amoureux?

— Il y a des moments dans la vie où tout s'écroule, tout se brise, dit Marcel; et je subis en ce moment ce cataclysme moral.

« Je ne sais trop comment je vis, aussi voudrais-je m'isoler, mettre la mer entre la France et moi, m'en aller loin et ne jamais revenir.

— En voilà une idée! Vous n'avez plus rien à craindre, l'affaire est enterrée. Les journaux qui ont relaté la mort de d'Orthey l'ont présentée comme un accident de chasse, et l'idée d'un crime n'est jamais venue à la pensée de personne. Moi seul pouvais vous perdre; j'étais là quand vous avez tiré sur ce malheureux, sans pitié et sans aucune hésitation.

— Elle aussi sait, elle aussi connaît mon crime; en s'enfuyant elle a fixé ses regards sur les miens. Mais je la connais, elle; elle gardera ce secret pour elle seule; toujours, pour éviter tout scandale. Elle me maudira, mais elle m'absoudra... peut-être me pardonnera-t-elle, sachant que j'étais fou. Mais je ne la reverrai plus. Hier elle a quitté Versailles pour toujours. Où est-elle allée? Je l'ignore.

Ils marchaient lentement côte à côte. Marcel, la tête droite, gardait une allure lasse; ses épaules semblaient voûtées davantage et ses grands yeux clairs, d'un bleu de turquoise, étaient noyés, rougis par les insomnies d'interminables nuits.

A cette heure les passants étaient rares en ce quartier aristocratique. Seuls, des équipages se croisaient, nombreux, emportant vers le Bois les heureux de la terre, les favorisés de la fortune.

La pensée du lieutenant de Vineuil était bien loin; et distraitemment, il regardait la Seine rouler ses flots sombres et agités.

Ils marchaient toujours, silencieux tous deux.

Urbain était gêné de ce pauvre garçon qu'il n'osait regarder et à qui il n'osait adresser aucune parole de consolation.

Il dit cependant:

— Vous n'avez plus rien à craindre: Mme de Kérandalle a déchiré, brûlé devant moi la déclaration que vous avez signée.

— Je sais cela, monsieur.

— Et vous gardez ce visage d'enterrement?

— Mais à quel prix lui avez-vous remis cette déclaration? A quel prix vous taisez-vous? fit Marcel d'un ton très bas. C'est toute sa vie que vous exigez d'elle, toute sa vie qu'elle devra passer avec vous et elle ne vous aime pas, elle ne vous aimera jamais!

— Des mots, tout ça... elle m'adorera.

— Vous ne connaissez pas Marguerite. Quand, une fois elle a donné son cœur, elle ne le reprend plus.

« Elle a aimé, elle aimera toujours celui qu'elle pleure... le vaillant de Kérandalle.

— C'est donc une romanesque, votre sœur?

— C'est une sainte: la noble femme se sacrifie pour me sauver. Vous n'avez donc jamais compris cela, vous? Vous n'aurez donc jamais pitié d'elle, de moi, de ce pauvre comte de Vineuil que mon forfait tue plus sûrement que les souffrances les plus cruelles? Serrez-vous donc toujours sans pitié pour ce vieillard? Oh! monsieur, ne craignez-vous pas que Dieu vous demande un jour compte de toute votre dureté de cœur?

THÉ ET CAFÉ "SALADA"

Qualité supérieure • Saveur délicieuse



L'ENSEIGNE DE LA
PLUS GRANDE INDUSTRIE
AUTOMOBILE DE G.-B.

MORRIS Oxford

L'auto la plus
avantageuse
du monde!



★ **En voici les raisons...** Cette nouvelle MORRIS OXFORD établit de nouveaux records, même pour MORRIS dont les standards de qualité sont les plus élevés du monde. Son nouveau moteur est plus puissant. Sa nouvelle carrosserie, plus spacieuse, a encore plus de grâce et d'élégance. Autres perfectionnements: suspension indépendante des roues avant, large siège avant, d'une pièce, changements de vitesse sur la colonne de direction... et bien d'autres améliorations qui font de la MORRIS OXFORD l'auto la plus avantageuse du monde.

Riley

POUR ROULEMENT IMPECCABLE
La voiture Riley est la préférée des automobilistes qui exigent à la fois le rendement, la beauté des lignes et le plus luxueux confort.

MG

VITESSE ET SÉCURITÉ
Rien de plus impressionnant que l'auto sport M.G. Ses succès à la course la classent dans une catégorie à part.

WOLSELEY MODERNISME ATTRAYANT

La réputation Wolseley repose sur deux facteurs importants... l'excellence de son moteur et la parfaite exécution de sa carrosserie.

NUFFIELD EXPORTS LTD — COWLEY — OXFORD — ANGLETERRE
Londres: 41 PICCADILLY W-1

Distributeurs autorisés dans le monde entier

DISTRIBUTEURS

TOLEDO MOTORS LTD., 2134 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, Qué.
SPORTS CAR CO., 1180, St-Antoine, Montréal, Qué.
JAMES L. COOKE MOTORS LTD., 2489, Bloor St. W., Toronto, Ont.
McNAUGHTON MOTORS LTD., 379, ave Notre-Dame, Winnipeg, Man.
OXFORD MOTORS LTD., 654, rue Burrard, Vancouver, C. B.

G.7

Dans ce numéro même du Samedi en page 20, paraît la première tranche de Notre Nouveau Feuilleton :

La Dette de Sang

par MAXIME VILLEMER

— Ma foi, vous me parlez là d'un Dieu que je ne connais pas et à qui je ne cherche pas à être agréable. Du reste, je suis convaincu que comme beaux-frères nous nous entendrons fort bien. J'épouserai votre soeur en avril; dans six semaines, je suis despotique, croyez-le bien. Et après vous retrouverez le calme et vous oublierez l'affaire; on ne sait rien et on ne saura jamais rien, que diable!...

— Mais moi je sais, monsieur, et ma conscience me juge plus sévèrement peut-être que ne l'eussent fait les hommes qui m'auraient sans doute accordé des circonstances atténuantes. Ma conscience, elle, ne m'en trouve aucune. Sans cesse elle m'accuse du sinistre crime commis là-bas, dans les bois de Mauvert. Et toujours elle me montre cet homme sans défense, assassiné lâchement, cette femme éperdue, fuyant, appelant au secours! Et si la justice des hommes ignore le drame et ne recherche pas le coupable, la justice de Dieu reprend ses droits et me condamne.

— Bah!... la conscience... en voilà un mot creux et vide de sens... mais c'est de la farce!...

Marcel le regarda avec une tristesse poignante.

Cet homme-là allait devenir le mari de Marguerite!

Et pour la seconde fois une pensée de suicide monta en son esprit. Il regarda la Seine, les flots noirs, la berge déserte et il pensa:

— Là je trouverais le repos... et ma soeur serait sauvée!

Comme s'il eût compris cette pensée, Urbain dit en ricanant:

— Le scandale serait tout aussi grand. Puis si votre soeur ne m'épousait pas, je dirais tout, et le nom des Vineuil, dont vous êtes si fier, serait à jamais déshonoré.

— Vous êtes un démon, fit Marcel, les yeux durs.

— Je suis un homme qui aime éperdument une femme et qui, pour en faire la compagne de sa vie, est décidé à tout... à tout... vous entendez... Dans notre siècle chacun ne reconnaît que la loi du plus fort; faites comme tout le monde et soumettez-vous.

Marcel tressaillit; un dégoût profond monta à ses lèvres. Très calme, sans ôter son képi, sans même y porter la main, se bornant à faire un léger signe de tête, il s'éloigna, abandonnant Urbain Perceval seul sur l'esplanade des Invalides.

Urbain ne remarqua point le mépris qui, pendant un instant, avait brillé dans les yeux ordinairement si doux de Marcel; et très content de lui, il regagna sa maison de banque.

V

Le jour même, après l'entrevue qui avait eu lieu entre elle et Perceval, Marguerite reprit le train pour Fécamp.

Le comte de Vineuil et Luce l'attendaient à la gare.

— Eh bien? demanda le comte, anxieux.

— J'ai déchiré la déclaration qui condamnait Marcel, dit-elle très bas.

— La déclaration... elle-même? car il faut tout redouter de cet homme.

— J'ai bien reconnu l'écriture de mon frère.

— Et ton mariage?

— Mon mariage aura lieu au commencement d'avril.

— C'est bien convenu?

— Oui, monsieur le comte; bientôt je serai la femme de cet homme.

— Et tu n'as pas essayé de le fléchir, de le faire renoncer à ce projet?

— Il n'a pas répondu à mes supplications.

Une voiture les attendait à la gare et devait les conduire au château de l'Étang-Ville, situé à une petite heure de Fécamp, dans un village ignoré et tranquille.

Il était à peine trois heures. Le soleil brillait, jetant sur la mer des lueurs incandescentes; la brise soufflait violemment depuis la veille, retardant l'embarquement des pêcheurs de sardines qui attendaient, anxieux, le moment propice pour détacher les amarres des barques se balançant dans la rade.

La voiture allait au pas, suivant des routes bien tracées, bordées de pommiers où tremblait le givre, puis elle gravit la montée conduisant au sommet de la falaise sur laquelle se dressait le vieux château de l'Étang-Ville.

Luce s'était presque endormie dans les bras de sa mère.

Assise à côté du comte de Vineuil, Marguerite était plongée dans ses rêveries.

Elle dit enfin:

— Je voudrais demeurer là, toujours... et quand je songe que, bientôt, il me faudra habiter Paris et vivre près d'un homme que je méprise, il me semble que je vais mourir.

Le vieillard ne répondit point. Il restait songeur, les yeux perdus vers le magnifique horizon qui se déroulait à ses yeux, contemplant la mer comme un feu sous les rayons du soleil.

Dans son égoïsme de père, le comte de Vineuil ne se préoccupait plus des soucis de Marguerite; ses moindres pensées tendaient vers ce fils qui était toute sa vie, sur lequel reposaient toutes ses espérances.

Marguerite avait anéanti, brûlé, détruit l'accablant témoignage!...

Et le vieux cœur du magistrat éprouvait un profond soulagement.

Marcel était sauvé!... sauvé!...

Et cette unique pensée emplissait le cœur de cet homme.

Peu lui importait Marguerite qu'il n'avait jamais aimée, qui ne lui avait jamais demandé conseil et qui, malgré ses observations, avait épousé Kérandalle.

Depuis ce mariage les liens qui les unissaient s'étaient quelque peu desserrés.

S'ils continuaient à vivre sous le même toit à l'hôtel du boulevard Malessherbes ou au château de l'Étang-Ville, c'était uniquement pour Marcel, pour Marcel que tous deux adoraient également et sur lequel ils reportaient toutes leurs tendresses.

Et en ce moment douloureux, alors qu'il eût été si doux de s'épancher, le silence obstiné du vieillard déchirait le cœur si droit, si généreux de Marguerite.

— Nous voici arrivés, dit Luce qui venait de s'éveiller; j'aperçois maman Thérésine sur le seuil de la grille. Bonjour, bonjour.

De la main elle fit un signe, agita son fichu de laine et, aidée par sa mère, sauta lentement à terre.

Puis elle cria de toutes ses forces: — Grand-maman Thérésine, grand-maman Thérésine!

A la grille du château une femme d'une soixantaine d'années, grande et élancée, se tenait immobile.

Les traits graves de son visage, ses vêtements de deuil, ses rides profondes, tout en elle attestait de grands chagrins.

Elle tendit les bras à Luce et la serra follement sur sa poitrine.

— Enfin, vous voici de retour, fit-elle en embrassant aussi Marguerite. Vous voici, et je suis consolée, votre départ m'avait tant attristée!

Elles restaient immobiles toutes deux, se regardant avec anxiété, semblant redouter les explications, les mutuelles confidences.

Lentement, pendant que le comte de Vineuil donnait ses ordres au cocher elles pénétrèrent dans le parc de l'Étang-Ville.

Le vent soufflait, très froid, dans les arbres dénudés, balayant les feuilles mortes qui jonchaient les allées profondes du parc.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Si Dédé t'aperçoit, tu es fichu... Et, du reste, ma mère que tu "adores" doit arriver d'un instant à l'autre...

Au bout d'une avenue bordée de hauts peupliers le château apparaissait avec ses balcons de pierre et ses statues à moitié rongées par la mousse et effritées par les siècles.

Dans cette antique demeure Marguerite avait vécu de longues années. Là elle était née; là elle avait recueilli le dernier soupir de sa mère; là elle avait aimé éperdument André de Kérandalle, jeune marin sans fortune, vivant ignoré et presque pauvre en compagnie de sa mère dans une petite maison peu éloignée du château de l'Étang-Ville.

Aussi était-ce là que se concentraient tous ses souvenirs; là, qu'elle eût souhaité vivre toujours et mourir!

Et devant Thérésine qui l'examinait en silence elle baissait les yeux, accablée.

— Alors, c'est arrêté, vous vous mariez? fit la vieille comtesse de Kérandalle, c'est donc vrai?

— Oui, ma mère... c'est vrai...

L'aïeule leva au ciel ses yeux lourds de pleurs et un sourire d'une indicible tristesse erra sur ses lèvres pâles.

— Et mon André sera oublié!... est oublié déjà, sans doute, dit-elle très bas.

— Oh! mère... mère... pouvez-vous croire que j'oublierai jamais André?... André, mon unique amour... ma seule pensée, dit-elle avec un accent de doux reproche et d'amertume profonde.

« Mais ne savez-vous donc pas que j'ai repoussé cette union autant que je l'ai pu? Ignorez-vous donc que si je me marie c'est que les événements sont plus forts que ma volonté, plus forts que mes intimes répugnances!... »

— Les événements! les événements!... je ne comprends pas. Ce n'est pas pour être riche que vous vous mariez, puisque vous l'êtes déjà. Alors quels sont ces événements auxquels vous faites allusion, ma fille?

— Ne me demandez pas cela, fit Marguerite les yeux mouillés de larmes; je ne pourrais vous le dire...

— Adieu; je ne vous interrogerai plus jamais.

Et, très grave, Thérésine s'éloigna.

Malgré les appels réitérés de Marguerite elle ne revint pas et se perdit dans la campagne.

Accablée, Marguerite traversa d'un pas rapide les immenses corridors du château et courut s'enfermer dans sa chambre.

Enfin elle était seule!...

Enfin elle allait pouvoir se recueillir!...

Il lui était impossible, maintenant, d'éviter ce mariage; elle avait donné sa parole à Perceval, au comte de Vineuil et à Marcel... à Marcel qu'il fallait à tout prix sauver.

Elle devait se sacrifier!...

Autour d'elle elle jeta un regard de désespoir farouche.

Au-dessus d'un meuble de Boule du plus grand prix le portrait d'André de Kérandalle semblait lui sourire.

C'était bien lui... avec ses grands yeux clairs, son visage allongé et énergique.

Et devant ce portrait elle s'agenouilla.

C'était comme un premier adieu qu'elle adressait à ce vaillant qui l'avait tant aimée et son cœur en était déchiré.

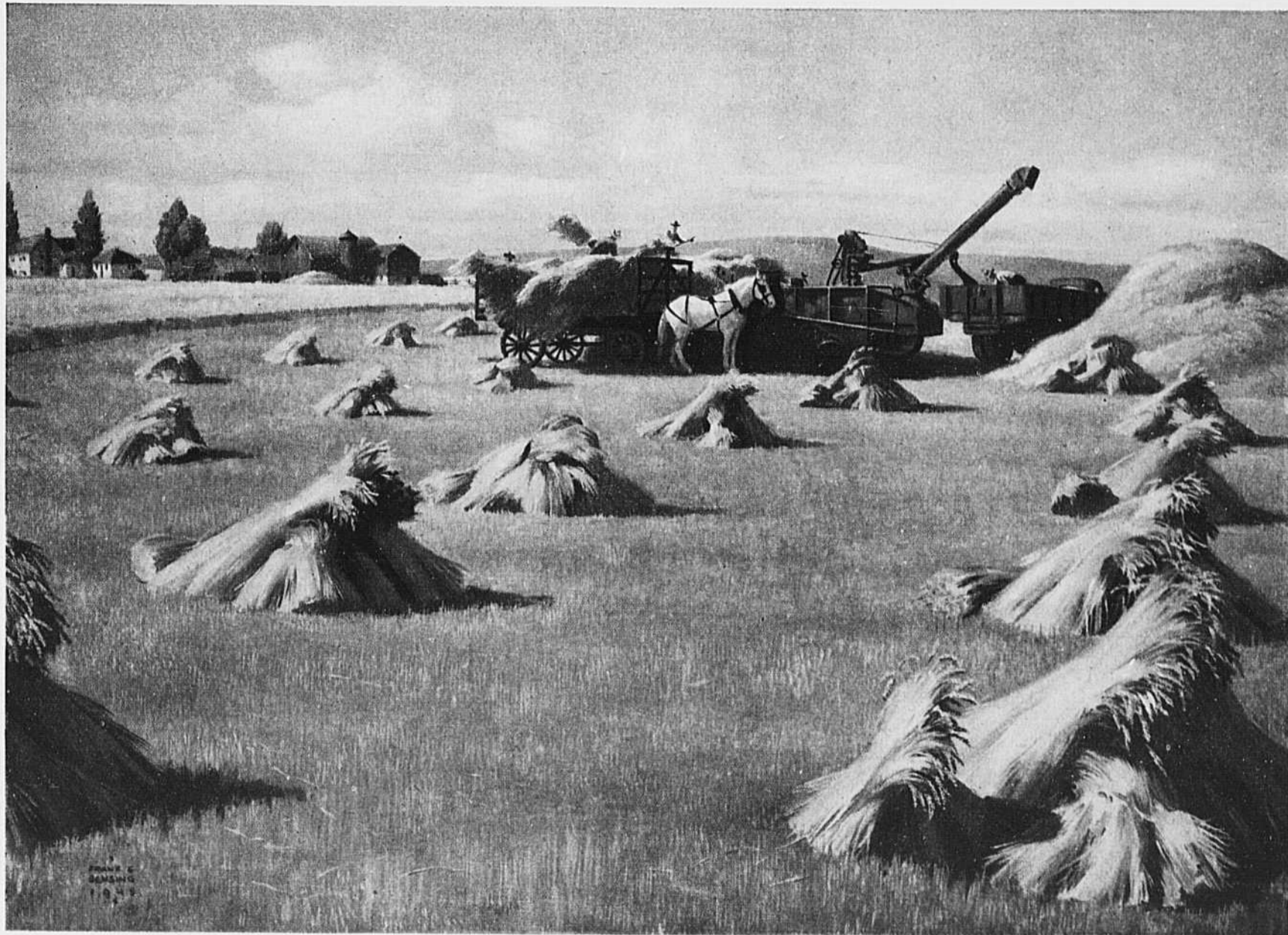
Par la pensée elle revécut l'heureux passé où, craintifs, ils avaient commencé à s'aimer.

Le dimanche il l'attendait à sa sortie de l'église; et tous deux, très recueillis, ils contournaient ensemble la falaise, délicieusement émus, presque silencieux.

Puis, le soir, penchée à sa fenêtre, elle l'attendait pendant de longues heures.

(Lire la suite au prochain numéro)

LE CANADA PRODUIT DU BLÉ POUR LE MONDE ENTIER



Chaque année, le Canada, l'un des principaux greniers du monde, fournit à l'étranger des millions de boisseaux de blé et d'autres grains alimentaires; les peuples de plusieurs pays comptent sur lui pour leur assurer, avec sa riche moisson, le pain de chaque jour.

Seagram exalte le Canada avant tout!

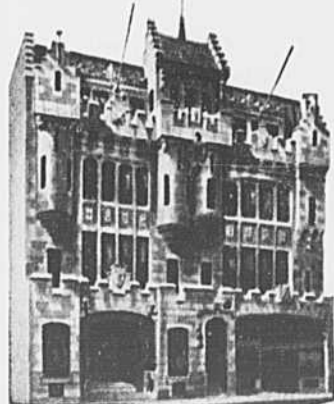
Cette annonce est adaptée d'une de celles que la Maison Seagram a créées pour renseigner les peuples des autres pays sur le Canada et ses divers produits. Depuis deux ans, ces réclames paraissent dans des journaux et des magazines publiés en plusieurs langues diverses et lus partout dans le monde.

Notre prospérité dépend de la vente de nos produits dans les autres pays. Chaque Canadien a un intérêt personnel dans le commerce extérieur, puisqu'un dollar sur trois du revenu national du Canada provient de notre commerce avec l'étranger. Plus les autres pays

connaîtront la qualité, la variété et le renom des produits canadiens, plus il y a de chances qu'ils achètent de nous.



A notre avis, l'horizon de l'industrie ne se borne pas aux limites de ses usines; sa perspective est plus vaste et ses vues plus larges: elles embrassent tout le Dominion. C'est pourquoi la Maison Seagram croit qu'il est de l'intérêt de chaque manufacturier canadien de favoriser la vente de tous les produits canadiens sur les marchés étrangers. C'est dans cet esprit que ces annonces sont publiées dans le monde entier.

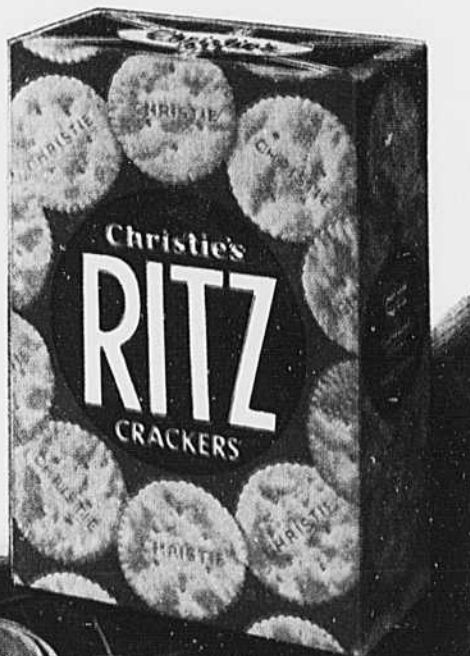


La Maison Seagram

"Parmi ceux qui sont présents" Christie's RITZ!



Quand une bonne compagnie et de bonnes choses se trouvent réunis, les Christie's Ritz font généralement partie de ceux qui sont présents. Ces petits crackers sont un accompagnement parfait pour soupes, salades, garnitures, desserts et breuvages. Essayez-les à votre prochaine réunion.



Rien ne vaut les RITZ...comme les RITZ!

BISCUITS Christie's



Ayez une provision de Christie's Premium Soda Crackers sous la main — ils sont toujours croquants et frais. Et n'oubliez pas les Christie's Graham Wafers, cuits à la manière Christie, avec la vraie saveur Graham.

CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED

LE COIN DU CORDON BLEU

RECETTES DE

Mélanges préparés à la maison

La vitesse est d'importance primordiale à l'époque où nous vivons. En affaires, tous les détails de temps, d'énergie, et d'argent sont surveillés soigneusement. Le temps est tout aussi important que l'argent, pour la ménagère, surtout à la fin de l'été lorsqu'il y a beaucoup de travaux supplémentaires à faire autour de la maison.

Les mélanges tout préparés pour les biscuits ou la pâte épargnent réellement du temps. Le temps et l'effort requis pour mêler une grosse quantité ne sont guère plus considérables que pour une petite quantité. Les mélanges préparés qui contiennent tout, sauf le liquide, peuvent être gardés pendant plusieurs semaines dans un réfrigérateur ou autre endroit froid et les biscuits ou la pâte se font en un clin-d'œil lorsqu'on en a besoin.

La diversité dans les mélanges à biscuits est grande et l'on peut aussi utiliser le mélange pour les grands-pères, les abaisses pour pâtés à la viande ou pour desserts aux fruits. Certaines personnes aiment leurs biscuits tout croûtés, alors placez-les bien espacés sur une tôle à four. Si vous préférez des biscuits épais et bien gonflés, on les place près l'un de l'autre dans le moule.

Les économistes ménagères de la Section des consommateurs, ministère fédéral de l'Agriculture, disent que "vous pouvez sauver du temps et éviter de rouler de nouveau les biscuits en coupant la pâte roulée en triangles ou en carreaux, avec un couteau".

Voici les recettes pour les mélanges en quantité pour les biscuits et la pâte avec quelques idées pour faire de la variété.

Gros Mélange de Biscuits à Thé

8 tasses de farine tamisée à toutes fins 4 c. à tb. de poudre à pâte
1½ c. à tb. de sel 1 tasse de saindoux

Tamisez les ingrédients secs ensemble 3 fois. Incorporez le saindoux avec un mélangeur à pâtisserie ou deux couteaux jusqu'à ce que le mélange soit semblable à de la fine chapelure. Gardez dans un contenant clos dans le réfrigérateur ou autre endroit froid. Quand vous en aurez besoin, prenez ⅓ de tasse de lait doux pour 2 tasses de mélange à biscuit. Mêlez bien. La pâte devrait être molle mais ne pas coller. Jetez sur une planche enfarinée et abaissez avec le rouleau à une épaisseur d'un demi-pouce. Mettez sur une tôle qui va au four et faites cuire dans un four très chaud, 425° F., pendant 12 à 15 minutes. Quantité: 10 à 12 biscuits de grosseur moyenne.

Grands-Pères pour les "Stews"

Augmentez le lait jusqu'à ¾ tasse. Jetez par cuillerées à la surface du "stew" bouillant, ôtez un peu du liquide, si nécessaire, afin que les grands-pères reposent à la surface de la viande et des légumes et qu'ils n'enfoncent pas au fond. Faites cuire tenant la marmite bien close et sans enlever le couvercle pendant 15 minutes.

Jennies à Confiture

Coupez les biscuits d'un demi-pouce d'épaisseur. Faites une cavité profonde dans le dessus de chaque biscuit et remplissez d'une cuillerée à thé de confiture. Faites cuire dans un four chaud, 400° F., pendant 12 à 15 minutes.

Petits Pains "Pinwheels" au Fromage

Roulez la pâte en rectangle de ½ pouce d'épaisseur. Saupoudrez de fromage râpé. Roulez comme un gâteau roulé à la gelée, coupez en tranches de ½ pouce et faites cuire, face coupée dans le fond.

Desserts de Grands-Pères à l'Erable ou aux Fruits

Versez 1 tasse de sirop d'érable ou de jus provenant de fruits en conserves, dans un moule carré à gâteau et amenez à ébullition. Préparez la pâte comme la recette de base. Mettez les biscuits dans le sirop chaud et faites cuire dans un four chaud, 400° F., pendant 12 minutes.

Mélange pour Pâte

10 tasses de farine à pâtisserie, tamisée, ou 9 tasses de farine à toutes fins, tamisée
4½ c. à thé de sel 3 tasses de graisse ou autre saindoux

Tamisez la farine et le sel dans un gros bol, mettez la graisse ou le saindoux avec les ingrédients secs au moyen du mélangeur à pâtisserie ou de deux couteaux jusqu'à ce que les morceaux soient environ de la grosseur de petits pois. Mettez dans un contenant recouvert dans un endroit froid. Ce mélange donnera 8 tartes à deux abaisses.

Pour utiliser le Mélange pour Abaisces

2 tasses de mélange à pâtisserie 4 c. à tb. d'eau froide

Mesurez le mélange à pâtisserie et faites une cavité au milieu. Ajoutez graduellement l'eau, en travaillant avec un couteau. Mettez la pâte sur une planche enfarinée et roulez. Ce mélange donnera 1 tarte de neuf pouces avec deux abaisses.

BONNE CUISINE

Servez du Fromage

Le fromage est littéralement saturé de saveur et de valeur alimentaire. A cause de cette concentration, la moindre quantité de fromage est nourrissante.

Qu'importe les préférences pour le fromage, qu'on veuille un fromage au goût fort ou doux, à consistance dure ou molle, qui s'émiette ou se tartine facilement, il y a toujours une variété pour satisfaire tous les goûts et servir toutes les fins.

Le fromage cheddar canadien est facile à conserver, facile à servir et facile à employer dans la cuisson.

Les fromages fondus ou refaits, si en demande aujourd'hui, possèdent ces mêmes qualités, mais à cause de l'extrait sec du lait qu'on y a ajouté, ils ont un goût plus doux et une texture plus molle que le fromage cheddar primitif.

On peut servir le fromage à presque tous les repas ou aux goûters. Par habitude, le choix du fromage pour le déjeuner n'est pas aussi populaire dans ce pays qu'il l'est en Hollande, mais on le sert à d'autres temps, dans le potage pour commencer un repas, dans le plat de résistance en le combinant avec des céréales comme du macaroni, du pain ou du riz ou pour garnir ou donner de la saveur à un plat en casserole ou à une salade. Le fromage est précieux, comme garniture, pour un sandwich qui constitue la portion principale d'un repas qu'on emporte avec soi.

Pour de légers rafraîchissements à une soirée, du fromage, émincé en coquettes petites boules ou comme substance à tartiner, est toujours apprécié des convives.

Le fromage de tout genre est une nourriture épatante pour ceux qui font de fréquentes excursions dans la glacière.

La sauce au fromage sur des carottes, des panais ou des navets cuits coupés en dés, ou du chou haché, donne un nouveau goût et un nouvel aspect à ces légumes.

Les économistes ménagères de la Section des consommateurs, ministère fédéral de l'Agriculture, recommandent les recettes suivantes :

Pâté au Fromage

1 tasse de miettes de pain	1 tasse de lait
3 c. à tb. de saindoux	3 c. à tb. de farine
3 c. à tb. de farine	1/2 c. à thé de sel
Pincée de poivre de cayenne	3 jaunes d'oeufs
1 tasse de fromage râpé	3 blancs d'oeufs
1 c. à tb. de persil haché	Pâte pour une abaisse de 9 pouces
Pincée de paprika	

Faites tremper les miettes dans 1/2 tasse de lait. Faites fondre le saindoux dans la partie supérieure d'un bain-marie. Mêlez à la farine et ajoutez le sel et le poivre et le reste du lait. Faites cuire, brassant constamment jusqu'à ce que la sauce prenne de la consistance. Ajoutez le fromage et brassez jusqu'à ce qu'il soit fondu. Incorporez les miettes de pain trempées et les jaunes d'oeufs bien battus. Faites refroidir et incorporez les blancs d'oeufs battus et le persil. Foncez une assiette profonde de 9 pouces pour pâté et faites cuire dans un four chaud, 490° F., pendant 10 minutes, versez dans le mélange de fromage, diminuez la chaleur du four jusqu'à four modéré, 325° F., et continuez de faire cuire pendant 45 minutes. Saupoudrez de paprika et servez immédiatement. Six portions.

Rinktum Ditty ou Ringtum Diddy

(Fondue au fromage sur canapés)

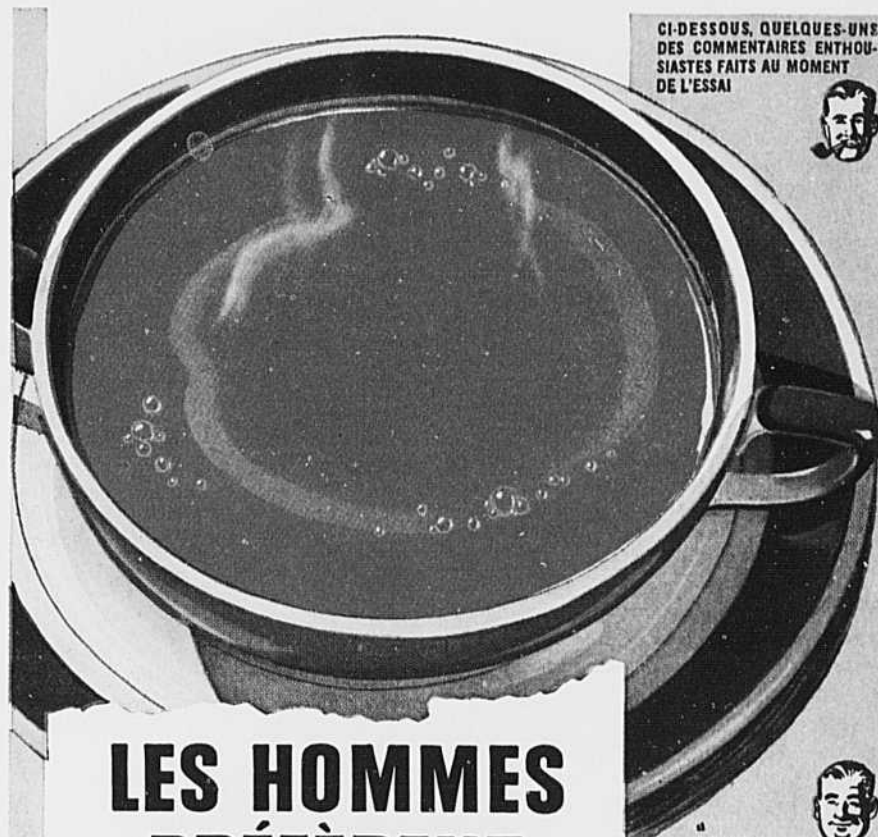
1 c. à tb. de saindoux	2 c. à tb. d'oignons hachés
1 tasse de lait	1 c. à tb. de farine
2 c. à tb. de catsup aux tomates	2 tasses de fromage râpé
1/4 c. à thé de sel de céleri	1 c. à thé de moutarde en poudre
	1/2 c. à thé de sel
	1/8 c. à thé de poivre
	1 oeuf
	6 rôties

Faites fondre le saindoux dans la partie supérieure du bain-marie, ajoutez l'oignon. Faites cuire jusqu'à ce que l'oignon soit mou. Ajoutez la farine et mêlez, puis ajoutez le lait et brassez jusqu'à épaississement. Ajoutez le fromage. Lorsque le fromage a fondu, ajoutez la moutarde, le catsup, le sel, le poivre et le sel de céleri. Faites cuire pendant 5 minutes. Battez l'oeuf jusqu'à ce qu'il soit en mousse. Ajoutez un peu du mélange chaud à l'oeuf, puis ajoutez au mélange chaud. Brassez et faites cuire pendant 1 minute. Six portions.

Tapioca au Miel et à la Noix de Coco

1/2 tasse de tapioca menu	3/4 c. à thé de sel
1/3 tasse de miel	3 tasses de lait
1 blanc oeuf	1 jaune d'oeuf
	1/2 tasse de noix de coco (cocoanut)

Faites cuire le tapioca avec le sel et le lait dans la partie supérieure d'un bain-marie jusqu'à ce qu'il soit transparent. Ajoutez le miel. Ajoutez une petite quantité du mélange chaud au jaune d'oeuf battu. Combinez avec le mélange dans le bain-marie et faites cuire 5 minutes. Battez le blanc d'oeuf, ajoutez le sucre et battez jusqu'à neige ferme. Incorporez dans le mélange de tapioca. Ajoutez la noix de coco (cocoanut). Refroidissez. Six portions.



CI-DESSOUS, QUELQUES-UNS DES COMMENTAIRES ENTHOUSIASTES FAITS AU MOMENT DE L'ESSAI



LES HOMMES PRÉFÈRENT LA SOUPE HEINZ 5 SUR 7 CHOISIRENT HEINZ

AU COURS D'UN ESSAI LA COMPARANT AVEC UNE MARQUE BIEN CONNUE

On demanda tout dernièrement à 70 ouvriers travaillant dans une grande usine de faire un essai gustatif de deux soupes concurrentes. Identifiées seulement par des numéros, les deux soupes furent servies dans la cafeteria de l'usine, des questionnaires furent remplis, et, quand les résultats furent comptés, il fut constaté que 5 hommes sur 7 préféraient la Soupe Crème de Tomates Heinz à l'autre soupe bien connue.

Peut-être par habitude, vous avez servi aux hommes, chez vous, de la soupe autre que la soupe Heinz, ne sachant pas ce que vous manquiez. Donnez à votre famille une chance de goûter la merveilleuse différence. Achetez une provision de Soupe Crème de Tomates Heinz et comparez-la avec n'importe quelle autre marque. Au cours de six essais gustatifs faits récemment dans différents groupes, les résultats ont été largement en faveur de Heinz.

Recherchez la gamme complète des 19 délicieuses Soupes Condensées Heinz chez votre épicière.

57



40 ANNÉES DE QUALITÉ UNIFORME HEINZ

- ...saveur riche et crémeuse" 
- ...goût de tomates mûres" 
- "à point" 
- "parfaite" 
- "excellente" 
- ...on en redemande..!" 
- "meilleure que toute autre..." 

HEINZ



EN FERMANT LES YEUX...

...VOUS voyez là-bas, à la campagne, votre camp qui vous attend, vous et Madame, pour la petite quinzaine de vacances. Il faut que rien n'y manque et, comme vous verrez à tout, rien n'y manquera, surtout si vous prenez la sage précaution d'apporter avec vous ou de faire suivre votre lecture préférée que vous trouvez dans nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Rien n'est aussi plaisant que le calme de la campagne pour un repos bien mérité. C'est alors que l'on retrouve bien la magie, le charme de la lecture. Et cette lecture ne saurait mieux se présenter que sous la forme de ces magazines réputés que sont

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Maintenant, vous pouvez partir en paix, et, pour rompre la monotonie du voyage, commencer immédiatement à parcourir cette lecture, car, entre nous, tous les gens que vous rencontrez vous l'emprunteront à tour de rôle. Et puis, n'est-ce pas, à ce plaisir, vous ajoutez celui de plaire à vos hôtes? Oui, vraiment, pour un week-end à la campagne, le genre idéal de lecture, c'est le magazine, et ce genre idéal de lecture se résume et se concentre dans nos trois publications: LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM.

Une autre suggestion opportune, c'est de s'y abonner tout simplement. De cette façon, on est assuré de n'être jamais déçu. Le coût est modique au possible: \$5.50 pour un an. Le moyen pour s'y prendre, la simplicité même: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous. Nous faisons le reste.

COUPON D'ABONNEMENT

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an..... (Canada seulement) \$5.50

....

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE — 975-985, rue de Bullon, Montréal 18

CHOSSES ET AUTRES

MALADES OU CRIMINELS

Le Federal Bureau of Investigation des Etats-Unis et la Gendarmerie Royale du Canada en sont venus à une prise de bec récemment au sujet du documentaire *Illusions à vendre*, une réalisation de l'Office national du film. Ce métrage tourné pour le compte du ministère de la Santé, division des narcotiques, fait voir le point de vue canadien sur la question des stupéfiants. On commence d'abord par montrer qu'il existe au pays un trafic des drogues qui rapporte à ses participants plusieurs millions de dollars. On dévoile comment s'opère cette contrebande, quels en sont les responsables, ainsi que la façon dont on s'y prend pour falsifier la marchandise, tromper le consommateur et lui offrir un produit adultéré, etc. La caméra se fixe ensuite sur les narcomanes et par son truchement il nous est permis de voir comment ils se procurent les drogues, comment ils se les administrent et quels sont les effets de celles-ci. Le film se termine sur une note d'exhortation, prônant l'idée que les narcomanes sont des malades bien plus que des criminels, et qu'il serait futile de croire qu'on pourrait les guérir rien qu'en les expédiant au cachot. Le commentaire explique qu'ils sont victimes d'une habitude qu'ils ne savent plus combattre, et que les délits criminels dont ils se rendent souvent coupables ont pour origine l'usage immodéré des stupéfiants. "Supprimez l'un et vous enravez l'autre; guérissez-les de leur habitude néfaste et vous en ferez d'honnêtes citoyens." Or, c'est précisément sur cette façon de voir le problème que les autorités policières se sont disputées. La police américaine refuse d'admettre que les narcomanes ne sont pas des criminels, et bien que le gouvernement consente à leur accorder des soins médicaux, il insiste cependant sur le fait que le coupable ne peut être soustrait à la sentence pénale qu'il a encourue. Parce que cette opinion diffère catégoriquement de celle qui prévaut chez nous, le commissaire au bureau américain des Narcotiques, a demandé l'interdiction du documentaire *Illusions à vendre*, version anglaise: *Pay Off in Pain* aux Etats-Unis. Les autorités canadiennes, pour leur part, ont refusé de changer le commentaire, et il semble bien que cette récente réalisation de l'Office du film ne connaîtra pas, du moins pour le moment, de distribution par delà le 49ième.

UNE AUTRE OPINION

Le docteur Alfred Lindesmith, du service des Sciences Sociales de l'Université d'Indiana, une autorité reconnue sur les questions touchant aux narcotiques et auteur de nombreux volumes sur l'usage des stupéfiants, déclarait récemment à Ottawa où il s'était rendu pour discuter du film avec les spécialistes canadiens: "En interdisant la distribution aux Etats-Unis du documentaire *Illusions à vendre*, le commissaire Anslinger a usé d'un pouvoir qui ne lui appartenait pas. D'autant plus que cette réalisation de l'Office canadien du film n'est qu'un exposé honnête et objectif du problème des narcotiques".

BUSTE EN ACIER INOXYDABLE

Pour la première fois, l'acier inoxydable a été employé à l'exécution d'un buste destiné à être placé en plein air. Il a été dévoilé récemment à Bastad, grande station balnéaire dans la Suède méridionale, et représente M. Rudolf Abolin, le créateur et directeur des fameux jardins de Norrviken, situés dans cette même localité. Le buste a été offert à M. Abelin pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire par J. Axel Johnson, consul général et chef du Johnson Concern, en reconnaissance de sa magnifique réalisation horticultrale, devenue maintenant la propriété de M. Johnson. La matière du buste a été fournie par les Aciéries d'Avesta, pionniers suédois de la fabrication de l'acier inoxydable. Le buste est placé sur un socle de granit taillé d'une roche dans les jardins de Noorviken et constitue un exemple intéressant des multiples possibilités qu'offre ce matériau, même pour des oeuvres sculpturales.

PEINTURE DE CHURCHILL AU BRÉSIL

La Salle de ventes de Christie est connue dans le monde entier comme étant le centre des enchères les plus importantes. D'habitude, au cours d'une vente, l'atmosphère est digne et silencieuse. De fortes enchères se font par le moyen de mouvements presque imperceptibles et un clignement d'yeux fait souvent connaître une enchère de plusieurs milliers de dollars. Il n'y a ni murmures, ni têtes qui tournent.

Dernièrement, toutefois, un esprit bien différent régnait au cours d'une vente tenue pour venir en aide au Y.M.C.A. Un tableau de M. Churchill, intitulé *le Salon bleu à Trent Park*, était mis en vente. Les marchands qui espéraient l'acquiescer durent se retirer de la lutte parce que des particuliers poussaient l'enchère. Les conversations s'élevaient dans chaque coin. Les gens se retournaient pour reconnaître les enchérisseurs. Le silence habituel était bouleversé. Les vieux habitués avaient un air désapprobateur qui s'accrut quand, en fin de compte, on demanda à l'acheteur de se lever et de dire son nom. Les règles du jeu étaient violées jusqu'à l'extrême. Le commissaire-priseur, c'est-à-dire "l'encanteur", sir Alex Martin, serra la main de l'acheteur et les appareils photographiques des journalistes lancèrent des éclairs. Pour les traditionalistes, on dépassa toute limite permise quand des applaudissements nourris éclatèrent.

L'acheteur était senor Assis Châteaubriand, propriétaire d'une série de journaux et de postes de T.S.F. au Brésil, qui avait payé le tableau \$5,000. Il a l'intention de le présenter au musée de Sao Paulo.

AUX CHASSEURS

LES OISEAUX MIGRATEURS

Le ministre des Mines et des Ressources, Ottawa, vient de publier les règlements concernant les oiseaux migrateurs, pour l'année courante.

Voici un exposé sommaire des règlements en autant qu'ils s'appliquent à la province de Québec. Saisons de chasse, les deux dates comprises.

BECASSE

Dans toute la province : du 25 septembre au 1er novembre.

District nord (défini ci-après) : Canards (autres que les eiders), oies et outardes (autres que la bernache), râles, foulques et poules d'eau, du 17 septembre au 10 novembre.

Bernache : du 11 octobre au 10 novembre.

Bécassine de Wilson : du 17 septembre au 17 octobre.

District central (défini ci-après) : canards (autres que les eiders), oies et outardes (autres que la bernache), râles, foulques et poules d'eau : du 24 septembre au 17 novembre.

Bernache : du 15 octobre au 14 novembre.

Bécassine de Wilson : du 24 septembre au 24 octobre.

District sud (défini ci-après) : canards (autres que les eiders), oies et outardes (autres que la bernache), râles, foulques et poules d'eau : du 15 octobre au 8 décembre.

Bernache : du 18 octobre au 17 novembre.

Bécassine de Wilson : du 15 octobre au 14 novembre.

EIDERS

Dans cette partie de la province de Québec comprenant les comtés de Montmagny, l'Islet, Kamouraska, Rivière-du-Loup, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé-nord, Gaspé-sud et les Iles de la Madeleine.

Eiders : du 24 septembre au 17 novembre.

DEFINITION DES DISTRICTS

Le district nord du Québec comprend les Iles de la Madeleine, l'Île Rouge, l'Île Blanche, l'Île-aux-Lièvres, les Battures aux Loups-Marins, et cette partie de la province de Québec sise au nord et à l'est de la ligne décrite comme suit : commençant au point d'intersection de la ligne médiane de la route transcontinentale des Chemins de fer Nationaux du Canada et de la frontière ouest de la province de Québec près de la gare de La Reine; de là, vers l'est et le sud le long de ladite ligne médiane de la route transcontinentale des Chemins de fer Nationaux du Canada jusqu'au point d'intersection du pont de Québec et de la limite sud du comté de Québec; de là, vers le nord-est le long des limites sud des comtés de Québec, Montmorency, Charlevoix et Saguenay jusqu'à la frontière est de la province de Québec.

Le district sud du Québec est cette partie de la province sise entre la frontière internationale et la ligne décrite comme suit : commençant au point d'intersection de la ligne médiane de la route 27 et de ladite frontière internationale; de là, vers le nord le long de ladite ligne médiane de la route 27 jusqu'à son intersection avec la ligne médiane de la route 1 à East-Angus; de là, vers l'ouest le long de ladite ligne médiane de la route 1 jusqu'au pont du Havre, à Montréal; de là, vers l'ouest le long de la ligne médiane dudit pont du Havre et de la ligne médiane de la rue Delorimier jusqu'à son intersection avec la ligne médiane de la rue Sherbrooke; de là, vers le sud le long de la ligne médiane de la rue Sherbrooke jusqu'à son intersection avec la ligne médiane de la route 8; de là, vers l'ouest le long de la ligne médiane de la route 8 jusqu'à son intersection avec la limite est du canton Chatham à Lachute; de là, vers le long de la limite est du canton Chatham jusqu'à la rive nord de la rivière Ottawa à Carillon; de là, en ligne droite jusqu'à la frontière interprovinciale séparant l'Ontario et le Québec sur la rive sud de la rivière Ottawa à Pointe-Fortune; de là, vers le sud le long de la frontière interprovinciale jusqu'à son intersection avec la frontière internationale.

Le district central de Québec se compose de toute cette partie de la province non comprise dans les districts sud et nord ci-dessus décrits.

SAISONS DE PROHIBITION

Pendant toute l'année il y a prohibition de la chasse des canards branchus, cygnes, grues et de tous les oiseaux de rivage, sauf la bécassine de Wilson et la bécasse, et des oiseaux migrateurs non considérés comme gibier, ainsi que des oiseaux migrateurs insectivores.

La possession du gibier à plume migrateur, abattu au cours de la saison de chasse sera permise jusqu'au 31 mars suivant la saison de chasse.

LIMITE DES PRISES

En un seul jour: canards, 7; outardes et bernaches, 5 en tout; râles, 25; bécassines de Wilson, 8; bécasses, 8.

Pour toute la saison: outardes et bernaches, 25 en tout; bécassines de Wilson, 50.

Limite de possession: 10 oies, outardes ou bernaches en tout; 14 canards, et 16 bécasses.



Du plomb dans l'aile! oui...

Mais de l'argent en poche!



"Je fais partie de la galerie à mon club de golf, ces jours-ci, par suite d'une chute malencontreuse la semaine dernière mais j'ai un prix de consolation de \$280.00... le chèque que la Great-West m'a envoyé en raison de ma police-Protection du Revenu."

Quand la maladie ou un accident vous empêche de travailler, la police-Protection du Revenu de la Great-West Life, vous four-nit régulièrement des chèques pour vous libérer de tous soucis d'argent.

Créée par une compagnie d'assurance-vie milliardaire avec plus d'un demi-siècle d'expérience, la police-Protection du Revenu est flexible et s'adapte facilement à votre situation particulière.

La "Protection du Revenu" ne vous fournit pas seulement un revenu régulier; elle peut comporter aussi certains autres avantages, tels que: un bénéfice de décès allant jusqu'à \$25,000 en cas de mort accidentelle... et des garanties de paiement de vos frais d'hôpital, des honoraires de chirurgien et de garde-malade. Demandez des détails à votre agent de la Great-West Life.

**Votre
avenir
est
notre
affaire**

Aujourd'hui

GREAT-WEST LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIÈGE SOCIAL — WINNIPEG

NOTRE FEUILLETON

LA PENTE DANGEREUSE

No 17

par EMILE RICHEBOURG

« ALLONS, mon amie, n'exagérez rien, et surtout ne créez pas de fantômes pour vous effrayer.

La comtesse soupira.

— Je suis punie, cruellement punie ! dit-elle en cachant la tête.

— C'est bien, dit Mercédès, laissant glisser sur ses lèvres un mystérieux sourire, les horizons qui apparaissent noirs aujourd'hui deviendront lumineux.

— Jamais ! murmura Paule.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que l'avenir vous réserve.

— Cet avenir, Mercédès, je le verrais venir sans crainte si je pouvais arracher de mon cœur ce fatal amour.

— Le temps qui s'écoule, lentement pour les uns, rapidement pour les autres, change bien des choses.

— J'en ai la douloureuse expérience, Mercédès. J'ai eu quelques jours de bonheur ; alors le temps a passé vite. Puis le malheur est venu et les années me parurent longues comme des siècles. Je ne regrette pas la fortune que je n'ai plus, je n'étais pas née pour le luxe ; cette fortune, je ne la regrette même pas pour mes enfants ; pauvres, ils travailleront et n'en seront que plus heureux. Si je pouvais ne penser qu'à eux seuls, tous les pénibles souvenirs s'effaceraient. Mais entre eux et moi se dresse Etienne Denizot ; le voilà, Mercédès, le voilà, le fantôme qui m'épouvante !

« La nuit dernière, dans la voiture qui m'a amenée ici, j'étais assise à côté de M. Daubrun et Etienne était en face de moi. Nous étions dans une demi-obscurité, mais son regard ardent m'enveloppait et je me sentais comme fascinée ; moi, je n'osais le regarder, il me semblait que dans mes yeux il aurait lu mon secret.

« Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'étais troublée, bouleversée ; pendant tout le trajet je fus comme sur des charbons enflammés et cependant, — chose affreuse à révéler, — je me sentais heureuse, ravie d'être près de lui.

« Il a parlé, longuement parlé, racontant comment il vous avait rencontrée à Bellombe, comment, grâce à Miro, il avait découvert mes ravisseurs ; je l'écoutais avidement, frémissante, extasiée, dans une espèce d'ivresse ; sa voix résonnait délicieusement à mes oreilles, elle avait des intonations, des inflexions troublantes qui faisaient vibrer toutes les cordes de mon cœur et captivaient mon âme.

« Ah ! Mercédès, si à ce moment il m'eût prise dans ses bras, oubliant tout, je lui aurais crié : « Je t'aime ! » Mercédès, Mercédès, que Dieu et mes enfants me défendent contre ma faiblesse !

— Ma chère Paule, répondit la Papillonne, Dieu vous protège ; n'en doutez pas, il a ses intentions et tout ce qu'il fait il est bien fait.

La comtesse regarda la danseuse avec surprise. Ne pouvant comprendre le sous-entendu de ses étranges paroles,

elle semblait lui demander l'explication de ce qu'elle avait voulu dire.

Mais, pour toute réponse, Mercédès embrassa Paule.

A ce moment, un garçon de l'hôtel vint demander aux voyageuses ce qu'elles désiraient qu'on leur servit à déjeuner.

Ayant consulté la comtesse, Mercédès donna ses ordres au garçon.

A dix heures et demie, comme il l'avait annoncé, M. Daubrun arriva avec son greffier.

La comtesse fit sa déposition que le greffier rédigea et qu'elle signa.

— Ceci nous suffira, madame la comtesse, dit le juge d'instruction, et nous vous éviterons l'ennui de paraître à l'audience où sera jugée cette grave affaire. Nous avons six complices, trois sont entre les mains de la justice et les trois autres ne tarderont pas à être arrêtés.

— Est-ce que vous allez faire arrêter M. de Miray ?

— Non, madame la comtesse ; pour des raisons que votre amie pourra vous faire connaître dès demain, quand vous serez arrivées à Saint-Amand, M. de Miray ne peut pas être mis en état d'arrestation.

Il était près d'une heure lorsque M. Daubrun se retira.

— Maintenant, dit Mercédès, nous n'avons plus rien à faire à Grenoble.

— Plus rien, fit Paule.

— Vous plaît-il que nous partions ce soir ?

— Je voudrais être déjà auprès de mes enfants et de mes parents.

— Ne craignez-vous pas la fatigue du voyage ?

Un doux sourire effleura les lèvres de la comtesse.

— Le voyage que j'ai fait, il y a huit jours, répondit-elle, était autrement fatigant et pénible, et il n'a pas été au-dessus de mes forces.

— Eh bien ! Paule, c'est dit, nous partirons ce soir ; d'ailleurs, nous pourrions nous reposer quelques heures à Lyon et, s'il le faut, quelques heures aussi à Mâcon. Tout à l'heure j'enverrai un garçon à la gare pour nous louer un coupé.

Etienne s'était rendu avec une voiture à la Tour du Moine où il était attendu, comme nous le savons, par l'agent de police Richomme.

Les malles furent vite remplies, fermées et chargées sur la voiture.

L'agent ferma toutes les portes de la tour, la porte de fer, mit les clefs dans sa poche et accompagna Etienne jusqu'à la gare la plus rapprochée où les malles furent expédiées en grande vitesse à l'adresse de M. Jacques Pérard à Saint-Amand, en gare de Beaune.

Etienne et son compagnon revinrent à Grenoble et se séparèrent.

Etienne alla tout d'abord faire une courte visite à M. Daubrun, qu'il trouva très occupé, puis revint à l'hôtel des Alpes, régla son compte et, à quatre heures de l'après-midi, il prenait le train de Lyon.

Le lendemain, à onze heures, il était à Beaune, où sa voiture l'attendait, car, de Lyon, il avait envoyé à sa mère une

dépêche indiquant l'heure de son arrivée à Beaune.

Il demanda si les colis à l'adresse de M. Pérard de Saint-Amand étaient arrivés.

— Oui, par le train précédent, lui répondit-on.

La lettre d'avis n'était pas encore expédiée.

Etienne s'entendit avec le chef de gare pour que les malles fussent transportées le jour même à domicile et paya d'avance la somme qui lui fut demandée.

A deux heures, il arrivait à Saint-Amand.

Mme Pérard, Pierre Rouget et les enfants étaient avec sa mère, l'attendant. On l'embrassa. Tout le monde maintenant était heureux. C'étaient des larmes de joie que les mouchoirs essuyaient.

— Et maman, et Miro ! demandaient Georges et Edouard.

— Vous les reverrez bientôt, ils vont venir.

A toutes les questions qu'on lui adressa, et elles furent nombreuses, le jeune homme répondit aussi brièvement que possible, complétant ce qu'il n'avait pu dire dans sa lettre que l'ancien sergent avait reçue le matin.

— A moins, dit-il, que Mme de Verdraine n'ait été retenue toute la journée d'hier à Grenoble, elle arrivera ce soir même ou demain dans la matinée, accompagnée de Mlle Mercédès.

Il fit signe à Mélie, qui emmena les enfants.

Alors il apprit au père Rouget et à sa fille que le comte de Verdraine était mort et raconta l'épouvantable drame du château.

Il y eut quelques instants de stupeur profonde.

— Pour ma part, dit Mme Pérard, après tout ce qu'il a fait endurer à ma pauvre Paule, je ne le regrette pas.

— Après une si mauvaise vie, dit le vieillard, il devait avoir une triste fin.

— Que Dieu veuille recevoir son âme ! murmura Mme Denizot.

— Mme la comtesse ignore encore que son mari n'existe plus, reprit Etienne ; nous avons cru devoir lui cacher ce qui s'est passé à Verdraine afin de ne pas lui causer une émotion dangereuse. Dans quelques jours, madame Pérard, vous lui apprendrez tout doucement ce terrible événement.

Pierre Rouget et Mme Pérard se retirèrent, laissant les enfants jouer dans le jardin avec Mélie.

A toutes les personnes qu'elle rencontra, la mère de Paule s'empressa d'annoncer la prochaine arrivée de sa fille, et la nouvelle se fut bientôt répandue dans tout le village.

A dix heures, les malles, expédiées par les soins du chef de gare de Beaune, arrivèrent chez Jacques Pérard.

— Il n'y a rien à payer, dit le messager.

On lui fit boire un coup et Mme Pérard lui donna cinq francs de pourboire.

Etienne avait remis les clefs des malles à la mère de Paule ; elle les ouvrit, plaça les effets et le linge sur une grande table et des chaises, puis se mit en devoir de remplir une armoire. Elle

fut aidée dans son travail par Mélie qui ramenait Georges et Edouard.

— Comme ça, vois-tu, Mélie, quand elle arrivera elle trouvera tout en ordre.

— En voilà-t-il du beau linge, madame Pérard, et de beaux habits ; quand on habillera ainsi les mignons, le dimanche, ils seront gentils à croquer.

Un peu avant huit heures, Pierre Rouget arriva. Sa fille l'avait invité à venir partager leur souper. D'abord il fallut qu'il vît toutes les choses serrées dans l'armoire et ce qui n'avait pas encore trouvé place. Ensuite on se mit à table, Edouard à côté de sa grand-mère, Georges entre l'ancien sergent et son grand-père.

Nous savons qu'on avait caché à Jacques Pérard beaucoup de choses concernant sa fille ; mais il savait qu'il allait enfin la revoir. Il était très gai. Depuis quelques jours, il allait dans ses vignes qui promettaient une abondante récolte ; il n'était pas encore très fort, cependant il commençait à travailler un peu.

— Si peu que je fasse, disait-il c'est toujours ça.

Tout en mangeant, les enfants babilèrent, parlant de leur maman Paule, qui allait venir demain. Oh ! c'était bien sûr, leur bon ami Etienne l'avait dit.

— Voyez-vous, père, dit Jacques au vieillard, quelle vilaine figure je ferai à notre Paule si j'étais encore cloué sur mon lit.

Tout à coup on entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte.

Les regards se portèrent vers la fenêtre. Mme Pérard poussa un cri qui alla jusque dans la rue, se dressa comme mue par un ressort et s'écria :

— C'est elle, c'est ma fille !

— Maman, maman ! criaient les enfants en battant des mains.

Les deux hommes avaient eu à peine le temps de se lever que déjà Mme Pérard s'était élancée vers la voiture pour recevoir sa fille dans ses bras.

Ce fut une étreinte passionnée, délirante, avec bruit de baisers, soupirs, petits cris étouffés, larmes, sanglots.

Mais Georges et Edouard étaient là, tendant leurs petits bras et criant toujours :

— Maman ! maman !

Mme Pérard permit enfin à sa fille d'embrasser ses chers petits.

Elle les prit dans ses bras, comme elle l'avait fait tant de fois, resta un instant à les contempler, puis elle les étreignit fortement et les couvrit de baisers.

Les pauvres petits ne pouvaient que répéter :

— Oh ! maman. Oh ! maman !

Miro se frottait contre eux, ayant l'air de leur dire :

« Mais je reviens aussi, moi, n'êtes-vous donc pas contents de me revoir ? »

Paule se jeta ensuite dans les bras de son père et de l'aïeul, pendant que Mme Pérard, prenant la main de Mercédès, la faisait entrer dans la maison.

La danseuse fut accueillie avec un peu de gêne peut-être, mais avec beaucoup de cordialité.

Le reste de la soirée s'acheva gaiement. Les parents laissèrent éclater sans contrainte la joie qu'ils éprou-

COMMENCE DANS LE No DU 28 MAI 1949

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

vaient de revoir enfin leur fille bien-aimée.

Mme Pérard n'avait pas un lit à donner à la Papillonne; elle alla coucher chez Pierre Rouget dans l'ancienne chambre de la belle Paule.

Le lendemain elle eut un entretien avec la comtesse, lui apprit qu'elle était veuve et comment son mari et M. de Miray étaient morts.

Elle resta assez longtemps sous le coup du saisissement et en proie à une émotion violente.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Ce fut tout. Si elle avait un regret, ce ne pouvait être que celui d'avoir uni sa destinée à celle de cet homme, qui lui avait fait connaître toutes les douleurs.

Mercédès fit ensuite à Etienne et à Mme Denizot la visite que ceux-ci attendaient. On parla de la comtesse et de ses enfants, mais d'une façon très réservée et sans qu'il fût fait allusion au passé. La Papillonne, non moins discrète que le jeune homme, ne prononça pas une parole qui pût lui faire soupçonner qu'il fût aimé.

A deux heures, la voiture qui avait amené la veille Paule et Mercédès, vint prendre la jeune fille pour la ramener à Beaune.

On aurait bien voulu la garder plusieurs jours; mais elle ne pouvait pas rester, avait-elle prétendu; elle était attendue à Paris.

XV

HUIT ANS APRÈS

LES choses les mieux cachées finissent toujours par se découvrir; les malheurs de la belle Paule étaient connus maintenant à Saint-Amand, et ils étaient assez grands et elle avait assez souffert pour qu'on ne lui refusât point de nombreux témoignages de sympathie. Du reste, les jalousies, les rivalités, les inimitiés d'autrefois n'existaient plus, pas même à l'état de souvenirs.

D'autres jeunes filles avaient remplacé les anciennes compagnes de Paule Pérard, mariées maintenant et mères de famille.

Le temps qui use, efface, détruit toutes choses, est aussi un pacificateur; il éteint les plus terribles rancunes.

La comtesse Paule eut cette satisfaction de trouver des sympathies même parmi ceux qui avaient été ses ennemis.

Les journaux de l'Isère s'étaient occupés du drame de Verdraine pendant plusieurs jours et tout ce qu'ils avaient raconté avait été reproduit par un journal de Bijon; on avait appris ainsi que le comte de Verdraine s'était suicidé après avoir tué son ancien ami, M. de Miray, devenu le propriétaire du domaine de Verdraine.

On savait d'autre part que le comte avait dilapidé follement sa fortune et que la comtesse Paule était revenue à Saint-Amand aussi pauvre qu'elle l'était avant son mariage. Certes, elle ne pouvait plus exciter aucune jalousie et l'on plaignait sincèrement la mère et les deux orphelins.

La première sortie de Paule avait été pour faire une visite chez Mme Denizot. Aller remercier l'excellente femme des bontés qu'elle avait pour ses enfants, et Etienne des preuves de dévouement qu'il lui avait données était bien le moins qu'elle pût faire; c'était un devoir de reconnaissance à remplir. Elle avait emmené Georges et Edouard et s'était fait accompagner par sa mère. Elle fut reçue très affectueusement et gracieusement, Mme Denizot l'invita à revenir. Cependant, elle s'en tint à cette unique visite; mais elle n'empêchait point ses enfants d'aller chez Mme Denizot chaque fois que Mélie venait les chercher.

Sur le désir de Pierre Rouget, Paule et ses enfants étaient allés demeurer chez le vieillard.

La comtesse s'était bravement remise au travail et était redevenue une ménagère.

Elle était toujours triste, souvent songeuse, mais elle ne faisait jamais entendre une plainte et paraissait contente. Elle cherchait à oublier et plus encore, peut-être, à se guérir de l'amour dont elle souffrait. Inutiles efforts, l'amour s'était profondément enraciné dans son cœur et elle sentait bien qu'elle ne parviendrait jamais à l'en arracher.

Hélas! son cœur, par lequel elle avait tant souffert, n'avait pas assez de sa tendresse maternelle. Oh! avec quel soin elle cachait son secret! Souvent et secrètement elle pleurait, maudissant sa destinée et regrettant amèrement ses folles ambitions de jeune fille.

On voyait en elle une veuve inconsolable, et sa tristesse, ses larmes, dont elle ne parvenait pas toujours à effacer les traces, étaient causées par la douleur qu'elle éprouvait de la perte de son mari, Etienne lui-même croyait qu'elle regrettait le comte de Verdraine.

Elle vivait très retirée, n'allait chez personne et recevait rarement des visites. Ce n'était pas fierté, mais plus que jamais elle se plaisait dans la solitude. Elle ne voulait pas de distraction, comme si elle eût trouvé un âpre plaisir à se concentrer en elle-même, à être seule avec ses pensées.

On la voyait à la messe, le dimanche, ayant ses enfants près d'elle. Ce jour-

Déjà les enfants avaient dit les mêmes paroles au jeune homme.

La comtesse tressaillit et devint affreusement pâle. Elle laissa ses enfants et alla pleurer dans sa chambre.

Etienne ne cherchait pas à voir Paule; il semblait éviter, au contraire, de se trouver en sa présence; pourtant cela arrivait de temps à autre, quand le jeune homme passait devant la maison de Pierre Rouget et que celui-ci l'appelait.

Etienne ne pouvait se dispenser d'entrer; il ne voulait point avoir l'air d'un sauvage et moins encore se montrer ridicule.

La jeune femme se composait vite un visage de circonstance et s'efforçait de paraître calme. Elle l'accueillait comme un vieil ami, lui tendait la main, lui demandait des nouvelles de sa mère. On parlait de choses et autres, évidemment fort indifférentes à tous deux; mais il fallait bien dire quelque chose. Ils étaient embarrassés et osaient à peine se regarder. Paule tremblait de se trahir. Etienne remarquait, sans en pouvoir deviner la cause, de singulières rougeurs sur le visage de la comtesse, et il s'imaginait qu'il lui déplaisait de le voir. Aussi abrégeait-il sa visite.

Un mot aurait suffi pour amener une détente; ce mot Etienne l'avait sur les lèvres, mais ne le prononçait point, toujours retenu par la froideur apparente de la jeune femme.

Il avait beau se dire :

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La jolie paysanne Paule Pérard était destinée à marier un jeune homme riche, le comte Maxime de Verdraine, alors qu'un loyal garçon, Etienne Denizot l'adorait. Après quelques années de mariage, le comte, facile à tous les entraînements, butina de fleurs en fleurs, au point qu'il perdit une bonne partie de sa fortune, abandonna sa femme et ses enfants. Les papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire... Paule Pérard connut de mauvais jours qu'elle sut endurer avec résignation dans l'espoir que Dieu la récompenserait, un jour. L'auteur nous présente des péripéties, où le vice est très souvent puni. C'est la vie avec ses cruautés et ses privations!

là, Pierre Rouget recevait son gendre et sa fille; on passait la soirée en famille.

On ne parlait pas plus du comte de Verdraine que s'il n'eût jamais existé; les enfants eux-mêmes semblaient ne plus se souvenir de leur père; il est vrai que Paule ne prononçait jamais son nom devant eux. Le silence des parents avait une double raison: ils craignaient de raviver les douleurs de la comtesse; et puis il y avait plus d'amertume et de colère contenue dans leur mutisme que d'indifférence. Ils ne pardonnaient pas au mort d'avoir rendu leur fille malheureuse.

En revanche, ils ne se gênaient point pour faire l'éloge d'Etienne Denizot.

Quel brave garçon, quelle belle nature, quel bon cœur! il avait tout pour lui; ils le portaient aux nues!

Et ils ne s'apercevaient pas qu'ils faisaient horriblement souffrir la malheureuse et que de chacune de leurs paroles sortait une pointe acérée qu'ils enfonçaient dans son cœur.

Georges et Edouard faisaient, eux aussi, à leur manière, l'éloge d'Etienne.

— Nous aimons bien notre ami Etienne, disaient-ils; il nous aime bien aussi, lui; mais il ne veut jamais rester avec nous; il nous embrasse et puis tout de suite il s'en va. Parfois on dirait qu'il va se mettre à pleurer; tiens, comme toi, maman.

Un jour que Paule tenait Edouard sur ses genoux et l'embrassait, il lui dit tout à coup:

Dis donc, maman, je voudrais que mon ami Etienne soit mon papa!

— Ce serait son intérêt et celui de ses enfants.

Persuadé que Paule ne l'aimait pas, ne pourrait jamais l'aimer, il repoussait tout espoir.

D'un côté la réserve de la comtesse, de l'autre le respect qu'elle lui inspirait, paralysaient les élans de son âme, laissaient debout la barrière qui était entre eux, que tous deux auraient voulu voir brisée, et qui empêchait l'union de deux cœurs qui s'appelaient et s'élançaient l'un vers l'autre.

On savait à Saint-Amand que le jeune homme n'avait jamais cessé d'aimer la belle Paule et l'on s'occupait de la jeune veuve et de son amoureux.

— Vous verrez, disait-on, que cela finira par un mariage. Etienne l'aime toujours et il n'abandonne pas ses espérances d'autrefois.

— Seulement elle a deux enfants.

— Mais Georges et Edouard seraient les fils d'Etienne qu'il ne les aimerait pas davantage.

— D'ailleurs, elle est pauvre et il est riche l'épouser est ce qu'elle a de mieux à faire.

— Elle peut lui accorder cette récompense. Il l'a méritée. On ne peut pas dire qu'il n'a pas été fidèle à son premier amour, celui-là. Combien d'autres à sa place auraient fini par se marier!

— En vérité, on serait tenté de croire qu'il savait qu'elle deviendrait veuve et qu'il l'attendait.

Tout ce qui se disait arrivait aux oreilles d'Etienne; cela l'attristait et le

contrariait. Bien qu'il n'y eût rien de malveillant dans ces commérages, et qu'il n'y pût voir, au contraire, que des marques de sympathie, il n'admettait pas que les gens s'occupassent de choses qui ne les regardaient point. Ce qu'il redoutait surtout, disons-le, c'était que la comtesse pût éprouver un mécontentement à cause de lui.

Paule, en pensant à Mercédès, qui lui avait donné tant de preuves d'amitié, s'était rappelée que la jeune Espagnole lui avait dit que dans son affection il y avait autre chose que la dette de reconnaissance contractée envers l'ancien soldat du Trocadéro.

A ce sujet, elle avait interrogé Mercédès et la jeune fille lui avait répondu.

— Vous saurez cela plus tard; j'ai des raisons pour garder le silence quant à présent. Votre grand-père sait tout; si vous n'apprenez pas par lui ce que je vous cache aujourd'hui, ce sera moi qui vous le dirai.

Il y avait donc un secret; quel était-il?

Pour la comtesse, Mercédès était encore presque une inconnue.

Elle savait qu'elle habitait à Paris. Mais de cette jeune fille, qui était devenue son amie, elle ne savait que cela. En voyant les dépenses qu'elle faisait, elle avait pu supposer qu'elle avait une certaine fortune ou qu'elle gagnait beaucoup d'argent.

Mais, enfin, quelle était donc cette chose mystérieuse que son grand-père connaissait et que Mercédès lui avait cachée?

Or, un matin, la comtesse avait interrogé Pierre Rouget au sujet de Mercédès.

Le vieillard hésitait à parler.

— Je ne sais rien d'elle, absolument rien, dit Paule, avec moi elle a toujours été mystérieuse. Pourquoi? Je n'ignore pas qu'il y a un secret dans son existence, qu'elle n'a pas voulu me révéler; ce secret, grand-père, tu le connais, et Mercédès m'a dit que je le saurais par toi. Tu vois que tu peux parler sans crainte.

— C'est vrai, je connais le secret de Mercédès; seulement...

— Eh bien?

— Je suis embarrassé; je ne sais pas si je dois...

— Voyons, grand-père, est-ce que Mercédès serait, comme j'en ai eu la pensée, une... une femme entretenue?

— Il y a un peu de cela, mais elle est dans une belle position et n'a pas besoin qu'un homme lui donne de l'argent.

— Tu dis qu'elle est dans une belle position?

— Oui.

— Alors, elle est riche?

— Je ne sais pas si elle a actuellement une fortune acquise, mais elle gagne quatre-vingts ou cent mille francs par an.

— Ma's que fait-elle donc?

— Elle est danseuse à l'Opéra.

— En vérité! exclama Paule. Mais alors, grand-père, elle connaît cette fameuse Flora qu'on a surnommé la Papillonne?

— Oui, elle la connaît, et même très bien. Ecoute, Paule, Flora la Papillonne, c'est Mercédès.

— Dieu! est-ce possible?

— Voilà, Paule, ce qu'elle ne pouvait pas te dire.

— Oh! la malheureuse, la malheureuse!

— Paule, ne te hâte pas de la juger, tu le ferais trop sévèrement. Mercédès d'Argélias a trouvé grâce devant moi comme devant Etienne, sa mère et Mélie qui, eux aussi, savent tout, Mercédès, ou si tu aimes mieux, Flora la Papillonne, n'a jamais été alliée au comte de Verdraine comme on l'a cru à Paris.

Le vieillard raconta alors à la comtesse comment il avait appris d'abord par Etienne que le comte de Verdraine était à Paris où, après que Mme de

Brogniès fût devenue folle, il avait pris pour protégée, — c'était ce que l'on croyait, — une danseuse appelée Flora la Papillonne comment il avait su ensuite que la danseuse Flora n'était autre que Mercédès, la fille d'Inès Ramon.

Pierre Rouget continua son récit par le voyage qu'il avait fait à Paris accompagné de Mélie, et rapporta, dans ce quelle avait d'essentiel, la conversation qu'il avait eue avec la danseuse.

La comtesse avait écouté silencieusement, en proie à une émotion poignante.

Elle n'était ni vindicative ni haineuse; dans aucun cas elle n'aurait pu rendre le mal, et cependant elle comprenait que Mercédès eût accompli cette oeuvre de vengeance terrible.

— Eh bien! tu ne dis rien? fit Pierre Rouget, voyant que Paule, songeuse, gardait le silence.

— Hélas! je n'ai rien à dire.

— Tu penses que Mercédès est coupable?

— Je ne sais pas. Si elle est coupable, c'est, comme elle vous l'a dit, une affaire entre elle et Dieu. Moi, je pardonne!... Je veux me souvenir seulement de ce que Mercédès a fait pour moi.

La mort tragique du baron de Miray, suivie immédiatement du suicide du comte de Verdraine, avait causé une profonde émotion à Grenoble. La population avait été frappée de stupeur.

Et quand, presque aussitôt, on avait appris l'attentat dont la comtesse Paule avait été victime, sa séquestration dans la Tour du Moine, l'émotion avait encore grandi, et l'on s'était livré à toutes sortes de commentaires.

Pour tout le monde, le comte avait vengé sa femme et il n'était plus aussi coupable qu'on l'avait cru tout d'abord. Et si, dans les premiers instants, on s'était apitoyé sur la triste fin du baron millionnaire, il n'y eut bientôt plus personne pour déplorer sa mort. C'était un misérable, il devait finir comme finissent les misérables.

Précédée du drame de Verdraine, l'instruction de l'affaire de l'enlèvement devrait exciter au plus haut point la curiosité publique. Pendant deux mois on ne s'occupa que de cela. L'affaire de la religieuse, — on l'appelait ainsi, — prenait des proportions d'une cause célèbre, et l'intérêt qui s'attachait à la personne de la comtesse Paule et à ses malheurs passionnait même les plus indifférents.

Les bandits payés par M. de Miray étaient six; sur les indications fournies par Ernestine Pacaud, le cocher Brunet et les deux autres complices avaient été arrêtés quelques jours après la délivrance de la comtesse.

On avait pensé d'abord que la fille Pacaud, l'ex-religieuse, était la principale coupable; mais l'instruction ne tarda pas à découvrir que le chef de la bande était Ernest Bargoin. C'était lui qui avait été en relations directes avec M. de Miray, qui avait choisi et payé ses associés, qui avait tout conduit.

On sut le rôle qu'il avait joué à Belcombe sous le nom de Julien Forestier, se disant ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques.

Fils d'un maître maçon, il avait fait de bonnes études; il avait appris le dessin, la géométrie, la mécanique et était entré, jeune encore, comme conducteur de travaux, chez un entrepreneur de travaux publics. Pendant quelques années, il avait bien marché; sa situation était bonne: pour arriver, il n'avait qu'à travailler. Mais peu à peu il se livra à la débauche; le jeu et les femmes le perdirent. Il commit plusieurs détournements au préjudice de son patron, qui le chassa honteusement. Il était devenu voleur, il resta.

Il essaya cependant de se replacer, mais il était connu, on ne voulut plus

de lui nulle part. Alors, il dut vivre d'expédients et devint un chevalier d'industrie. En homme habile, il pratiqua l'escroquerie sur une vaste échelle; il fut le directeur d'une de ces agences financières qui n'ont d'autre but que de s'emparer de l'épargne des naïfs et des niais; il fit de la fausse monnaie; il était grec dans les tripots et ne dédaignait pas, à l'occasion, de s'associer à des dévaliseurs de maisons.

Tel était l'homme que M. de Miray avait rencontré un jour à Lyon, dans un salon interlope, et dans lequel il avait reconnu un grec, en perdant au jeu quelques milliers de francs.

Sachant parfaitement que Bargoin était un homme à faire n'importe quelle vilaine besogne, le baron l'avait retrouvé pour lui confier la mission que nous savons.

C'était Bargoin qui avait présenté à M. de Miray Romain, un autre dangereux coquin, qui ne vivait, lui aussi, que d'escroqueries et de vols. C'était Bargoin qui avait enrôlé les autres che-napans, complices du rapt; c'était lui qui avait loué la chaise de poste et les chevaux de relais.

On calcula que l'enlèvement de la comtesse n'avait pas coûté moins de quarante mille francs à M. de Miray.

Était-ce l'amour ou la haine qui avait fait agir le baron? Peut-être l'un et l'autre.

L'affaire de la religieuse eut son dénouement à la cour d'assises.

Ernest Bargoin fut condamné à huit ans de travaux forcés; Ernestine Pacaud à cinq ans de réclusion et Romain également à cinq ans de réclusion; les autres chacun à deux ans de prison.

L'EXISTENTIALISME A L'ECRAN

[Suite de la page 29]

or son film retrace la vie de quelques jeunes faisant partie de ce qu'on a appelé "la faune de St-Germain-des-Prés". Il y a réuni les deux tendances de cette jeunesse: les imaginatifs et les réalisateurs.

Pour les premiers, il a pris ses exemples parmi les innombrables élèves des cours d'art dramatique dont le nombre sans cesse augmente à Paris comme ailleurs (beaucoup d'appelés et peu d'élus, comme il dit lui-même!) Pour les seconds, il s'est inspiré de l'exemple d'un jeune, Noël Baillif, et de ses compagnons qui réalisèrent leur rêve et, devenus explorateurs, partirent réellement en mission chez les pygmées. Tous se rencontraient au "Lorientais" et semblaient identiques. Dans le film, les deux tendances s'affrontent et la rupture se produit entre ceux qui deviendront réellement des hommes d'action, et ceux qui demeureront des rêveurs, des velléitaires.

Pour l'interprétation, Becker n'eut que l'embaras du choix. Parmi des centaines de candidats pris sur place à St-Germain-des-Prés, il en sélectionna soigneusement une vingtaine. Quelques acteurs déjà connus renforcèrent les effectifs: Daniel Gélin, qui jouera le rôle du futur explorateur, Bernard La Garrige, Pierre Trabaud, et d'autres moins connus qui devront beaucoup à "Rendez-vous de Juillet". Les principaux rôles féminins sont tenus par Brigitte Auber et Nicole Courcel. Parmi les acteurs moins importants, on trouvera encore Alain Pineau, fils d'un ancien Ministre du Ravitaillement, la fille d'un général et... les trois enfants de Becker eux-mêmes! Louis Seignier, de la Comédie Française, jouera le rôle de professeur d'une école d'art dramati-

XVI

DÉNOUEMENT

P RÈS d'une année s'était écoulée. La comtesse Paule arrivait à la fin de son deuil et allait pouvoir quitter le long voile de crêpes des veuves.

Rien n'était venu modifier en quoi que ce soit la tranquillité monotone de son existence. Entre elle et Etienne la situation restait la même.

Elle avait voulu prendre part au travail des champs, aller à la vigne, comme autrefois; mais ses parents s'y étaient absolument opposés; ils n'en étaient pas à avoir besoin des bras de leur fille, Dieu merci.

Paule partageait son temps entre les soins à donner au ménage, des ouvrages de couture et l'instruction de ses fils, celle de Georges surtout, très avancé pour son âge, et pour qui le moment d'entrer au lycée était venu.

Mais, hélas! Paule ne pouvait placer ses fils ni au lycée, ni même dans un collège; il lui manquait la chose essentielle, l'argent.

— C'est grand dommage, se disait-elle tristement, car on pourrait faire quelque chose de Georges et de son frère.

Elle souffrait de se trouver dans l'impossibilité de faire pour ses enfants ce qu'elle aurait voulu.

Un jour qu'elle parlait de cela à Pierre Rouget, le vieillard lui dit que Mme Denizot et Etienne avaient déclaré que Georges d'abord et Edouard ensuite seraient mis par eux aux lycées et qu'ils se chargeraient de tous les frais de leur éducation.

que, et Gaston Modot celui d'un professeur au Musée de l'Homme.

Le film se déroulera dans le décor fidèlement reconstitué de la cave du "Lorientais", sur la scène d'un théâtre, chez les parents de quelques jeunes, dans une école d'art et dans l'atelier d'un peintre. Il comportera plus de vingt minutes de musique de jazz par Claude Luter, renforcé de Rex Stewart, le fameux trompette noir. Boogie-woogie, jitterbug, surprise-parties, rendez-vous divers donneront l'ambiance aux "Rendez-vous de Juillet"...

L'atmosphère des prises de vues frappe par son esprit de jeunesse. Becker, dont l'autorité se fait toute paternelle, est aimé de tous et c'est pourquoi l'on travaille ferme sans qu'il ait à élever la voix, ce dont il a horreur. Un exemple de cette ambiance durant une répétition, Gaston Modot amorce une scène; Becker le suit, attentif et déclare: "Grosso modo, c'est ça..." puis se retourne parce qu'un rire a fusé! Il n'avait vraiment pas pensé à faire un jeu de mot...

Le film donc tente de faire comprendre aux profanes — et aux plus grands! — l'âme d'une jeunesse dégoûtée par l'âpreté de ce qu'elle a vu. Et la compréhension n'est-elle pas au fond le premier pas vers la réhabilitation! De toutes façons, n'est-il pas plus fécond d'essayer d'interpréter son état d'esprit et les excentricités qui peuvent en découler que de la condamner à priori! "Rendez-vous de Juillet" aura certainement plus de portée que tous les jugements hâtifs et parfois partiaux proférés à l'égard d'une jeunesse dont le principal tort est d'avoir eu vingt ans au lendemain d'une deuxième guerre mondiale!

— Paroles en l'air, répondit Paule; dans tous les cas, grand-père, tu penses bien que si cette proposition m'était faite, je ne l'accepterais point.

Mais Etienne et sa mère ne parlaient plus de rien et l'on pouvait supposer que ce qu'ils avaient dit n'était réellement que paroles en l'air.

Cependant ils avaient toujours les mêmes idées, mais comme il n'y avait pas péril en la demeure, Georges n'ayant que huit ans, et que, d'autre part, ils sentaient bien que le consentement de la comtesse serait difficile à obtenir, ils ne se pressaient pas de faire connaître leurs projets.

La comtesse causait volontiers avec Mélie, dans une sorte d'intimité, lorsque celle-ci venait chercher Georges et Edouard ou les ramenait.

La grande affection de la servante pour les enfants lui avait valu l'amitié de la mère, et la comtesse ne traitait point Mélie comme une domestique. Aussi la pauvre bossue, ne lui était pas moins dévouée qu'elle l'était à ses maîtres.

Paule n'avait pas oublié la démarche que Mélie avait faite auprès d'elle quelques jours avant son mariage, et elle en gardait à son ancienne et implacable ennemie, secrètement, une vive reconnaissance.

Un matin, Mélie trouva la comtesse seule.

Le père Rouget était allé faire une promenade au bord de la rivière et avait emmené les enfants.

— Je vais les attendre, dit Mélie.

— Comment va Mme Denizot? demanda Paule.

Elle parlait jamais d'Etienne, tant elle avait peur de laisser deviner son secret.

— Elle va bien, merci, répondit Mélie. Mais voyez-vous, madame Paule, ma bonne maîtresse n'est pas heureuse comme elle mérite de l'être.

— Pourquoi cela?

— Il lui manque quelque chose.

— En vérité, je vois pas ce qui peut manquer à Mme Denizot.

— Ce qui lui manque, madame Paule, c'est une bru, comme ce qui manque à M. Etienne, c'est une femme.

La comtesse ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mais pourquoi ne se marie-t-il pas? fit-elle.

— Pourquoi, pourquoi? vous le savez n'y a qu'une seule femme au monde qu'il puisse placer à côté de sa mère; oh! si celle-là le voulait, M. Etienne aussi bien que moi, madame Paule; il ne dirait plus comme toujours: je ne veux pas me marier, je veux rester garçon!

La comtesse, devenue très pâle, baissa la tête.

— Madame Paule, reprit Mélie, devenant tout à fait hardie, il y a neuf ans bientôt que vous vous êtes mariée; ce jour-là, au moment où vous entriez dans l'église au son des cloches qui carillonnaient, M. Etienne a voulu se tuer de désespoir; sa mère et moi avons arrêté son bras.

« Et voulez-vous savoir les paroles qui ont produit le plus d'effet sur lui? Je lui ai dit:

« — Monsieur Etienne, vous n'avez pas le droit de vous tuer, vous devez vivre pour ceux qui vous aiment et que vous aimez, même pour celle qui est maintenant la comtesse de Verdraine, car qui sait si, avant qu'il soit longtemps, elle n'aura pas besoin de vous?

« Depuis, madame Paule, M. Etienne n'a pas cessé un instant de penser à vous; voyons, dites, est-ce qu'il n'a pas mérité que vous l'aimiez un peu?

— Mélie, je vous en prie... balbutia la comtesse visiblement troublée.

[Lire la fin au prochain numéro]

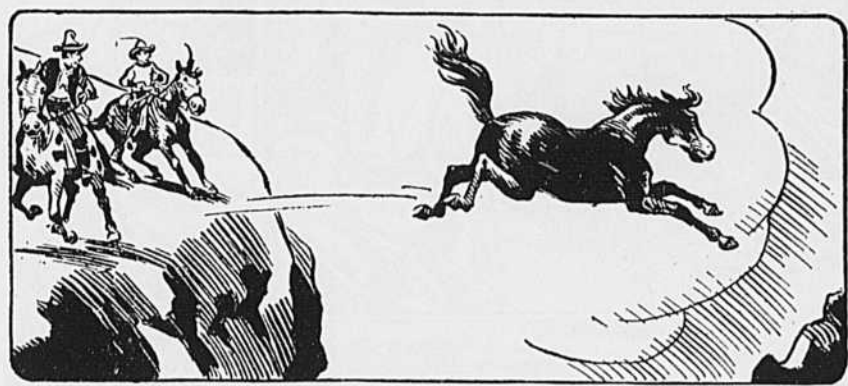
BRONCO
ROI DES
PRAIRIES
SEIZIEME EPISODE



1. Bien déterminés, Hal Franlin et Lark Benson poussèrent leurs chevaux en un galop furieux à la poursuite de Bronco. Le fier étalon filait, défiant les efforts des deux jeunes gens.

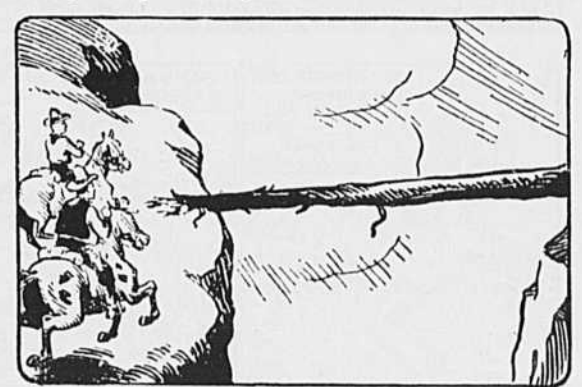
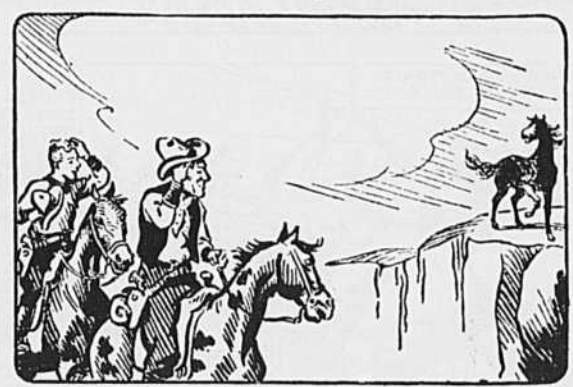


2. Tout ce qu'ils pouvaient faire était de maintenir la même distance entre eux et leur proie possible. La course continua ainsi, pendant des milles. Lark poussa, soudain, un cri triomphant.



3. "Maintenant, nous le tenons!" dit-il à Hal. "Vois ce précipice là-bas? Ceci l'arrêtera!" Et il semblait avoir entièrement raison de parler ainsi, car Bronco se trouvait maintenant face à une gorge profonde, avec des falaises rocheuses de chaque côté. Mais la vaillante bête n'arrêta même pas sa course.

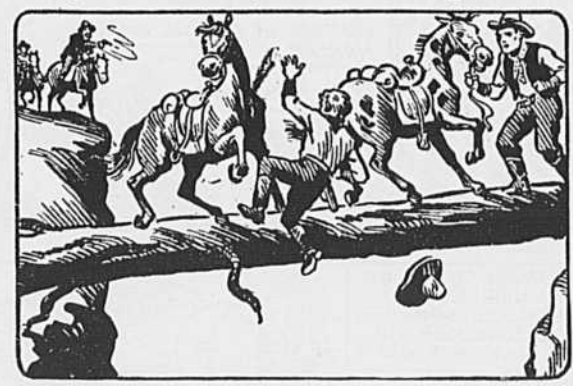
4. Ignorant la peur, sans flancher, Bronco, courut jusqu'au bord de l'abîme, puis sauta. Comme un oiseau gracieux, il s'éleva dans l'air et passa par-dessus le précipice pour arriver de l'autre côté. Lark et Hal arrêtaient leurs bêtes et regardaient, médusés. Ils n'en croyaient pas leurs yeux.



5. "Il ne réussira pas", dit Hal, anxieux. Car, malgré leur désir de connaître le secret de Bronco, aucun d'eux ne désirait la perte de l'animal. Les yeux fascinés, ils observaient le saut désespéré.

6. Ils ne purent retenir un cri d'admiration, en voyant Bronco atteindre l'autre falaise. Les sabots d'arrière s'agrippèrent solidement puis, bien campé, il rejeta sa tête fière, semblant les narguer.

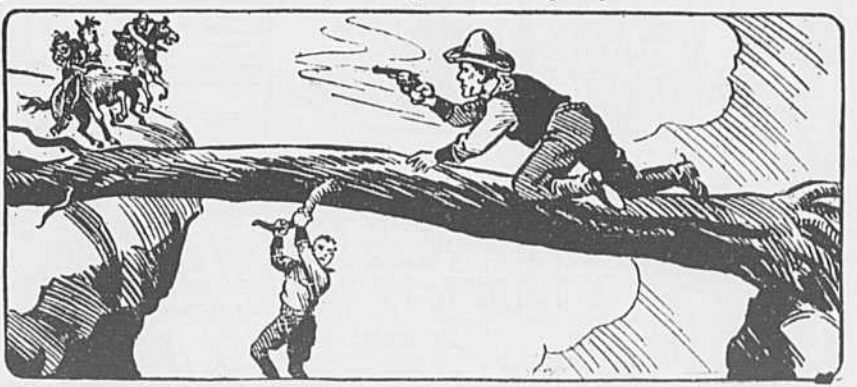
7. "Il rit de nous et il a bien raison de le faire", dit Lark. "Il est merveilleux, il n'existe pas une autre bête semblable!" Ils n'osèrent pas tenter le saut eux-mêmes et continuèrent leur route.



8. Ils n'allèrent pas très loin avant de trouver ce qu'ils cherchaient: un moyen de traverser le précipice. Un tronc d'arbre avait été jeté entre les deux falaises. Il était solide et assez large pour y passer.

9. Mais il fallait être prudent. Lark s'engagea d'abord, suivi de son cheval, Hal venait ensuite avec le sien. Soudain, un coup de feu retentit et le cheval de Hal fit un écart, fit perdre pied à son maître.

10. Spike Anson et Plug Clark étaient revenus et l'un d'eux avait fait feu, effrayant le cheval de Hal. Lark poussa un cri, en voyant son ami qui tombait. Il appréhenda le pire pour lui.



11. Mais Hal fut assez chanceux, malgré tout. Il s'agrippa à une branche qui pendait. Quoique l'effort semblât disloquer ses bras, il réussit à s'y maintenir des deux mains. Mais sa position était précaire et les deux bandits continuaient de tirer. "Tiens bon, Hal", cria Lark, "je traverse les chevaux et reviendrai à toi".

12. C'était une besogne qui demandait du temps, en quelques secondes, Lark mit les chevaux en sûreté sur la falaise. Puis vint la seconde tâche, formidable celle-là, secourir Hal. Avançant sur ses deux genoux et une main sur le tronc d'arbre, de l'autre main il tirait sans arrêt sur les deux bandits. (A suivre)

Au PAYS des MONSTRES

UN VAMPIRE!

TOUJOURS SUSPENDU A SA LIANE, JIM REVIENT BRUSQUEMENT A LUI, SOUS L'EFFET D'UNE CUISANTE MORSURE.

D'UN COUP DE REIN IL SORT DE SA POSITION INCOMMODE ET PREND PIED SUR UNE GROSSE BRANCHE.

AVANT DE REPRENDRE CONTACT AVEC LE SOL JIM INSPECTE SOIGNEUSEMENT LES ENVIRONS. DES PLANTES COUCHEES ET BRISÉES LUI INDICENT LA DIRECTION QU'ONT PRIS LES INDIENS.

MA PAROLE ! ILS SE DIRIGENT VERS LE TAPAJAZ... VERS NOTRE AVION.

MES PREMIÈRES TRACES ONT DU ME TRAHIR... IL N'Y A PAS DE TEMPS A PERDRE...

L'AUBE POINTE QUAND JIM DEBOUCHE SUR LES RIVES DU FLEUVE.

MARJAC (11)

L'AVION EST TOUJOURS LA, MAIS DANS LES HERBES DE LA RIVE, DES INDIENS SONT ACCROUPE

UN GUERRIER A APERÇU JIM... IL SE DRESSE MENAÇANT...

UNE PROMPTE DÉCISION S'IMPOSE... UN COUP DE FEU... ET L'INDIEN L'ÉPAULE FRACASSÉE S'AFFAISSE.

SANS ATTENDRE JIM BONDIT SUR UN TRONC D'ARBRE QUI S'AVANCE AU DESSUS DES EAUX.

DE CE TREMPIN IMPROVISÉ, IL PLONGE DANS LE TAPAJAZ.

ET NAGE RAPIDEMENT VERS L'AVION TANDIS QU'UN NOMBREUX GUERRIERS L'IMITENT...

ALERTÉ PAR LE COUP DE FEU DE JIM, LE PROFESSEUR LATANAS A BONDÉ DANS LA CARLINGUE.

PESTE ! IMPOSSIBLE DE TIRER SANS RISQUER DE BLESSER JIM!

VITE ! PROFESSEUR... LE CONTACT ET METTEZ EN MARCHÉ...

NOTRE HÉROS A ATTEINT LE PREMIER L'AVION...

TANDIS QU'IL BONDIT AU POSTE DE PILOTAGE LE PROFESSEUR DOIT FAIRE LE COUP DE POING CONTRE LES INDIENS QUI TENTENT DE L'IMITER...

L'AVION SE MET EN MARCHÉ JETANT LA PANIQUE PARMI LES PEAUX-ROUGES QUI FOURMILLENT AUTOUR DE LUI...

OUF ! NOUS VOILA SAUVÉS.

JIM PIQUE AUSSITÔT SUR LES FALAISES AFIN DE REPERER LE FAMEUX ESCALIER QUI DONNE ACCÈS AU MYSTÉRIEUX TEMPLE...

OH ! REGARDEZ CE GROUPE D'INDIENS SUR CETTE FALAISE...

JIM ! J'AI NETTEMENT APERÇU UN BLANC PARMI EUX...

JIM REVIENT AUSSITÔT EN RASE-MOTTE, MAIS RIEN NE DÉCELE PLUS LA PRÉSENCE D'ÊTRES HUMAINS.

MARJAC (12)

RIEN DE SÉRIEUX

Le monsieur — Comment? Votre feu-
tre est déjà usé? voyez le mien.

L'ami — Il a bonne mine.

Le monsieur — Oui. Et je l'ai depuis
cinq ans. Je l'ai fait nettoyer trois fois.
Je l'ai changé quatre fois au restaurant.
Et il est toujours comme neuf.

Marius — Figure-toi, Olive, qu'il
m'en arrive une bien drôle... Je suis
chargé de plomber la Dent du Midi.

Olive — Hé! si tu étais à ma place,
que dirais-tu?... Tel que tu me vois, je
suis en train de faire un ratelier pour
les Bouches-du-Rhône.

Un gaffeur notoire est mis en rela-
tion avec une riche veuve qui a déjà
enterré quatre maris. Après quelques
jours de flirt, il lui demande sa main.

La veuve répond négativement.

— Vous comprenez, dit-elle, je com-
mence à être découragée? Pensez donc!
Quatre fois veuve!

Et le gaffeur riposte avec un sourire:

— Essayez encore une fois... la chance
va peut-être tourner.

Le juge — Je désirerais savoir si tous
les témoins sont là. Je vais en lire la
liste à haute voix. Ceux qui sont prés-
ents répondront: "Oui". Et les autres:
"Non".

Mauricette, à 4 ans, était enrhumée
et toussait fréquemment. Grand-mère
lui dit:

— Ma chérie, quand tu tousses, il
faut mettre ta main devant ta bouche.

Mauricette s'en va, et puis revient,
au bout d'un moment.

— Eh bien, tu sais, grand-mère, dit-
elle, ça n'y fait rien du tout, ton
système... J'ai mis ma main devant
ma bouche et ça ne m'a pas du tout
empêchée de tousser.

Avec tous ces accidents, quand je
prends le train, il me semble que ma vie
ne tient plus qu'à un fil.

— Dis plutôt... à une aiguille.

Elle est actrice de cinéma — du
moins, prenant ses désirs pour des réal-
ités le prétend-elle. Son rêve est d'être
nommée un jour dans le journal. Une
bonne petite camarade, qui n'ignore pas
cette ambition, arrive rayonnante près
d'elle et lui tend une feuille en lui di-
sant:

— Cette fois, ça y est, tu es dans
le journal.

La petite, toute émue, parcourt fié-
vreusement le journal et ne découvre
rien.

— Où suis-je, demanda-t-elle.

Alors la bonne petite camarade dési-
gnant un entrefilet:

— Tu ne sais donc pas lire? Tiens là,
dans le courant du mois dernier, 35,-
871,937 personnes ont voyagé par le
tramway... Tu es sûrement une de
celles-là.

— Elle me trouve intelligent et cou-
rageux.

— Je te conseille de ne pas te mar-
ier avec une femme qui te ment déjà.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Ah oui, les petits sont toujours très gentils... Un peu bruyants, cepen-
dant. Que voulez-vous, ils sont démonstratifs... comme leur mère.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Si on peut retourner à la ville, est-ce que nous pourrions jaser à notre
goût, appuyées sur la rampe de la galerie!...

Deux amis visitent un musée d'his-
toire naturelle. Ils arrivent bientôt de-
vant un énorme gorille empaillé.

— Moi, dit l'un, en examinant le gor-
ille, plus je le regarde, moins j'admets
que Darwin ait pu prétendre que nous
descendons du singe.

— Moi, dit l'autre, j'ai encore des dou-
tes. Tu n'as jamais rencontré ma belle-
mère?

— Vous ne fumez pas, cher ami?
Voulez-vous prendre un havane?

— Avec plaisir... Je ne fume ordina-
irement que le tabac étranger.

— Oui, c'est cela... celui des autres!

Elle voit la mer pour la première fois.

— C'est étonnant, incroyable! tant
d'eau que cela.

— Et encore vous ne voyez que le
dessus!

— Ma fille, je suis content. On vient
de me demander ta main.

— Mais papa, je ne veux pas quitter
maman.

— De mieux en mieux, tu pourras
l'emmener avec toi.

— Je vous dis que c'est un secret
d'Etat.

— Mon cher, par une pareille tempé-
rature, les secrets d'Etat font comme
nous; ils transpirent.

M. Prud'homme assiste avec son fils
à un assaut de boxe française. Un des
adversaires est mis hors de combat
pour n'avoir pas su parer un coup de
pied au flanc. Alors, M. Prud'homme,
gravement:

— Tu vois par là, mon fils, la néces-
sité d'assurer la défense des côtes.

On fait des préparatifs au château de
X... en vue de la prochaine arrivée de
la châtelaine. Une vieille domestique a
annoncé, en ces termes, la grande nou-
velle: "Nous attendons notre dame de
Paris".

— Comment, je vous rapporte un bril-
lant de vingt mille dollars que vous
avez perdu, et vous ne me donnez que
vingt dollars de récompense?

— Euh! C'est un brillant que j'ai
beaucoup porté.

Le vieil Harpagon est malade. Un ami
de l'avare lui dit:

— Mon cher, vous devriez consulter
un médecin.

— Pas la peine!

— Est-ce qu'on sait jamais!

— Moi, je sais... tout ce que j'ai be-
soin de savoir et sans bourse délier!

— Comment cela?

— Figurez-vous que j'ai un voisin
qui a la même maladie que moi. Alors,
j'ai fait un trou dans la cloison qui sé-
pare nos deux chambres. Quand son
médecin vient le voir, j'écoute... et j'ai
une consultation qui ne me coûte ab-
solutement rien!

Voici l'épithète de Désaugiers, com-
posée par lui-même dans un moment
où il souffrait de la pierre, mal dont il
devait mourir peu après.

Ci-gît, hélas! sous cette pierre,
Un bon vivant mort de la pierre,
Passant, que tu sois Paul ou Pierre
Ne vas pas lui jeter la pierre.

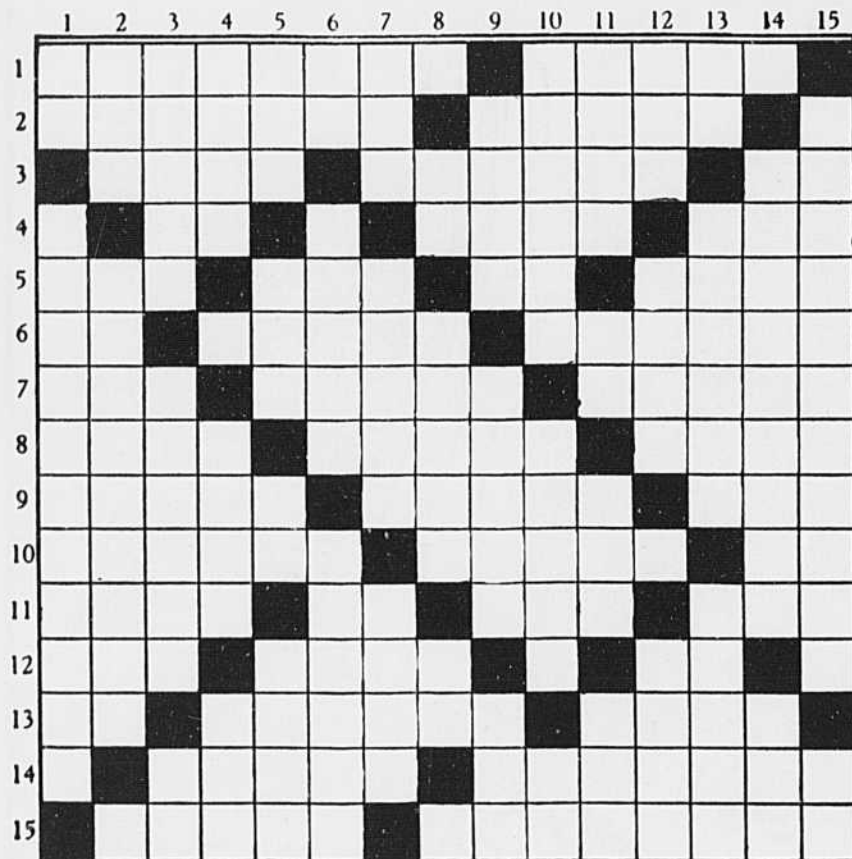
Le plombier — J'arrive enfin. J'ai été
retardé.

Le client — Ah! ce n'est rien j'en ai
profité pour montrer à mes enfants
comment faire la planche!

Les Mots Croisés du "SAMEDI"

LES YEUX

[Suite de la page 10]



Problème No 925

HORIZONTALLEMENT

- 1—Qui ne boivent pas de vin. — Roi légendaire de Thrace.
- 2—Plaques de fer pour arrêter les verrous. — Petit tonnelet.
- 3—Vêtement long et ample que portent les juges. — Déesse de la justice. — Chef-lieu de canton (Haute-Saône).
- 4—Démonstratif. — Sphère. — Roi de la terre de Magog.
- 5—Espèce de buffle. — Pièce de bois de la charrue. — Tout de. — Sert à marquer un sentiment de crainte.
- 6—Docteur. — Arriver. — Fille qui a les manières d'un homme.
- 7—Chef arabe. — Genre de champignons. — Réputation.
- 8—Service anniversaire. — Genre dramatique des XIVe et XVe siècles. — Eau-de-vie de bonne qualité.
- 9—Coiffure des anciens Perses. — Nom que l'on donnait à la barre du gouvernail. — Populairement petit.
- 10—Justice égale pour tous. — Rattaché. — Conjugaison.
- 11—Discrédités, ruinés. — Symbole chimique du plomb. — Argile. — De l'alphabet russe.
- 12—Se suivent dans réelle. — Plus mal. — Librement.
- 13—En les. — Solanacée vénéneuse. — Atteint de.
- 14—Bref, insuffisant. — Empêchée de parler.
- 15—Place publique où se tient un marché. — Qui montre de l'omission volontaire.

VERTICALEMENT

- 1—Marque la joie. — Instruments pour mesurer la pression des liquides.
- 2—Nom vulgaire des labrax. — Qui sont de l'Arabie.
- 3—Quantité de marchandises disponibles. — Sise. — Symbole chimique du calcium.
- 4—Tuyau cylindrique. — Triages. — Tromperie.

- 5—Espace de temps. — Fils de Noé. — Conjonction. — L'Apôtre des Gentils.
- 6—Pronom personnel. — Déesse de la beauté. — Lettre en vers.
- 7—Orient. — Filet à prendre les poissons plats. — Qui n'est pas façonné.
- 8—Sert à témoigner l'étonnement. — Griller. — Infinitif.
- 9—Partie de la Prusse-Rhénane. — Sont employées en poésies. — Habitants.
- 10—Ville de Russie, sur la Tzna. — Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Premier mot de l'hymne de Saint-Jean-Baptiste.
- 11—Grand lac américain. — Infinitif. — Grand fleuve de l'Afrique. — De l'alphabet grec.
- 12—Divinités qui présidaient à la gaîté. — Court. — Escroc au jeu.
- 13—Article espagnol. — Roche très dure composée de feldspath, de mica et de quartz. — Tissu de chanvre.
- 14—Polypiers qui ressemblent à des arbrisseaux. — Monnaie japonaise.
- 15—Instruments servant à apprécier le degré d'humidité de l'air. — Conjonction.

Solution du Problème No 924

P	L	E	T	S	J	A	L	O	N	N	E	U	R
H	I	L	E	M	R	A	T	I	O	N	S	H	
Y	E	U	B	E	C	E	N	I	S	H			
T	U	S	E	L	A	M	S	U	R	D	A		
O	P	A	T	I	R	A	S	S	C	O	L		
B	A	C	O	L	O	N	I	E	H	A	L	L	
I	S	O	N	O	N	C	E	V	I	L	E	S	
O	S	S	A	T	H	M	C	E	N	T			
L	U	C	I	E	M	E	T	A	L	E	T	A	
O	R	A	L	M	A	T	I	N	A	L	E	T	
G	E	R	G	S	T	E	N	C	I	L	E	T	
I	R	H	A	M	E	D	I	T	E	M	I		
E	S	A	L	O	N	E	T	E	F	O	E		
R	E	C	E	P	T	E	U	R	L	O	E	S	S

un peu rassurée qu'en se retrouvant à l'abri chez elle. Cette nuit-là, pourtant, en dépit de la présence de Paul à ses côtés, elle ne put dormir.

froids et, se taxant de petite sottise, se promit de ne plus avoir peur, même si elle le rencontrait encore.

Quelques jours plus tard, Paul, à qui elle avait fini par confier ses craintes puériles et qui s'était gentiment moqué d'elle pour mieux la rassurer, l'emmena au cinéma voir des bandes d'actualité. A la sortie, Simone, bousculée, se trouva projetée contre un homme immobile devant un panneau publicitaire. Elle leva les yeux et, déjà un peu troublée par les tristes documentaires sur la guerre, poussa une exclamation d'effroi en reconnaissant le regard qui hantait ses rêves. A son cri, le vieillard ouvrit la bouche.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il en soulevant son chapeau. Je vous ai heurté.

Simone bondit littéralement en arrière, comme si elle avait vu un spectre se dresser devant elle. Sans un mot elle entraîna son mari que la rapidité de la scène avait pris au dépourvu. Qu'aurait-il pu dire, d'ailleurs? L'inconnu avait été rigoureusement correct.

Sur son bras, la petite main tremblait. Il la pressa tendrement:

— Calme-toi, ma chérie, je t'en prie, murmura-t-il. Ne sois pas aussi émotive. Ce monsieur a été fort poli, après tout!

— Mais ses yeux. As-tu vu ses yeux? C'est lui: cet être de cauchemar qui semble me poursuivre où que j'aille!

— Je sais. J'ai deviné, mon petit! Il suffisait de voir ta pauvre mine bouleversée. Et aussi, ajouta le jeune homme d'un air un peu pensif, cet étrange regard que tu m'avais décrit m'a frappé! Quelle effrayante fixité! Quelle fascination il dégage!

Puis, se rendant compte que ses paroles ne faisaient qu'agiter davantage la jeune femme accrochée à son bras, il reprit un ton enjoué pour conclure:

— Après tout, c'est bien son droit, à ce pauvre homme, d'avoir un si drôle de regard. Parions qu'il en est le premier ennuyé! Allons, ma chérie, oubliez le vilain monsieur et faites risette à votre mari.

Avec un sourire pas trop rassuré encore, Simone acquiesça bravement. Pendant toute la semaine elle essaya d'oublier les yeux métalliques, si bleus, si

Elle devait cependant le trouver encore une fois sur sa route. Un matin, comme elle revenait de faire des emplettes, un attroupement attira son attention. La raison en était insignifiante mais les badauds parisiens, incorrigibles, encombraient si bien le trottoir que l'agent de police qui surveillait la circulation à deux pas de là fut contraint d'abandonner son service pour venir les disperser. A ce moment, Simone voulut traverser. Tout près, on entendait la voix grondeuse de l'agent: "Allons, circulez, circulez". Déjà la jeune femme s'engageait dans les clous quand, à ses côtés surgit comme par miracle la vision qui la hantait. Le grand vieillard était là et ses yeux semblaient fouiller les siens jusqu'à l'âme. Ne pouvait-il donc la laisser en paix? Que voulait-il d'elle? Etait-ce un pur hasard qui les mettait ainsi si souvent en présence? Mais alors, pourquoi ce regard fascinateur, insoutenable, ces yeux sans cesse rivés aux siens? Non, non, cet homme, d'esprit malfaisant, devait se complaire à la traquer, à l'intimider. Il avait dû remarquer sa frayeur absurde, lors de leur première rencontre et, poursuivant un jeu méchant, se faisait une joie perverse de l'épouvanter chaque fois que l'occasion s'en présentait. En un éclair, toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Simone.

"Allons, pensa-t-elle, ceci n'a que trop duré. Si l'attitude de cet individu est cruelle, la mienne est assurément ridicule. Je vais lui prouver à l'instant même qu'il perdrait son temps en continuant."

Elle redressa la tête et s'apprêtait à passer, froide et dédaigneuse, décidée à le bousculer au passage si besoin était, quand le vieillard d'un geste ferme mais courtois la retint au passage par la manche. Avant que, stupéfaite, elle ait songé à se dégager, la voix de son ennemi s'éleva douce et calme:

— Je suis désolé, madame, de vous arrêter ainsi, mais puis-je attendre de votre bonté que vous m'aidiez à traverser la chaussée?

Et devant son silence:
— Pardonnez-moi, expliqua-t-il avec un geste d'excuse, mais, voyez-vous: je suis aveugle.

GRACE POUR CERTAINS ANGLICISMES

Avant de quitter le problème de l'anglicisme, je voudrais demander grâce pour certains anglicismes. Tout d'abord, il est bien entendu que l'anglicisme est de mise quand il s'agit de choses anglaises: à Paris, l'automobiliste est sifflé par un agent, à Londres, par un constable. De plus, il est des mots anglais qui sont francisés, qui ont passé dans le français de Paris: le tennis, un clown, un pull-over. Le français prononce d'ailleurs ces mots à la française. C'est la grande force du français que d'assimiler en quelque sorte les nombreux mots anglais qu'il accueille: un stock de marchandises, un blaser. Ce ne sont plus des mots étrangers, articulés avec des voyelles, des consonnes et un accent étranger; ce sont des mots que le français a adoptés, et, si je puis dire, digérés. Il existe d'ailleurs de tels mots au Canada: la verbe *bâdrer*, par exemple, avec ses dérivés *bâdreux*,

bâdreuse, me paraît tout à fait "canadianisé". J'accepterais aussi les mots anglais présentés comme tels, entre guillemets. C'est qu'il est des vocables intraduisibles; *home* ne peut guère, dans certaines phrases, être traduit par *foyer*. En particulier, dans la langue familière de Montréal, *fun*, par exemple, n'a pas d'équivalent français. Comment traduire en français l'anglais *landpoor*? Même les expressions les plus simples posent des problèmes délicats. Que deviendra, en français, l'expression: *one man car*? Il faut faire appel au latin (*solotram*) ou au grec (*monotram*) que je préfère, et de beaucoup. Il y a des cas, où, toute réflexion faite, l'anglicisme est préférable au barbarisme. Mais ces cas doivent rester exceptionnels, et se limiter aux mots et aux locutions où la langue française, par sa structure ou par ses traditions, se refuse à la traduction.



WABASSO Draps et Taies d'Oreillers

avec le Nom de la Qualité Indiqué sur le Paquet

Hostess

Les lavages répétés ne les altèrent en rien. Quatre largeurs, bonne longueur et tissage serré, 152 fils au pouce carré, bordure unie ou ourlée, 3 paires par boîte. Taies assorties, trois largeurs ; 3 paires par boîte.

Slumbertex

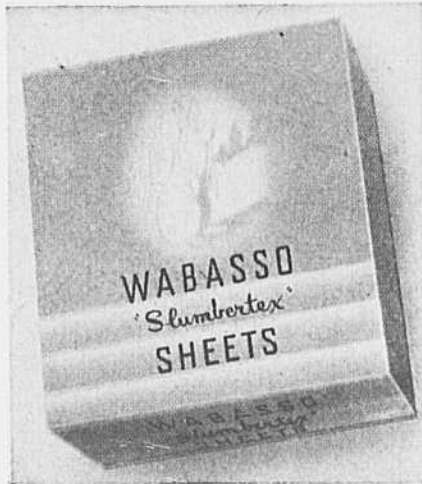
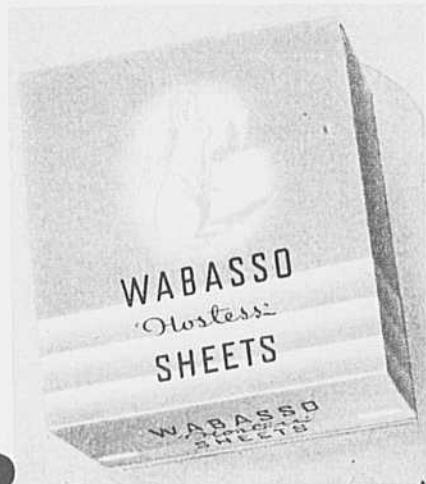
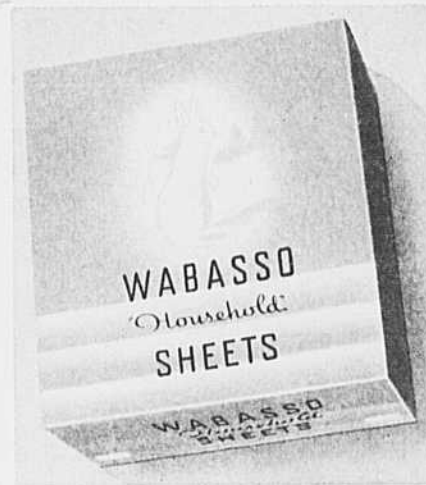
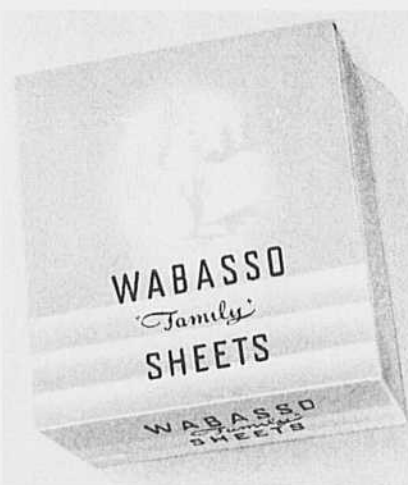
D'un beau fini qui ne change pas au lavage. Draps de quatre largeurs, longs et d'un tissage serré, 146 fils au pouce carré, bordure unie ou ourlée, 3 paires par boîte. Taies assorties, trois largeurs ; 3 paires par boîte.

Family

Tissage serré grâce à ses fils de coton cordés, 126 fils au pouce carré, une seule largeur, bonne longueur, bordure unie ou ourlée, 3 paires par boîte. Taies assorties, trois largeurs ; 3 paires par boîte.

Household

D'un prix modique, pour usage courant. Draps de quatre largeurs régulières, bonne longueur, 106 fils au pouce carré, bordure unie ou ourlée, 3 paires par boîte. Taies assorties, trois largeurs ; 3 paires par boîte.



*Reclamez sans
faute la marque*

WABASSO COTTONS



64

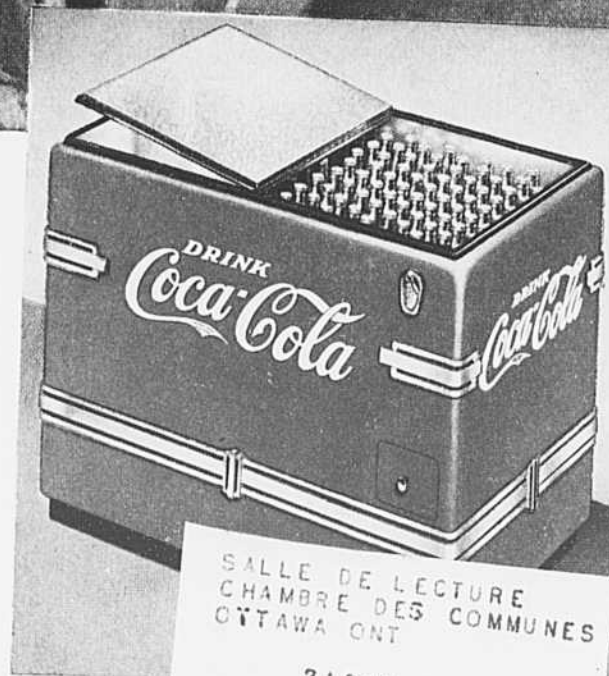


Jouez Rafraîchis . . . Prenez un Coke

Le Coca-Cola ne peut rien contre les coups tirés ou ceux qui font dévier la balle à droite . . . mais un Coke glacé vous fera faire la pause qui rafraîchit pendant le jeu. C'est excellent pendant n'importe quel jeu et pour n'importe quel joueur.

Tant de gens veulent du Coca-Cola si souvent et dans tant d'endroits que vous n'aurez pas à chercher ou à attendre longtemps. Le Coca-Cola vous attend.

5¢
Demandez-le d'une façon ou de l'autre,
les deux marques déposées veulent dire la même chose.



SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

31 049-C-4622

COCA-COLA LTÉE